

Laura Martin-Gomez

**J. R. R. Tolkien:**  
**La construction affective et intellectuelle d'un enfant au tournant du**  
**siècle**  
**(1895-1911)**

Université Paris VII – Diderot  
Mémoire de Master 2 – Études Anglophones  
Sous la direction de Robert Mankin  
Juin 2011

## **Remerciements**

Cette étude n'aurait jamais vu le jour sans le soutien, l'aide précieuse et l'amitié des Tolkiendili, sur la toile et dans la vie réelle.

Je remercie les relecteurs attentifs qui m'ont permis, grâce à leurs conseils avisés, d'éradiquer bon nombre d'erreurs et autres maladrotes accentuées par un long séjour en Angleterre. Un merci particulier à ma mère pour avoir relu les premières ébauches de ce travail, et à Giovanni Mirouh et Julien Mansencal pour avoir relu la dernière version.

Je remercie Robert Mankin pour avoir à nouveau fait preuve de patience et de gentillesse tout au cours de cette année.

Enfin, je remercie Alison Wheatley, archiviste de King Edward's, pour son accueil, ainsi que le personnel des « Archives and Heritage » de la Bibliothèque Centrale de Birmingham.

## Table des matières

Introduction.....	5
I. Le contexte familial et socio-culturel.....	11
1) Le contexte familial .....	11
a) Bloemfontein.....	11
b) Le retour en Angleterre.....	15
c) Birmingham.....	18
d) Edith Bratt, ou le contexte affectif après 1904.....	21
2) Le contexte intellectuel et culturel.....	23
a) Une famille victorienne.....	23
b) Le maintien du statut social.....	25
c) La mère et l'éducation.....	27
3) Le contexte religieux.....	29
a) La place du catholicisme en Angleterre.....	29
b) Ronald, la famille et la religion.....	32
c) Le choix de l'Oratoire.....	34
d) Le traumatisme de 1904.....	36
II. Ville ou campagne ? : Le contexte spatial.....	41
1) La dialectique ville/campagne à Birmingham au tournant du siècle.....	41
a) Birmingham: une ville en pleine mutation.....	41
b) L'expansion de la ville au détriment de la campagne ?.....	45
2) Le domicile et ses environs immédiats: un univers changeant.....	48
a) Sarehole, ou le paradis perdu ?.....	49
b) Moseley et King's Heath: du village au « suburb ».....	51
c) Edgbaston.....	54
d) L'interlude: Rednal.....	57
e) Conclusion.....	58
3) Le rapport aux transports : l'espace et le temps.....	60
a) Les transports à Birmingham et comment Ronald se déplaçait.....	60
b) Un rapport particulier à l'espace.....	63
III. « No place for fop or idler »: le contexte scolaire.....	67
1) La construction du modèle éducatif anglais et le cas de King Edward's.....	67
a) L'éducation en Angleterre au tournant du siècle.....	67
b) Le cas particulier de King Edward's.....	70
2) King Edward's, « une école qui travaille ».....	73
a) Entrer à King Edward's.....	73
b) Le directeur et les professeurs.....	75
c) L'enseignement.....	80
d) Et après...?.....	84
3) En dehors des cours, l'investissement personnel et la vie en communauté à l'école...85	85
a) Une vie intellectuelle et sportive animée par le personnel éducatif.....	85
b) Un signe des temps : les « Officers Training Corps ».....	89
c) Les « societies » de King Edward's : entre tradition et modernité .....	91
d) La bibliothèque, repaire du solitaire ?.....	94
Conclusion.....	97
Bibliographie.....	101
Sources Primaires.....	101
Sources Secondaires.....	103
Annexes.....	109
Annexe 1: Birmingham.....	109

Annexe 2: Adresses où Tolkien a habité de 1895 à 1911.....	111
Annexe 3: Photographies des quartiers de Birmingham au début du siècle: de la campagne à la ville.....	111
Annexe 4: King Edward's.....	113

## Introduction

Tolkien bénéficie aujourd'hui d'une renommée mondiale en raison du succès de l'ouvrage majeur *The Lord of the Rings* publié en 1954-5 et de son adaptation cinématographique par Peter Jackson (2001-2003). Le succès commercial s'est accompagné depuis les années 1960 d'un intérêt universitaire dans les pays anglo-saxons, puis, plus récemment en France<sup>1</sup>. Au-delà de l'œuvre, l'auteur lui-même se révèle être un personnage fascinant. Universitaire érudit, écrivain acclamé, amoureux des langues, et père de famille, sa vie était riche de multiples facettes<sup>2</sup>. Cette diversité (peut-être le signe d'une certaine hyperactivité), que ses collègues universitaires qualifiaient de tendance à la dispersion et comme un manquement à son devoir professionnel, est tout à fait caractéristique de Tolkien tel que nous le découvrons en lisant la *Biographie* de Humphrey Carpenter ou sa correspondance, elle aussi publiée par Carpenter<sup>3</sup>.

C'est en constatant cette singularité dans la personnalité de Tolkien que l'idée d'étudier les premières années de sa vie a germé. Cette recherche approfondie a donc pour objectif immédiat de rechercher dans l'enfance et l'adolescence de Tolkien les facteurs déterminants de la construction de son caractère adulte.

L'étude de la vie d'un individu peut aisément porter à des amalgames, des caricatures ou des interprétations erronées dès lors que cela touche au domaine du psychologique et du sentimental, c'est-à-dire lorsqu'on s'éloigne des faits matériels et concrets, et par conséquent vérifiables. Pourtant, en dépit de ce danger, il est toujours

---

1 Dans le monde anglophone, les premières études sont publiées dans les années 1960, des deux côtés de l'Atlantique, la Tolkien Society est fondée au Royaume-Uni en 1969. Les premières traces d'un intérêt universitaire pour Tolkien en France remontent aux années 1980, mais c'est avec les travaux de Vincent Ferré du début des années 2000, qu'une véritable impulsion est donnée dans ce domaine.

2 Voir l'introduction à l'ouvrage *Companion & Guide*. (Wayne G. Hammond Wayne G. et Christina Scull, *The J. R. R. Tolkien Companion and Guide*. London: HarperCollins, 2006.)

3 Humphrey Carpenter. *J. R. R. Tolkien: a Biography*. London: HarperCollins, 2002. Humphrey Carpenter ed., *The Letters of J. R. R. Tolkien*, London: HarperCollins, 2002.

profitable et enrichissant de se pencher sur la vie d'un individu pour en tirer un portrait socio-culturel, bien que celui-ci soit nécessairement approximatif.

Dans le cas de Tolkien, l'analyse de sa sensibilité, la diversité de ses centres d'intérêts et de ses goûts intellectuels demande que nous nous penchions sur son enfance. Si l'enfance est formatrice pour tous et voit une réelle construction de l'affect, elle n'est pas toujours le moment où les goûts se forment pour une carrière future. Une étude détaillée de la première période de la vie de Tolkien nous montre comment son intérêt pour les langues, mais également pour les textes et les mythologies médiévales qui alimenteront à la fois sa carrière universitaire et ses textes de fiction, sont déjà présents.

C'est pour cette raison que nous allons nous pencher sur la période de sa vie précédant son arrivée à l'université d'Oxford en octobre 1911. Bien que Tolkien soit né en 1892, notre intérêt sera focalisé sur son séjour à Birmingham à partir de mars 1895 car, s'il est connu que les premières années de la vie d'un individu sont fondamentales dans la construction sa personnalité, il n'en reste pas moins que l'éveil intellectuel se fait principalement lorsque le langage, puis la lecture et l'écriture, sont maîtrisés.

Tolkien lui-même avouait son rejet de toute recherche biographique sur les auteurs de fiction pour expliquer leur œuvre, comme le montre très clairement cet extrait de lettre écrite à une étudiante en 1957:

Though it is a great compliment, I am really rather sorry to find myself the subject of a thesis. I do not feel inclined to go into biographical detail. I doubt its relevance to criticism. Certainly in any form less than a complete biography, interior and exterior, which I alone could write, and which I do not intend to write. The chief biographical fact to me is the completion of *The Lord of the Rings*, which still astonishes me. A notorious beginner of enterprises and non-

finisher, partly through lack of time, partly through lack of single-minded concentration, I still wonder how and why I managed to peg away at this thing year after year, often under real difficulties, and bring it to a conclusion. I suppose, because from the beginning it began to catch up in its narrative folds visions of most of the things that I have most loved or hated.<sup>4</sup>

Il souligne ici l'écriture de *The Lord of the Rings* comme étant le principal fait biographique à noter dans sa vie. Nous pouvons d'ailleurs remarquer qu'il semble lui-même surpris d'avoir réussi à achever son œuvre, ce qui nous ramène à l'idée d'hyperactivité et de dispersion mentionnée ci-dessous. Il affirme à nouveau sa prise de position quelques années plus tard dans une lettre à un lecteur, ce qui nous montre que l'idée le travaillait malgré tout.<sup>5</sup>

Le refus de la biographie d'un auteur en tant que tel est ici évident. Tolkien considère que la recherche d'éléments biographiques sur un auteur, et donc sur lui-même, n'a aucune valeur et aucun intérêt. En dépit de son opinion, sa *Biographie*, composée par Humphrey Carpenter, a été publiée en 1977: Carpenter connaissait la désapprobation de Tolkien pour ce type de travaux, mais il explique dans sa note préliminaire que cette biographie évite tout jugement littéraire et a été basée sur beaucoup de textes, journaux intimes et lettres qui ne sont alors pas publiés et sont donc inconnus du lecteur. C'est sous ce même angle – étude de l'homme plus que de l'auteur – que nous étudierons ici l'enfance et l'adolescence de Tolkien.

Notre but, ici, n'est pas de reprendre le travail colossal effectué pendant plusieurs années par Carpenter. Au-delà de notre focalisation autour d'une période donnée, nous sommes avant tout intéressés à l'inscription d'un individu donné dans cette période

---

4 *Letters*, lettre 199, 24 juin 1957.

5 *Letters*, lettre 329, octobre 1971.

(1892-1911), c'est-à-dire à un contexte historique (social, culturel, spatial, éducatif) dans lequel il évoluait. Il ne s'agit donc pas ici d'analyser les premiers signes de son goût pour l'écriture de fiction ou pour la poésie, mais plutôt de comprendre comment Tolkien, en tant que personne, a vu son caractère et ses goûts modelés par l'époque et le lieu dans lesquels il a vécu.

Pour ce faire, nous avons choisi de nous focaliser tout particulièrement sur trois éléments principaux de la vie du jeune Ronald<sup>6</sup>: sa famille et ses proches, son lieu de résidence et son école. Ces trois facettes nous permettent d'approcher les différents aspects de la vie quotidienne d'un enfant et d'un adolescent entre le XIXème et le XXème siècle.

Tout d'abord, notre approche des familles Tolkien et Suffield, et donc de leur lien avec Ronald, nous permet de dresser un portrait du contexte socio-culturel dans lequel ce dernier grandit. Les chocs émotionnels auxquels il a été confronté très jeune (la perte de ses deux parents) et l'importance de la religion sont ainsi des aspects sur lesquels nous devons nous attarder pour mettre en valeur la construction de sa sensibilité.

Au delà de l'entourage humain, nous nous penchons sur son environnement spatial, c'est-à-dire sur la ville de Birmingham et les quartiers dans lesquels il a vécu pendant plus de quinze ans. Notre intérêt pour ce point se justifie car les mondes urbains et ruraux au tournant du siècle dernier étaient en pleine mutation, une mutation dont Ronald a été témoin, en particulier à travers ses changements multiples de domicile qui ont influencé sa perception de l'espace.

Enfin, nous étudions en détail le fonctionnement et l'atmosphère de King Edward's VI School, l'école qui accueille Ronald entre 1900 et 1911, date à laquelle il quitte Birmingham et l'école pour la ville d'Oxford et son université. La longue fréquentation de cette école et les caractéristiques de sa vie en son sein nous semblent des éléments

---

<sup>6</sup> Pour plus de clarté, nous nommerons désormais Tolkien par son prénom « Ronald » – celui que ses parents et ses proches utilisaient – lorsque nous parlerons de l'enfant et de l'adolescent avant 1911. Nous utiliserons le nom de « Tolkien » pour référer à l'adulte.



suffisamment marquants pour justifier cette analyse. Toutefois, plutôt que de traiter réellement la formation intellectuelle en tant que telle, nous avons préféré nous focaliser sur l'environnement humain et le type d'activités avec lesquels Ronald a été en contact, car ce sont bien ces aspects qui fondent la construction d'un caractère.

## **I. Le contexte familial et socio-culturel**

### **1) Le contexte familial**

#### **a) Bloemfontein**

Le 3 janvier 1892, John Ronald Reuel Tolkien naît à Bloemfontein, en Afrique du Sud, premier enfant d'Arthur Tolkien et de Mabel Tolkien, née Suffield. Auteur de fiction acclamé aujourd'hui à travers le monde, sa naissance à cet endroit et à cette date s'impose naturellement comme un point de départ pour décrire l'époque à laquelle il a vécu. Il ne s'agira pas ici de s'essayer à une analyse purement biographique, liée à une approche de l'œuvre fictionnelle d'un auteur célèbre qui tenterait d'y trouver les faits et les lieux que celui-ci a connus, mais plutôt d'aborder une époque à travers le prisme de la vie d'un individu donné.

Ainsi, Tolkien est né en 1892 dans l'État Libre d'Orange. En effet, l'« Afrique du Sud » en tant qu'État n'existe pas encore : à cette époque, la surface du pays que nous connaissons aujourd'hui est divisée en plusieurs territoires, pour la plupart assujettis à divers degrés à l'empire britannique<sup>1</sup>. Fondé en 1854 avec la Convention de Bloemfontein, l'État Libre d'Orange est un des États boer<sup>2</sup>, situé au nord de la colonie anglaise du Cap et au sud du Transvaal, une autre communauté boer indépendante. La mainmise britannique sur la région a été acquise petit à petit et au prix de nombreux conflits armés<sup>3</sup>, en particulier après la découverte des premiers diamants en 1867, puis de gisements d'or dans

<sup>1</sup> La colonie du Cap est ainsi directement liée à la couronne britannique, sous la gestion d'un gouverneur, tandis que les territoires du Transvaal et du Natal sont plus indépendants. Voir Andrew Potter ed.. *The Oxford History of the British Empire: The Nineteenth Century*. Oxford : Oxford University Press, 1999.

<sup>2</sup> Le terme « boer » désigne les descendants des colons néerlandais installés en Afrique du Sud, et qui forment une communauté à part entière, avec une langue propre, l'Afrikaans.

<sup>3</sup> La tendance expansionniste des Britanniques est particulièrement bien représentée par la volonté de Cecil Rhodes (entrepreneur minier prospère et gouverneur du Cap à partir de 1890) de construire une ligne de voie ferrée entre le Cap et le Caire.

les années 1880, découvertes qui provoquent une forte croissance de la population mais aussi un afflux soudain de capitaux. Les années 1880-1890 sont donc une période de forte compétition géopolitique et financière. L'expansionnisme britannique s'explique alors par la volonté de garder le contrôle sur le commerce maritime mondial: en effet, si les mines proches de Kimberley et de Johannesburg sont en territoire boer<sup>4</sup>, le transport des gisements passe nécessairement par des territoires britanniques. Cette compétition pour le contrôle des terres crée de nombreuses tensions qui aboutissent à la guerre anglo-boer en 1899. La période qui entoure l'installation des Tolkien à Bloemfontein est donc particulièrement mouvementée d'un point de vue politique. Mais il s'agit surtout d'une période d'expansion économique importante pour le pays, une aubaine pour un employé de banque comme Arthur Tolkien.

Si l'Afrique du Sud n'est pas alors la colonie principale de l'empire britannique – plutôt tourné vers l'Inde, comme le titre d' « Impératrice des Indes » de la reine Victoria le montre –, la richesse de ses sols et les possibilités d'expansion territoriale en font, depuis peu, un espace intéressant pour la métropole. Cet attrait contraste avec une situation économique mondiale qui n'est plus alors très reluisante, avec la « Grande Dépression » qui dure de 1873 à 1896. L'industrie britannique jusque là très performante et dominante à l'échelle mondiale, se fait alors rattraper par l'Allemagne et les États-Unis<sup>5</sup>. La part de production de la Grande-Bretagne dans le commerce mondial passe ainsi de 23% en 1880 à 17% en 1910. La décennie 1880, au cœur de la crise économique, se révèle ainsi très propice à une forte émigration depuis la Grande-Bretagne, en particulier en direction de l'Amérique du Nord et de l'Australie: 2,3% de la population anglaise et galloise émigre alors, contre 0,7% en 1871-1880 et 0,2% en 1891-1900<sup>6</sup> : l'émigration d'Arthur Tolkien

<sup>4</sup> Johannesburg est située dans le Transvaal. Kimberley cause quelques remous diplomatiques puisqu'elle est à la frontière entre l'État Libre d'Orange et la colonie du Cap.

<sup>5</sup> En 1910, 15% de la production industrielle mondiale est britannique, tandis que 16% est allemande et 35% est américaine. (Lawrence James, *The Rise and Fall of the British Empire*, London: Little, Brown and Company, 1994, p. 202).

<sup>6</sup> Soit 601 000 personnes pour les années 1880. Dudley Baines, *Migration in a Mature Economy*:

doit donc être replacée dans le cadre de cette tendance générale.

Malgré un contexte politique local assez tendu, voire instable, Arthur Tolkien décide en 1889 de partir en Afrique du Sud pour y faire carrière dans la finance, après avoir travaillé pour la banque Lloyd's à Birmingham. C'est là le choix d'un homme certainement ambitieux et sûr de lui-même, puisque ce départ pour Bloemfontein n'a rien d'une émigration forcée par l'absence d'un emploi. En effet, alors que la majorité des émigrés anglais des années 1880 sont des ouvriers non qualifiés qui vont s'installer aux États-Unis, Arthur Tolkien appartient à cette minorité de « cols blancs » (18% de l'émigration totale en 1881-1890) qui va émigrer ailleurs qu'en Amérique ou Australasie (9,4% du total des émigrés en 1881-1890)<sup>7</sup>. Le choix de s'installer en Afrique du Sud semble témoigner ici de cet esprit d'entreprise et d'initiative caractéristique des classes moyennes victoriennes, à la recherche d'une progression sociale à travers une meilleure situation financière grâce au travail.

En avril 1891, Mabel Suffield rejoint Arthur Tolkien, enfin autorisée par son père à quitter Birmingham, alors qu'elle vient de devenir majeure<sup>8</sup>. Ils se marient le 16 avril 1891 à l'église anglicane du Cap<sup>9</sup>. Lorsqu'elle arrive, Arthur Tolkien occupe un poste important dans la filiale de la Banque d'Afrique à Bloemfontein, la capitale de l'État Libre d'Orange. Le couple Tolkien appartient donc à la communauté anglaise installée dans cet État boer. L'absence de recensement, ainsi que l'absence d'identification des différents pays d'origine pour les immigrants européens, rendent difficile l'estimation de la population anglaise à Bloemfontein à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais celle-ci doit certainement être conséquente (en proportion avec la taille de la ville), étant donné que Bloemfontein occupe une place financière importante en raison de sa situation géographique (elle reliait entre les mines de

---

*emigration and internal migration in England and Wales, 1861-1900*. Cambridge : Cambridge University Press, 1985, p. 61.

<sup>7</sup> *Migration in a Mature Economy*.

<sup>8</sup> La majorité était alors fixée à vingt-et-un ans.

<sup>9</sup> Humphrey Carpenter, *J. R. R. Tolkien: A Biography*. London: Harper Collins, 2002, p.23.

Kimberley, Johannesburg et le Cap) et qu'elle avait été dirigée originellement par des colons britanniques, avant la création de l'État Libre d'Orange.

À Bloemfontein, Mabel se retrouve à la tête de son propre foyer. Les Tolkien emploient une nourrice et deux serviteurs noirs, qui sont tous présents sur une photographie de famille prise en novembre 1892: la maisonnée est donc réduite et a peut-être incité une forme de proximité suffisante avec les employés pour que les Tolkien envisagent de les inclure dans cette photo. Précisons toutefois que le personnel domestique n'est généralement pas inclus sur les portraits de famille de l'époque, bien qu'il ait été indispensable et omniprésent dans les maisons des classes moyennes et supérieures. Nous pouvons considérer que cette présence sur la photo témoigne d'une forme d'humilité ou d'ouverture d'esprit originale.

D'après Humphrey Carpenter, qui a eu accès à la correspondance de la famille, Mabel n'apprécie guère la ville, ni les mondanités liées à la communauté anglaise sur place. Plus tard dans ses lettres, Tolkien fait référence à un adage qui semble parfaitement coïncider avec l'expérience particulière du couple Tolkien:

It used to be said that no English-born woman could ever get over this dislike or be more than an exile, but that Englishmen (under the freer conditions of peace) could and usually did get to love it (as a land; I am saying nothing of any of its inhabitants).<sup>10</sup>

Cet adage correspond bien à une forme d'expérience de l'« exil » ou plutôt du colonialisme tels que la majorité des colons pouvait le vivre. Au delà de l'expérience même d'une terre aride et hostile, la ville elle-même était petite, son développement datant d'une vingtaine d'années tout au plus avec la découverte des diamants à proximité<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> Humphrey Carpenter ed., *The Letters of J. R. R. Tolkien*, London: HarperCollins, 2002. [1981]. Lettre 78, 12 août 1944.

<sup>11</sup> En 1880, Bloemfontein compte 2567 habitants: un village comparé à la taille de Birmingham. L'agrandissement de la ville continue toutefois avec la ruée vers l'or des années 1880 et la ville devient un centre névralgique pour le transport (<http://www.sahistory.org.za/pages/places/villages/freeState/bloemfontein.php>)

En plus de ne guère apprécier le lieu et la société qui l'entourent, Mabel s'inquiète de la santé de son fils, car il semble que Ronald souffre de la chaleur<sup>12</sup>. Ce n'est pas tant le cas de son frère Hilary, né en 1894, qui semble être un enfant de constitution plus solide. Toutefois, il est probable que du point de vue d'une jeune mère inexpérimentée et aussi éloignée de sa famille (et donc de ses proches du sexe féminin, susceptibles d'offrir le meilleur soutien et les conseils les plus expérimentés), la situation paraisse suffisamment inquiétante pour qu'elle décide de faire un voyage en Angleterre, combinant une longue visite à la famille avec un été pendant lequel les enfants ne souffriraient pas de la chaleur. Il n'est pas impossible que l'argument de la santé des enfants camoufle un désir de retour à la famille ou peut-être tout simplement « un retour au pays », un souhait qui est alors une option envisageable au vu de la situation économique de la famille et de l'état des réseaux de transport<sup>13</sup>.

Si la vie de Ronald à Bloemfontein correspond à une période trop courte et trop tôt dans sa vie pour que nous puissions parler d'influence directe sur sa construction intellectuelle, ses premières années n'en sont pas moins importantes dans la création et la construction de son affectivité, et en particulier d'un réel attachement à la mère, qui deviendra vite le seul point de référence, puisqu'Arthur Tolkien décède en 1896.

#### b) Le retour en Angleterre

En avril 1895, quatre ans après son trajet pour rejoindre son fiancé en Afrique, Mabel se lance dans son premier voyage de retour vers l'Angleterre et sa famille. Âgée de vingt-cinq ans, accompagnée de deux enfants en bas âge, elle décide d'entreprendre ce

---

<sup>12</sup> *Biography*.

<sup>13</sup> Bien qu'il soit difficile d'établir des statistiques exactes avec les données de l'époque, Dudley Baines estime qu'il y a beaucoup plus de retours d'immigrés dans la décennie 1890 qu'auparavant, ce qui s'explique par une nouvelle conception de l'émigration : celle-ci est à présent perçue comme un déplacement temporaire et non plus comme un départ définitif.

voyage, ce qui est déjà un témoignage de sa détermination et de son courage. Elle a déjà passé quelques jours de vacances au Cap, où elle avait emmené les enfants pour qu'ils profitent de l'air frais du bord de mer en novembre 1894<sup>14</sup>, mais il s'agit là d'un voyage d'une toute autre ampleur. En effet, elle doit alors prendre le train jusqu'au Cap puis un bateau jusqu'à Southampton pour un trajet qui dure plus de deux semaines, pour terminer par un nouveau trajet en train à destination de Birmingham – ce dernier avec Jane, une sœur cadette<sup>15</sup>. Notons toutefois que ce voyage est plus aisément entrepris à la fin du siècle que quelques décennies plus tôt: le développement du réseau ferré en Afrique du Sud est alors très récent<sup>16</sup> et la traversée est relativement rapide depuis l'avènement des bateaux à vapeur<sup>17</sup>. Effectuer ce voyage implique néanmoins une réelle préparation<sup>18</sup>, du temps et de la volonté, et un coût certain! Alors que les mouvements migratoires de l'Angleterre vers l'Amérique sont bien documentés, il y a peu d'informations en ce qui concerne les liaisons avec l'Afrique. Toutefois, à titre informatif, nous pouvons signaler que le prix d'un passage diminue significativement après l'introduction des bateaux à vapeur, bien plus rapides<sup>19</sup>. Malgré les progrès techniques et la diminution des prix qui permettent à Mabel et à ses enfants de faire ce trajet, il devait néanmoins déjà s'agir d'une épreuve pour la mère, et d'un véritable périple pour les enfants.

Il est vrai que Ronald n'a alors que trois ans et il est difficile de savoir si ce qu'il a vu ou vécu durant ce voyage l'a marqué sur le long terme. Toutefois, même pour un enfant aussi jeune, il est impensable que ce long trajet n'ait pas eu une forme d'incidence. De fait,

---

<sup>14</sup> *Biography*, p.29.

<sup>15</sup> Wayne G. Hammond and Christina Scull, *The J. R. R. Tolkien Companion and Guide: Chronology*, London: HarperCollins, 2006, p. 3.

<sup>16</sup> En 1886, il y a 1600 kilomètres de voies ferrées en place dans le pays. La colonie du Cap décide de doubler cette distance en 1890. (*The Oxford History of the British Empire: The Nineteenth Century, The Rise and Fall of the British Empire*).

<sup>17</sup> La Union Line, auparavant déjà chargée du courrier postal, propose une liaison hebdomadaire entre Southampton et le Cap à partir de 1872.

<sup>18</sup> L'un des seuls souvenirs que Tolkien gardera de son père correspond justement à cette préparation, lorsqu'Arthur Tolkien écrit ses initiales sur l'une des valises que Mabel emporte. (*Biography*, p.29)

<sup>19</sup> Bien que le trajet soit plus court et le prix probablement moins élevé, les tarifs de la traversée Liverpool-New York permettent de se faire une idée: le coût de la traversée passe de 8,80 livres en 1860 à 5 livres dans les années 1890 (*Migration in a Mature Economy*, p.80).

dans une des nombreuses lettres écrites à son fils Christopher installé en Afrique du Sud avec l'armée britannique pendant la Seconde Guerre Mondiale, Tolkien mentionne justement la perturbation causée par ce déplacement:

My own rather sharp memory is probably due to the dislocation of all my childhood 'pictures' between 3 and 4 by leaving Africa: I was engaged in a constant attention and adjustment. Some of my actual visual memories I now recognize as beautiful blends of African and English details.<sup>20</sup>

Si la mémoire de l'adulte transforme nécessairement la réalité de ce que l'enfant a vécu, il n'empêche que ce dont l'adulte se souvient est déjà le signe d'un tri (inconscient) dans l'ensemble du vécu. Il est donc intéressant de voir que les souvenirs de Tolkien sont liés à la température et à l'espace (les grands espaces secs qui devaient cerner Bloemfontein), comme il le résume à W.H. Auden: « those deeply implanted impressions, underlying memories that are still pictorially available for inspection, of first childhood are for me those of a hot parched country. My first Christmas memory is of blazing sun, drawn curtains and a drooping eucalyptus. »<sup>21</sup>. Tolkien ne se souvient pas de la maison, des personnes ni des événements<sup>22</sup>. En revanche, il semble assez logique qu'il se souvienne du climat puisqu'il a souffert de la chaleur à Bloemfontein, selon les dires de sa mère. Quant aux grands espaces secs évoqués par Tolkien, ils se posent en contraste avec les espaces vallonnés et verdoyants de la campagne anglaise qu'il aime tant. Pourtant, il ne semble pas en garder un mauvais souvenir, puisque dans une lettre à Christopher, il émet le vœu (pieux) de revoir un jour ces paysages. Ainsi, plutôt que le contraste avec le paysage familial et luxuriant, il vaut peut-être mieux noter le souvenir du paysage et de l'espace lui-même, une caractéristique de l'esprit de Tolkien sur laquelle nous reviendrons et qui permet

---

<sup>20</sup> *Letters*, lettre 73, 10 juin 1944.

<sup>21</sup> *Letters*, lettre 163, 7 juin 1955.

<sup>22</sup> Carpenter nous rapporte toutefois certains faits, probablement issus de la correspondance familiale, comme la morsure par une tarentule ou l'enlèvement involontaire du serviteur qui emmène Ronald dans son village pour montrer un enfant blanc.



de comprendre la minutie des détails et des descriptions géographiques dans son œuvre fictionnelle.

### c) Birmingham

Âgé de trois ans, Ronald découvre donc l'Angleterre et rencontre ses proches pour la première fois. Lorsque Mabel arrive avec ses enfants, ceux-ci rencontrent ainsi l'ensemble de leur famille maternelle. Pour la mère de Ronald, c'est le « retour aux sources » et à un univers familier, tandis que pour les enfants c'est la découverte soudaine de tout un monde qui leur est étranger – les lieux, le climat, les personnes.

Le séjour prévu étant seulement long de quelques mois, Mabel et ses enfants logent chez John Suffield, le père de Mabel, à King's Heath, dans le sud de Birmingham. Né en 1833 et destiné à une longue vie<sup>23</sup>, John Suffield a hérité de l'entreprise familiale de draperie et de bonneterie sur Bull Street, une rue qui disparaît lors des travaux de réaménagement de la ville en 1886<sup>24</sup>. Le commerce est donc déplacé dans la toute nouvelle rue de Corporation Street, mais il fait faillite, probablement en 1899<sup>25</sup>. Homme actif et plein de ressources, John Suffield parvient néanmoins à poursuivre sa carrière de commerçant, puisqu'il devient représentant de commerce<sup>26</sup>. L'histoire de la faillite et de la reconversion du grand-père de Ronald est similaire à celles de nombreux autres artisans à la fin du siècle qui subissent soit la crise économique, soit la transformation de l'économie elle-même (en particulier, l'industrie textile se réduit de plus en plus car la production est délocalisée dans de nouveaux pays producteurs, en Asie principalement). Dans le cas de John Suffield, il s'agit probablement d'une combinaison de plusieurs facteurs, dont les transformations urbaines et le déménagement de l'entreprise familiale n'ont été que les

<sup>23</sup> Il ne décède qu'en septembre 1930, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

<sup>24</sup> Old Lamb House, la maison familiale et le commerce lui-même, sont abattus le 20 mai 1886 (« A Local Retrospect for the Year 1886 », *Birmingham Daily Post*, 31 décembre 1886).

<sup>25</sup> Dans la légende familiale, la faillite est due au fait qu'un stock complet est gâché parce que des arrosoirs avaient été laissés en marche pendant la nuit (Maggie Burns, « Jane Suffield »).

<sup>26</sup> *Biography*, p.22.

derniers en date.

Ainsi, Ronald séjourne dans la maison de son grand-père Suffield à partir d'avril 1895. Là habitent aussi sa grand-mère, sa tante Jane et son oncle William. De toute évidence, la vie quotidienne et familiale n'est pas la même à Birmingham pour Ronald et Hilary que dans leur maison à Bloemfontein: la vie de colon au milieu d'inconnus et dans une petite ville fondée à peine quelques décennies plus tôt ne peut être la même que la vie au sein de toute la famille en Angleterre. En effet, à King's Heath, en dehors de la nourrice et des possibles aides ménagères généralement employées par les classes moyennes, Ronald rencontre d'autres adultes proches de sa mère, ses grands-parents, mais aussi ses cousines, en particulier Marjorie (née en 1891) et Mary Incedon (née en 1895) – les filles de la sœur de sa mère, May. Son univers familial en est donc considérablement élargi. Les liens familiaux sont alors particulièrement importants, puisque ce sont eux qui fondent le réseau social qui entoure l'enfant puis le jeune adulte et qui lui ouvrent, la plupart du temps, des perspectives d'emploi ou de mariage<sup>27</sup>.

Bien évidemment, Ronald et Hilary rendent aussi visite à leur famille paternelle qui habite tout près. Si la famille Suffield appartient à la classe moyenne commerçante, la famille Tolkien, elle, appartient à la classe moyenne à la fois artisanale et artistique. En effet, John Benjamin Tolkien, le grand-père de Ronald, était fabricant de pianos, puis vendeur de partitions de musique reconnu. Lui aussi a dû déclarer faillite peu de temps auparavant<sup>28</sup>. Toutefois, celui-ci décédant assez tôt (en 1896), les liens entre la branche paternelle et les enfants sont assez ténus. Ainsi, si l'on sait que les frais d'inscription à King Edward's sont payés par un oncle de la famille Tolkien en 1900, aucun séjour prolongé chez les Tolkien n'est rapporté dans la *Chronology* avant 1904, c'est-à-dire avant que Mabel ne décède et

<sup>27</sup> Cela se justifie en particulier à Birmingham où les commerces et les industries sont encore de taille plutôt modeste. Voir le cas de Joseph Chamberlain par exemple (Marsh, Peter T.. *Joseph Chamberlain: Entrepreneur in politics*. Yale: Yale University Press, 1994.) ou celui d'Hilary, le frère de Ronald, qui travaille dans une ferme avec sa tante Jane Suffield et la famille Brookes-Smith dès sa sortie de l'école (*Biography*, p.74).

<sup>28</sup> *Biography*, p. 22.

que les enfants se retrouvent orphelins. Malgré la faillite de l'entreprise familiale, l'image de la famille n'en reste pas moins prestigieuse, les pianos Tolkien continuant d'être vendus et reconnus pour leur qualité, bien après que John Benjamin Tolkien a cessé de les produire<sup>29</sup>.

L'image d'une famille et son statut social se révèlent ainsi des plus importants, et il est très probable que ceux-ci aient joué un rôle lorsque les deux familles ont dû donner leur accord pour le mariage d'Arthur et Mabel. Les origines familiales étaient considérées en particulier, et sur ce point, la famille Tolkien avait la « faiblesse » de ne pas être d'origine anglaise. D'après Humphrey Carpenter, Ronald aurait entendu de la bouche de sa tante Grace comment la famille Tolkien acquit son nom de façon héroïque quelques siècles auparavant en Allemagne. Plus que l'histoire (fictive) elle-même, nous pouvons noter cette constante recherche d'un passé, de l'ancienneté de la lignée<sup>30</sup>. Cette obsession est d'autant plus intéressante qu'elle se retrouve dans l'univers fictionnel de Tolkien. Toutes ses légendes primitives – qui forment le *Silmarillion* – sont éclairées par des arbres généalogiques extrêmement complexes qui retracent les liens familiaux entre les générations, les races et les personnages. À l'intérieur même de la fiction, Tolkien prête cette obsession des origines aux Hobbits, des avatars avoués de la petite bourgeoisie anglaise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>, qui ont la manie de collecter toutes les informations possibles sur leur famille et dessinent des arbres généalogiques particulièrement touffus<sup>32</sup>. L'importance de la famille et de l'origine, si cruciale pour les classes aisées de l'époque victorienne, se retrouve donc dans l'imaginaire de Tolkien bien des années plus tard<sup>33</sup>.

---

<sup>29</sup> Une inspection rapide des pages de petites annonces du *Birmingham Daily Post* nous montre que les pianos Tolkien occupaient une place de choix lors des ventes aux enchères.

<sup>30</sup> Cette recherche d'une lignée et l'importance des ancêtres est perceptible dans presque tous les récits autobiographiques auxquels nous avons eu accès (voir en particulier Thomas Henry Ryland, *Reminiscences*. Birmingham: The Midland Counties Herald, 1904 et Barbara Sleight, *The smell of privet*. London: Hutchinson, 1971).

<sup>31</sup> *Letters*, lettre 181, février 1956.

<sup>32</sup> Voir les Appendices C du *Seigneur des Anneaux* (John Ronald Reuel Tolkien. *The Lord of the Rings*. London: HarperCollins, 1991).

<sup>33</sup> Il convient de remarquer que l'origine, le nom et la famille sont aussi cruciaux dans les textes nordiques et

Dans les faits, la famille Tolkien a bien des origines allemandes, mais elle est arrivée de Londres dans les années 1840, et, à l'époque où Ronald arrive en Angleterre, la famille a tout d'une famille anglaise typique<sup>34</sup>. Quant aux Suffield, ils sont originaires d'Evesham dans le Worcestershire, mais sont installés à Birmingham depuis 1810. Tolkien a plus tard déclaré à plusieurs reprises que le Worcestershire était sa région d'origine, probablement en raison de sa plus grande proximité avec sa famille maternelle. Il est fascinant de voir à quel point il se sentait appartenir à cette région (dans laquelle il n'a lui-même pas habité), comme il l'affirme à plusieurs reprises dans ses lettres: « Though a Tolkien by name, I am a Suffield by tastes, talents, and upbringing, and any corner of that county [Worcestershire] (however fair or squalid) is in an indefinable way 'home' to me, as no other part of the world is. »<sup>35</sup> Tout en liant le lieu à une famille, nous constatons ici que Tolkien semble accorder une importance affective aux lieux qui est des plus frappantes. Il nous reste à déterminer, si cela est possible, dans quelle mesure cet attachement est véritablement lié à l'espace en soi ou à la famille.

#### d) Edith Bratt, ou le contexte affectif après 1904

De 1896 à 1904, Ronald et Hilary vivent exclusivement avec leur mère, à plusieurs adresses différentes, mais toujours ensemble. Après la mort de Mabel<sup>36</sup>, les deux enfants sont confiés à Beatrice Suffield, tout juste veuve d'un des frères de Mabel et sans enfant, qui habite à Edgbaston. Cette tante ne semble toutefois pas avoir été du meilleur secours affectif pour les deux orphelins désorientés, puisqu'elle brûle les lettres de Mabel sans

---

germaniques que Ronald lit déjà dans son jeune âge et sur lesquels il travaille par la suite dans sa carrière universitaire.

<sup>34</sup> Selon Tolkien lui-même, « They [his ancestors] migrated to England more than 200 years ago, and became quickly intensely English (not British) » (*Letters*, lettre 165, 30 juin 1955) et il écrit à une autre occasion « After 150 years (now 200) my father and his immediate kin were extremely 'British'. » (*Letters*, lettre 294, 8 février 1967). Il est d'ailleurs intéressant de voir qu'entre les deux lettres, il qualifie sa famille d'abord d'anglaise puis de britannique.

<sup>35</sup> *Letters*, lettre 44, 18 mars 1941.

<sup>36</sup> Voir 3) c).

considérer que ses neveux puissent avoir voulu les garder<sup>37</sup>. En 1908, leur tuteur, le Père Morgan, décide de les placer chez une logeuse<sup>38</sup>, Mrs Faulkner, toujours à Edgbaston. Pour la première fois, Ronald et Hilary, âgés respectivement de seize et quatorze ans, se retrouvent dans un cadre extérieur à la famille, dans une maison qui n'est pas la leur, si ce n'est pour la petite chambre qu'ils occupent tous les deux à l'étage. À un âge qui paraît aujourd'hui plutôt jeune (mais qui, en fin de compte, était un âge auquel beaucoup d'« enfants » de l'époque travaillaient déjà, et ce, souvent, depuis quelques années), Ronald était confronté à une vie indépendante et responsable, avec pour seul compagnon constant son petit frère.

C'est dans ce contexte que Ronald rencontre Edith Bratt, une autre loueuse chez Mrs Faulkner, orpheline de dix-neuf ans. L'histoire de leur romance est décrite dans la *Biographie* de Carpenter, mais notre objectif ici ne nécessite pas que nous nous attardions sur les détails. Notons simplement que lorsque la relation est découverte par le Père Morgan, celui-ci la condamne violemment et interdit à Ronald de revoir Edith, puisqu'il doit se préparer à l'examen d'entrée pour Oxford (auquel il a déjà échoué en 1910). L'élément le plus marquant ici est cet attachement très fort qui correspond, certes, à l'âge de l'adolescence et au fait que Ronald n'avait que peu l'occasion de rencontrer des jeunes du sexe opposé, mais surtout, pourrait-on dire, à une forme de compensation pour la perte de sa mère quelques années plus tôt. Edith est aussi orpheline, ce qui donne un point en commun et la même fragilité aux deux jeunes gens. L'âge d'Edith – de trois ans plus âgée que Ronald – et son statut de femme nous apparaissent comme des éléments suffisants pour comprendre la relation affective forte qui se noue entre eux. Celle-ci peut être comprise comme le signe d'une recherche de stabilité et de protection, en particulier pour Ronald, ce qui semble presque naturel après la perte soudaine de la mère chérie quelques

---

<sup>37</sup> *Biographie*, p.52.

<sup>38</sup> Le « métier » de logeuse était particulièrement courant jusqu'à cette époque là et permettait à de nombreuses femmes des classes modestes de subvenir à leurs besoins. (Voir *The smell of privet.*)

années plus tôt.

Ainsi, en ce qui concerne les relations familiales, ou plutôt, les relations affectives proches, nous pouvons distinguer plusieurs périodes majeures dans la jeunesse de Ronald: la vie dans un cercle familial restreint (1892-1895), la vie dans un cercle familial élargi (1895-1896), la vie exclusive avec la mère (1896-1904), la vie sans famille proche mais avec de nouvelles relations affectives, le Père Morgan d'abord et Edith ensuite (à partir de 1904). La prédominance féminine nous semble ici suffisamment remarquable pour être soulignée, d'autant plus que la figure de la femme endosse très souvent un caractère proche du sacré dans les textes fictionnels de Tolkien<sup>39</sup>.

## **2) Le contexte intellectuel et culturel**

### a) Une famille victorienne

Malgré leurs difficultés financières, les deux familles maintiennent leur statut social, puisqu'elles habitent dans des quartiers encore peu urbanisés du sud-est de Birmingham, à Moseley en particulier, quartier des classes moyennes par excellence. Que ce soit dans la famille Tolkien où le piano et la musique occupent une place de choix, ou dans la famille Suffield où le goût pour le théâtre était prononcé<sup>40</sup> et où les enfants reçoivent une éducation de qualité (c'est-à-dire une éducation dépassant l'apprentissage simple de la lecture et de l'écriture comme à l'école primaire publique), le rapport à l'éducation, la religion et la culture de masse semble bien avoir été celui d'une famille de classes moyennes, à l'image de cette classe sociale qui s'épanouit de plus en plus au

<sup>39</sup> Voir les personnages de Lúthien dans le *Silmarillion* (J. R. R. Tolkien, *The Silmarillion*. London : HarperCollins, 2004. [1977]) et de Galadriel dans le *Seigneur des Anneaux* en particulier (*The Lord of the Rings*).

<sup>40</sup> Maggie Burns, "John Suffield".

tournant du siècle en Angleterre<sup>41</sup>. Ainsi, au delà du lieu d'habitation ou même des signes ostensibles d'une aisance financière, comme la tenue vestimentaire ou les habitudes sociales, l'appartenance à la classe moyenne, aspirant à un progrès social, passe ainsi par la culture et l'éducation de la génération suivante.

L'ère victorienne, avec ses valeurs bien connues qui ont marqué la culture anglaise pour des décennies (la rigueur morale en particulier), insiste énormément sur la place de la famille et des liens familiaux, dans le cadre de familles souvent très nombreuses – John Benjamin Tolkien a eu huit enfants et John Suffield six, tous les deux de deux mariages successifs<sup>42</sup>. La natalité a toutefois énormément baissé à partir des années 1870, ce qui se reflète dans le nombre d'enfants dans la génération de Ronald (il n'a qu'un frère, May et Walter Inledon ont deux filles).

L'enfant peut alors acquérir un statut plus important au sein de la famille, en particulier dans les classes moyennes, ce qui permet cette progression sociale tant désirée, grâce à un accès facilité à l'éducation. L'exemple de Noël, moment unique dans l'année, nous montre combien l'enfant a pris une place majeure au sein de la famille à cette époque<sup>43</sup>. À cette époque-là de l'année, John Suffield s'amuse à créer de belles cartes postales pour l'occasion et la famille monte des pièces de théâtre pour son propre plaisir<sup>44</sup>. Si la famille Suffield reste grande en raison de la nombreuse descendance de John Suffield, la génération suivante – celle de Ronald – est déjà plus réduite, ce qui ouvre la porte à une approche plus individualisée de l'enfant. Choyé, celui-ci n'en garde pas moins une place secondaire, puisque l'éducation stricte à domicile ou à l'école nous rappelle bien le respect que l'enfant devait à l'adulte. Selon les historiographes de l'enfance<sup>45</sup>, la proximité spatiale

<sup>41</sup> Lawrence James, *The Middle Class: a History*. London: Little, Brown and Company, 2006.

<sup>42</sup> Au vu des conditions de mise au monde difficiles, il n'était pas rare que des femmes décèdent en mettant au monde, ce qui explique l'occurrence des remariages dans les deux familles. Le même cas se retrouve d'ailleurs pour Mary E. Bedford, jeune fille qui écrit sur sa vie quotidienne en 1894 (voir plus bas 3, a)).

<sup>43</sup> Voir Hugh Cunningham, *Children and childhood in western society since 1500*, London : Longman, 1995, pour une analyse poussée de la place de l'enfant et de son évolution au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>44</sup> "John Suffield".

<sup>45</sup> Voir *Children and childhood* et James Walwin, *A child's world: a social history of English childhood*,

n'empêche pas une certaine distance affective envers les enfants (souvent élevés par la nourrice plutôt que par leurs parents dans les classes aisées). Dans ce contexte, la famille Suffield nous apparaît comme résolument « moderne », puisque dans les années 1890, la relation avec les enfants se construit déjà de façon assez directe avec les adultes (la nourrice ayant un rôle vraisemblablement secondaire). Pour Ronald et Hilary, cette proximité est d'autant plus accentuée qu'ils vivent pendant huit ans exclusivement avec leur mère.

Dès l'origine, le jeune Ronald bénéficie donc d'un contexte des plus favorables pour son éveil intellectuel. Maggie Burns, qui a effectué beaucoup de recherches à propos de la famille Suffield, nous informe que John Suffield est inscrit à l'association de la Bibliothèque Centrale et à des clubs de littérature et de théâtre. Il possède aussi une grande bibliothèque, plutôt savante puisqu'elle contient des ouvrages de Chaucer, Dryden, Ben Jonson, Spenser par exemple, des classiques de la littérature anglaise<sup>46</sup>. Si l'on ajoute à cela le goût pour la mise en scène ou le théâtre en famille, nous pouvons en déduire que l'environnement intellectuel immédiat doit être des plus stimulants pour le jeune Ronald. De fait, l'adulte se remémore, en écrivant à Roger Lancelyn Green, qu'on lui a lu l'histoire de Pussy Cat Mew « avant 1900 »: le fait que l'histoire lui soit lue, que ce soit par une nourrice ou un membre de la famille avant ou après le déménagement à Sarehole est significatif d'un éveil au récit très précoce<sup>47</sup>. D'ailleurs, avant même de savoir écrire, il « dicte » une lettre à sa nourrice pour son père – qui n'a pas été envoyée: la lettre parle d'une visite de la tante Grace Tolkien, de cadeaux de Noël<sup>48</sup>. Mais elle est surtout le signe qu'alors qu'il n'a que quatre ans, Ronald est déjà familier des relations épistolaires, ou du

---

1800-1914. Harmondsworth : Penguin Books, 1982.

<sup>46</sup> « John Suffield ».

<sup>47</sup> *Letters*, lettre 319, 8 janvier 1971. Tolkien souligne qu'il n'a jamais retrouvé le livre d'origine, mais qu'il pense que l'histoire était de Bulwer-Lytton. Hammond & Scull ont retrouvé l'histoire, publiée dans *Stories for my Children* de E. H. Knatchbull-Hugessen.

<sup>48</sup> *Biography*, p. 30-1.



moins du concept de correspondance<sup>49</sup>. Il est évidemment impossible de déterminer dans quelle mesure l'enfant a pris l'initiative d' « écrire » ou a été poussé à le faire. Dans tous les cas, la persistance du contact avec le père et le discours à la première personne témoignent d'une perception de soi déjà marquée ainsi que du devoir et du respect de la figure paternelle : ces deux éléments sont à la fois caractéristiques d'un certain statut social et d'une éducation victorienne où le respect des aînés est primordial.

#### b) Le maintien du statut social

Au cours de l'hiver 1896, les nouvelles de la santé d'Arthur à Bloemfontein sont mauvaises, de sorte que Mabel décide de repartir pour être à ses côtés, et elle prévoit un retour en Afrique du Sud pour début mars<sup>50</sup>. Mais la mort inopinée d'Arthur survient alors, à la mi-février, et la nouvelle de son état critique atteint Birmingham par télégramme, trop tard pour entreprendre quoi que ce soit. Plutôt que de rester vivre chez ses parents, un choix probablement lié au séjour à durée limitée, de type « vacances », Mabel décide de s'installer seule avec ses enfants et loue une petite maison dans le village de Sarehole, à quelques kilomètres de la maison familiale. C'est une décision importante puisqu'elle implique la fondation d'un foyer propre, dont elle sera la seule tête.

La principale difficulté de s'installer seule avec ses enfants est conditionnée par ses revenus. En effet, les économies d'Arthur ne peuvent assurer que 30 shillings par semaine à Mabel. D'après les chiffres rapportés par Lawrence James, la classe moyenne inférieure bénéficie d'un revenu de 3 à 5 livres par semaine et les classes ouvrières gagnent entre 18 et 25 shillings par semaine<sup>51</sup>. 30 shillings équivalant à 1,5 livres, Mabel se situe presque plus près de la classe ouvrière que de la classe moyenne. Le budget des familles ouvrières

---

<sup>49</sup> Tolkien sera d'ailleurs toute sa vie durant un épistolier très prolifique, le recueil compilé par Humphrey Carpenter n'étant qu'une petite sélection de ce qu'il a écrit au cours de sa vie.

<sup>50</sup> *Chronology*.

<sup>51</sup> *The Middle-Class*, « Am I Making Progress: Happiness, Identity and Prospects in 1914. ».

permettant généralement tout juste de payer loyer et nourriture (qui correspond en moyenne à la moitié du salaire hebdomadaire<sup>52</sup>), nous pouvons imaginer quelles étaient les limitations budgétaires de Mabel pour se maintenir. Toutefois, la question de l'appartenance à une classe n'est en fin de compte pas tant liée aux revenus qu'à la perception de soi-même et de son statut social, ce qui a ainsi pour conséquence probable le fait que Mabel préfère éduquer ses enfants seule à domicile plutôt que de trouver un emploi – le travail féminin est courant à l'époque<sup>53</sup> mais encore mal considéré puisqu'il implique une forme d'abandon du foyer et des enfants, alors que la figure victorienne de la femme est celle de la parfaite maîtresse de maison. Par son choix délibéré de ne pas travailler, Mabel affirme son appartenance à cette classe moyenne qui juge le travail féminin comme une véritable fuite des responsabilités de la mère.

Dans ces conditions, nous pouvons légitimement nous demander quelles étaient les raisons qui ont poussé Mabel à fonder son propre foyer, plutôt que de rester dans la maison familiale. En effet, gérer une maison demande du savoir-faire et de l'énergie, d'autant plus avec des enfants à élever et éduquer. Il est possible que Mabel n'ait pas perçu les difficultés auxquelles elle s'expose en prenant sa décision. Elle était aux commandes de sa propre maison à Bloemfontein, mais elle était alors assistée dans son travail et dans la charge des enfants et son budget était plus conséquent. Si en 1896 Ronald et Hilary ont grandi, ils sont cependant encore jeunes pour être livrés à eux-mêmes, ce qui implique une présence maternelle constante<sup>54</sup>. Nous pouvons toutefois voir la décision de Mabel comme une manière d'honorer la mémoire de son mari: en fondant son propre foyer, Mabel revendique son statut de veuve et pérennise le nom de Tolkien en lui donnant plus de visibilité.

---

<sup>52</sup> Louise Tilly et J. W. Scott, *Women, Work and Family*. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1978.

<sup>53</sup> Déjà en 1851, 25% des femmes mariées travaillaient, la proportion étant encore plus forte chez les femmes seules. (*Women, Work and Family*).

<sup>54</sup> Il n'empêche que l'âge auquel un enfant était considéré suffisamment grand pour être responsable était alors très tôt, puisque nombreux étaient ceux qui à six ans devaient déjà parcourir des kilomètres pour aller à l'école par exemple.

### c) La mère et l'éducation

Issue d'une famille de classe moyenne, Mabel a elle-même reçu une bonne éducation, fondamentale dans ce milieu social comme nous l'avons souligné plus haut. Elle sait jouer du piano, dessiner, elle connaît le latin, l'allemand et le français. Dès que Ronald sait lire et écrire<sup>55</sup>, elle lui enseigne les rudiments du latin et du français. Il semble que déjà à Bloemfontein, le jeune Ronald témoignait d'un intérêt pour le « dessin », probablement rien de plus que quelques gribouillis sur une feuille au vu de son âge, comme font beaucoup d'enfants si on leur en donne les moyens. Mais c'est un intérêt que Tolkien gardera toute sa vie puisqu'il peint et illustre sans interruption à chaque fois qu'il en a l'occasion<sup>56</sup>.

Plus tard, dans sa correspondance, Tolkien insiste sur l'importance de l'éducation de sa mère dans la formation de ses goûts, pour la philologie en particulier:

My interest in languages was derived solely from my mother, a Suffield (a family coming from Evesham in Worcestershire). She knew German, and gave me my first lessons in it. She was also interested in etymology, and aroused my interest in this; and also in alphabets and handwriting. <sup>57</sup>.

Le jeune Ronald est aussi intéressé par l'astronomie, la botanique, la géologie, la paléontologie, l'histoire naturelle, la grammaire et l'étymologie<sup>58</sup>... autant de domaines à caractère plutôt scientifique, ou du moins technique. En revanche, à son grand regret plus tard, il n'hérite pas du talent musical qui est pourtant très présent dans sa famille paternelle et même chez sa mère. Selon lui, ce défaut repose probablement sur le fait que sa

<sup>55</sup> D'après Carpenter, il apprend très vite à cette époque à écrire, ce qui signifierait que Tolkien sait écrire avant l'âge de 5 ans.

<sup>56</sup> Voir Wayne G. Hammond et Christina Scull, *J. R. R. Tolkien : Artist & Illustrator*. London : HarperCollins, 1995. Ces dessins de jeunesse sont presque tous consacrés à des paysages naturels, ce qui est à noter. Plus tard, quand il illustre ses propres textes, il garde une préférence pour le paysage et le dessin décoratif (motifs, bâtiments...) plutôt que les personnages.

<sup>57</sup> *Letters*, lettre 294, 8 février 1967.

<sup>58</sup> *Chronology*. Dans une lettre du 16 novembre 1969 (*Letters*, lettre 312), il exprime sa fascination pour les livres de botanique illustrés.

sensibilité musicale est entièrement reversée dans son goût pour les langues<sup>59</sup>. Au delà de ces tendances plus ou moins artistiques, le goût pour l'écriture, peut-être assez spontané chez un enfant dont l'univers immédiat est déjà très littéraire, se manifeste par l'écriture d'une histoire à l'âge de sept ans qui donne lieu à une leçon de style de la part de Mabel<sup>60</sup>.

Nous constatons donc que, dès le plus jeune âge, les goûts de Ronald sont bien définis et ce sont ces goûts que l'on retrouve plus tard dans sa vie d'adulte, lorsqu'il est devenu philologue de profession, auteur et illustrateur dans son temps libre. Si nous constatons un recul des domaines plutôt techniques qui l'intéressent dans son jeune âge, nous devons souligner que la philologie était au début du siècle une discipline extrêmement rigide et « scientifique » dans ses méthodes et approches de la langue<sup>61</sup>. L'éducation à domicile que Ronald reçoit correspond à l'aspiration à une éducation bourgeoise. Bien que limitée dans ses moyens financiers, cette éducation vise un progrès social. Là où celle de Ronald se démarque de celle d'un milieu plus aisé, c'est dans le fait que cette éducation est fournie par sa mère elle-même et non par un tuteur attitré. Après 1900, l'éducation qu'il reçoit sera celle de l'école<sup>62</sup>. Les choix de lecture et l'influence intellectuelle passent alors du domaine intime du domicile familial au domaine semi-public de King Edward's, que nous étudierons plus bas.

### **3) Le contexte religieux**

<sup>59</sup> *Letters*, lettre 260, 16 août 1964. « I have little musical knowledge. Though I come of a musical family, owing to defects of education and opportunity as an orphan, such music as was in me was submerged (until I married a musician), or transformed into linguistic terms. »

<sup>60</sup> Tolkien fait référence à cette histoire dans une lettre à Auden (*Letters*, lettre 163, 7 juin 1955) où il raconte comment sa mère lui avait expliqué que l'on ne pouvait pas dire « green great dragon », mais qu'il fallait dire « great green dragon » (*Biographie*, p. 39).

<sup>61</sup> Laura Martin-Gomez, « J. R. R. Tolkien and C. S. Lewis: Origins and Impact of Their Medieval Scholarship » Master 1. Université Paris VII – Diderot, 2010.

<sup>62</sup> Voir III.

Bien que la situation économique de la petite famille à Sarehole ne soit pas des plus aisées, le soutien familial, comme dans beaucoup de familles, dont les liens sont encore assez forts, autant que faire se peut, permet à Mabel de joindre les deux bouts. Lorsque Ronald réussit, lors de sa deuxième tentative, l'examen d'entrée à King Edward's en juin 1900<sup>63</sup>, c'est un oncle bienfaiteur de la famille Tolkien qui accepte de payer les droits d'inscription, soit la somme non négligeable de douze livres par an (l'équivalent d'environ deux mois de revenus pour Mabel !). Mais à partir de cette même période, elle ne reçoit plus aucune aide financière de sa famille, suite à sa conversion au catholicisme<sup>64</sup> : sa nouvelle foi conduit au rejet brusque par ses proches et à l'arrêt de leur soutien, une réaction que nous allons tenter d'éclairer.

a) La place du catholicisme en Angleterre

Pour comprendre la virulence et le rejet causés par l'annonce de cette adhésion à une nouvelle religion, il faut dans un premier temps évaluer l'importance de la question religieuse et de la foi en Angleterre à l'époque victorienne. Un grand recensement religieux est mené en 1851, qui révèle le recul de la pratique religieuse, en particulier en ville<sup>65</sup>, mais qui ne permet pas de comprendre l'importance du phénomène religieux dans la société victorienne en général.

En effet, la question religieuse au XIX<sup>ème</sup> siècle a acquis de l'ampleur durant l'époque victorienne, passant à la fois à travers un regain de la foi et un déclin de la pratique. Mais surtout, les débats théologiques et la question de la foi se retrouvent au

---

<sup>63</sup> *Chronology*, p. 6.

<sup>64</sup> Elle se convertit sous l'influence de sa sœur aînée May qui est elle aussi rejetée par son père, mais qui doit renier ensuite sa foi, forcée par son mari Walter Incedon. Alors veuve et ayant des revenus, Mabel ne peut subir le même type de pression. La foi apparaît ici sous la lumière des influences et des contacts.

<sup>65</sup> En 1892, *Birmingham News* organise un sondage local pour établir des statistiques sur la pratique de la foi religieuse. Il est établi que seulement 22,9% de la population assiste à un office religieux, ce qui correspond à la moyenne de la plupart des autres grandes villes industrielles anglaises.

premier plan avec les avancées technologiques et scientifiques et la diffusion de la théorie darwinienne de l'évolution. Même avant Darwin, de nombreux débats ébranlent les certitudes religieuses et les doutes naissent<sup>66</sup>. Cette période est donc très prolifique en textes et débats théologiques, et autres conversions.

Ainsi, la religion, ou du moins ses valeurs et son discours, sont particulièrement présentes dans la société. L'exemple du journal intime de Mary E. Bedford est très parlant sur ce point en particulier<sup>67</sup>. Dans un cahier d'écolier, la jeune fille relate son quotidien en 1894: au delà des récompenses à l'école et des promenades en famille mentionnées à plusieurs reprises, l'ensemble des faits sont surtout liés à la religion. Mary parle principalement de la messe et autres services religieux en citant les textes évoqués (signe d'une bonne maîtrise de ces derniers), des cours de religion, des sermons à table...La religion est bien présente au quotidien.

La famille Tolkien et la famille Suffield ne font pas exception. Bien qu'aucune des deux familles ne soit anglicane, elles sont tout de même affiliées à des mouvements « non-conformistes », principalement Baptistes pour les Tolkien et Méthodistes puis Unitaristes pour les Suffield<sup>68</sup>. Les non-conformistes sont alors nombreux en Angleterre le recensement de 1851 les déclarant aussi nombreux que les anglicans pratiquants<sup>69</sup>. À Birmingham, un sondage local est mené en 1892 qui révèle que 7,6% des pratiquants sont des non-conformistes<sup>70</sup>. Ainsi, d'un point de vue religieux, nous pouvons bien dire que les deux familles appartiennent à des courants tout à fait communs et ne se démarquent pas socialement puisque ces derniers ne sont pas ostensiblement différents de l'anglicanisme.

<sup>66</sup> Voir Peter J. Bowler, *The Invention of Progress: The Victorians and the Past*, Oxford: Basil Blackwell, 1989, pour une analyse plus poussée et nuancée de l'apparition et de la diffusion du concept d'évolution à l'époque victorienne.

<sup>67</sup> Mary Elizabeth Bedford, MS 1547/1 (Birmingham Central Library, Archives and Heritage).

<sup>68</sup> *Biographie*.

<sup>69</sup> Hugh McLeod, *Religion and Society in England, 1850-1914*. Basingstoke : Macmillan, 1996.

<sup>70</sup> *Birmingham News*, 1 décembre 1892. Cité dans Hugh McLeod, "Class, Community and Religion: the Religions Geography of Nineteenth-Century England", *A Sociological Yearbook of Religion in Britain*, 6, ed. Michael Hill, London: SCM Press, 1973, pp. 29-72.

Depuis que l'Angleterre a définitivement adopté ce dernier comme religion d'État sous Elisabeth Ière en 1559, les catholiques sont exclus de certains postes et mal considérés. Si leur situation est moins difficile qu'auparavant, puisque le mouvement d'émancipation a abouti à les reconnaître comme citoyens à part entière à partir des années 1830, leur religion n'en reste pas moins minoritaire au XIXème siècle, malgré l'afflux important d'immigrés irlandais dans la deuxième moitié du siècle. A cette époque, en parallèle avec cet apport soudain de nouveaux fidèles, le catholicisme acquiert plus de légitimité et de visibilité dans la société avec de nombreuses associations philanthropiques et des vagues de conversion, dont de nombreux fonctionnaires, agents de la loi, aristocrates et hommes de lettres. Il se propage surtout aussi dans les quartiers industriels et à Londres d'abord, puis dans les Midlands dans les années 1880<sup>71</sup>.

Il bénéficie d'ailleurs à cette époque d'un ardent défenseur en la personne de John Henry Newman (1801-1890). Ce prêtre converti au catholicisme en 1845 fonde une branche de l'Oratoire en Angleterre, à Birmingham, avant d'être nommé plus tard cardinal par le pape Léon XIII. Auparavant, dans les années 1830 et 1840, il a participé activement au Mouvement d'Oxford, qui a suscité des remous importants dans les hautes sphères intellectuelles et religieuses quant à la vision de la religion anglicane. Sa présence à Birmingham implique donc une consolidation de la place du catholicisme dans cette ville, même si la majorité des fidèles de l'Oratoire sont, surtout au début, les Irlandais installés à proximité d'Edgbaston. Bien que la ville de Birmingham n'attire pas autant d'Irlandais que les villes côtières comme Liverpool ou dans les régions très industrialisées comme le Black Country, une petite communauté existe et lors du sondage de *Birmingham News*, 1,8% de la population se déclare catholique<sup>72</sup>.

<sup>71</sup> David Mathew, *Catholicism in England: The Portrait of a minority: its culture and tradition*. London: Eyre and Spottiswoode, 1948.

<sup>72</sup> Nous pouvons déduire qu'une majorité de ces catholiques est certainement irlandaise, en observant que les quelques articles du *Birmingham Daily Post* consacrés aux activités de la communauté catholique traitent avant tout de la question irlandaise.

Nous pouvons donc constater que la conversion de Mabel entre dans le cadre de ce mouvement assez général: elle suit un mouvement social et spirituel caractéristique de cette période de doutes croissants du tournant du siècle. Dans le cas particulier de Mabel, nous pouvons envisager sa conversion en 1900 comme un moyen de trouver une identité propre après la perte de repères qu'ont dû être le décès de son mari et son veuvage avec ses enfants<sup>73</sup>. Nous pourrions même voir dans l'attachement à sa nouvelle foi malgré le rejet de ses proches, une forme d'obstination ou une illustration de ce qui est appelé communément l'« esprit de contradiction ».

b) Ronald, la famille et la religion

Quel est l'impact réel que cette conversion a pu avoir sur Ronald, alors âgé de huit ans ? Si l'on observe scrupuleusement les événements de l'année 1900, celle-ci apparaît réellement comme une année charnière, mais nous devons mettre le rôle de la religion en perspective avec les autres événements majeurs de cette année-là.

La conversion de Mabel a comme conséquence directe et évidente un changement de décor pour les enfants puisque, après y avoir vécu quatre ans, la famille déménage de Sarehole à Moseley. Dans sa *Biographie*, Humphrey Carpenter décrit ce changement comme radical et presque traumatique pour les enfants, surtout Ronald. En réalité, une approche détaillée des événements qui se sont succédé à cette période dans la vie de l'enfant permettent, au-delà du fossé spatial, de mieux comprendre l'attachement exacerbé de Tolkien pour Sarehole<sup>74</sup>. Alors qu'il avait habité pendant quatre ans dans la même maison dans un environnement encore assez peu urbanisé, Mabel, Hilary et lui déménagent à trois reprises en quelques mois, elle change de religion et se retrouve coupée de sa

---

<sup>73</sup> Carpenter nous rapporte que Mabel emmenait les enfants à la messe tous les dimanches sans faute, et que la religion était devenue importante pour elle depuis la mort de son mari, ce qui conforte notre argument.

<sup>74</sup> Voir II, 2) a).



famille, il entre dans une école située en plein centre ville. Il y a bien là de quoi être marqué à vie: le contraste entre la stabilité au foyer à la campagne de 1896 à 1900 puis les déménagements à répétition dans la proche banlieue de Birmingham de 1900 à 1904 est frappant. Au-delà même de l'instabilité du logement, ce contexte de changement et de nouveauté ne pouvait qu'accentuer un attachement affectif fort à ce qui était constant: la figure de la mère et la religion.

Cette approche contextualisée permet tout aussi bien de nuancer les affirmations de Carpenter, prises souvent au pied de la lettre. Celui-ci explique que la conversion de Mabel la condamne à la pauvreté puisque sa famille la rejette complètement. La force de la religion à l'époque et les difficultés financières réelles éprouvées par Mabel dans les années qui suivent justifient amplement cette idée. Toutefois, est-il certain que cela ait eu un impact direct sur la perception de Ronald ? Ses quelques références à cette période et à la religion de sa mère dans ses lettres semblent confirmer cette théorie, il présente sa mère comme la victime de persécution de sa religion.

Ainsi par exemple, en écrivant à son fils aîné, Tolkien dit: Your grandmother, to whom you owe so much – for she was a gifted lady of great beauty and wit, greatly stricken by God with grief and suffering, who died in youth (at 34) of a disease hastened by persecution of her faith – died in the postman's cottage at Rednal, and is buried at Bromsgrove.<sup>75</sup>

Bien que ce ne soit pas la seule référence que Tolkien fait à sa mère dans sa correspondance – en particulier avec ses enfants – celle-ci est particulièrement représentative de son attachement important et de sa conviction qu'elle était une véritable martyre.

La correspondance de Tolkien nous montre donc qu'il voit véritablement la

---

<sup>75</sup> *Letters*, lettre 44, 18 mars 1941.

conversion de sa mère comme le motif d'une rupture brusque avec la famille. En nous penchant sur les détails des séjours en famille pour les vacances par exemple, nous constatons en effet une absence totale de ceux-ci pendant la période 1900-1904, du moins, ils ne sont pas documentés par Hammond et Scull. Les enfants ne sont toutefois pas abandonnés par la famille, puisqu'après le décès de Mabel, ils séjournent chez leurs tantes Grace et Mabel Tolkien, chez leur tante Jane, dans la famille Incedon...D'un point de vue objectif, la rupture avec la famille ne dure réellement que quatre ans. Mais, du point de vue subjectif du jeune Ronald, cette période est déterminante et scelle son attachement à la religion catholique. Ainsi, au-delà du rapport plus éloigné avec la famille, c'est le lien affectif primordial avec la mère qui semble déterminer sur le long terme, l'attachement de Ronald à sa foi catholique.

### c) Le choix de l'Oratoire

Déterminée à pratiquer sa foi et à la léguer à ses enfants, Mabel déménage pour pouvoir assister à l'office de l'église St Anne, sur Alcester Street, puis elle change à nouveau d'église pour assister à la messe à l'église St Dunstan. N'aimant pas l'ambiance de cette communauté, elle décide à nouveau d'en changer et intègre celle des fidèles de l'Oratoire, à Edgbaston, en 1902. Fondé par John Henry Newman lui-même, qui n'est décédé que dix ans plus tôt, l'Oratoire est formé d'une petite communauté d'une dizaine de prêtres. Il s'agit d'une congrégation d'origine italienne, fondée au XVIème siècle qui accorde une importance toute particulière au chant et à la musique. L'église où Mabel et les enfants assistent à l'office religieux est donc liée à ce petit groupe de religieux, à cette communauté, ce qui doit impliquer une approche assez différente de la religion pour les fidèles, par rapport aux églises que Mabel fréquentait auparavant.

Après avoir hésité entre diverses paroisses, Mabel se fixe donc définitivement à l'Oratoire en 1902. À ce moment-là, la petite famille habite très près de l'église et du lieu où vivent les prêtres. L'église dans laquelle la messe est dite est alors une ancienne distillerie réaménagée, mais un appel à souscription est lancé pour construire une nouvelle église sur le même lieu dont la première pierre est posée en 1903. Pendant toute la durée des travaux, l'office est encore dit dans l'ancien bâtiment, qui est intégré dans la nouvelle bâtisse, beaucoup plus grande, qui sera utilisée à partir de 1906 et inaugurée officiellement en décembre 1909<sup>76</sup>. De plus, les prêtres vivent juste à côté, dans le bâtiment principal de l'Oratoire, et c'est là que Ronald et Hilary viennent servir à la messe le matin, avant de partir à l'école, et le soir<sup>77</sup>.

La fréquentation de la société de l'Oratoire mène Mabel à se lier d'amitié avec le Père Francis Xavier Morgan, qui devient un personnage omniprésent dans la vie quotidienne des enfants. Il est aisé de faire un parallèle entre cette nouvelle figure masculine et l'absence depuis leur arrivée en Angleterre d'une figure paternelle<sup>78</sup> pour comprendre l'attachement que les enfants (presque de jeunes adolescents) portent très vite à cet homme<sup>79</sup>. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-cinq ans à l'Oratoire même, Père Francis Xavier Morgan est d'origine anglo-espagnole et galloise et semble avoir été un personnage charismatique, enthousiaste et généreux, riant beaucoup et fumant la pipe<sup>80</sup>. Faute d'informations plus amples sur ce personnage, il est difficile de juger l'influence qu'a eue l'éducation du Père Morgan sur Ronald. Mais nous pouvons considérer sans grand risque qu'elle ne peut avoir été que majeure: Père Morgan devient la seule figure de référence,

<sup>76</sup> Ce fait devient important lorsqu'il s'agit d'évaluer le contexte urbain dans lequel grandissent Ronald et Hilary. Voir plus bas.

<sup>77</sup> *Letters*, lettre 306, août 1967. Il est toutefois fort probable que cet investissement dans la vie religieuse de l'Oratoire ne commence qu'après la mort de Mabel en 1904.

<sup>78</sup> Peut-être faut-il noter l'exception de John Suffield, mais il s'agissait d'une figure âgée et probablement plus distante après la conversion de Mabel. Le grand-père paternel, John Benjamin Tolkien était décédé en 1896.

<sup>79</sup> Voir la lettre 267, où Tolkien le compare à d'autres prêtres. Il évoque aussi la manière dont celui-ci professait sa foi, en particulier sur les questions de la charité et du pardon.

<sup>80</sup> *Biography*, p.44-5.

l'adulte, pour Ronald et Hilary après 1904, puisque Beatrice Suffield ou Mrs Faulkner n'endossent pas ce rôle protecteur et rassurant. Au-delà de la question financière, l'acceptation de la séparation brutale d'avec Edith en 1910 est le signe de ce respect profond et de l'attachement à la figure du Père Morgan, tuteur et père de substitution.

Bien que Mabel n'ait certainement pas envisagée cette perspective lorsqu'elle choisit l'Oratoire comme le lieu de culte qui lui convient le mieux, ce choix se révèle déterminant puisqu'il permet, après son décès, de maintenir les enfants sous la coupe catholique à travers le rôle du Père Morgan.

d) Le traumatisme de 1904.

Après l'installation à Edgbaston et le choix de l'Oratoire, la vie quotidienne aurait pu se stabiliser. Mais la santé de Mabel faiblit à vue d'œil, surtout après que Hilary et Ronald ont été tous deux malades durant l'hiver 1903-1904. Elle est hospitalisée et diagnostiquée diabétique en avril 1904. Le diabète est alors une maladie qui ne se soigne pas, ou du moins pour laquelle il n'y a pas de traitement efficace. Les enfants sont alors envoyés en « vacances » chez des proches différents, Hilary dans la maison familiale des Suffield tandis que Ronald séjourne chez sa tante Jane, récemment mariée, à proximité de Brighton<sup>81</sup>. Dès que la santé de Mabel se rétablit, la famille se réunit et séjourne dans la chaumière du facteur et de sa femme, toute proche du cimetière appartenant à l'Oratoire, à Rednal, une dizaine de kilomètres au sud de Birmingham. Mais, après une amélioration nette, Mabel fait une rechute et meurt en novembre 1904.

Ainsi, âgé seulement de douze ans et avec un petit frère de neuf ans, Ronald se retrouve orphelin. Dans son testament, Mabel nomme le Père Morgan tuteur de ses enfants,

<sup>81</sup> Il n'y a pas d'informations supplémentaires sur cette courte séparation d'avec la mère avant son décès, mais il est à noter qu'il s'agissait là du premier long voyage entrepris par Tolkien depuis son arrivée en Angleterre neuf ans plus tôt.

les maintenant ainsi dans le giron de l'église catholique. Bien qu'il soit difficile de savoir si cette conséquence a été prévue ou voulue par Mabel, elle demeure importante : la figure maternelle perdure ainsi à travers la foi de ses enfants.

En même temps que la perte de leur mère, les enfants sont confrontés à de nouveaux lieux d'habitation, avec des personnes qui ne leur sont pas familières. En effet, ils passent la fin de l'année chez leur oncle Laurence Tolkien duquel ils ne peuvent être très proches<sup>82</sup>. La famille est soudainement ramenée au premier plan alors qu'elle n'avait été que très distante depuis la conversion de Mabel. À sa mort, les deux familles changent d'attitude à l'égard des enfants, car l'enjeu de la religion leur semble entrer à nouveau en ligne de compte. Nous pouvons imaginer les débats qui ont eu lieu entre ces proches et le Père Morgan, chaque partie ramenant Ronald et Hilary dans son « camp » religieux. S'ils n'assistent peut-être pas directement aux tractations, les enfants ont dû avoir conscience des tensions qui les environnent: comment ne pas être marqué par ces animosités religieuses lorsque l'affection portée aux individus s'en mêle ? Peut-être pouvons nous même y voir, a posteriori, un facteur supplémentaire de l'attachement de Ronald au catholicisme, qui a pu vivre le débat comme une manière de lui retirer le dernier lien qui lui restait avec sa mère.

Ainsi donc, le contact avec la famille demeure redevient important, puisque les deux enfants passent ensuite des vacances avec la famille Inledon mais aussi avec leur tante Jane. Pour sa part, le Père Morgan s'investit pleinement dans son rôle, puisqu'il utilise son propre héritage<sup>83</sup> pour financer l'éducation et les vacances des enfants. Les jeunes garçons ne se retrouvent donc pas complètement livrés à eux-mêmes, sans liens sociaux ou familiaux.

Si le décès de son père a eu lieu très tôt dans la vie de Ronald, et surtout à une

<sup>82</sup> Nous savons que les enfants ont assez peu de contact avec la famille Tolkien, les seules vacances passées avec la branche paternelle de la famille et qui sont répertoriées par Hammond et Scull sont avec les tantes Grace et Mabel Tolkien. Nous pouvons sans grand risque envisager que Laurence Tolkien soit l'oncle qui avait financé l'inscription à King Edward's, puisqu'il semble être le seul des quatre oncles Tolkien à faire preuve de bonne volonté envers les enfants de Mabel.

<sup>83</sup> Une distillerie familiale en Espagne lui procurait un certain revenu.

grande distance, le décès de Mabel est quant à lui est un véritable traumatisme. Alors qu'Arthur Tolkien n'avait fait que « disparaître », puisqu'il reste en Afrique du Sud où Ronald ne retourne jamais, dans le cas de Mabel, Ronald a pu voir la dégradation physique, la douleur et assister au décès<sup>84</sup> à un âge où les émotions et l'esprit sont suffisamment éveillés pour souffrir réellement d'une telle expérience, et surtout s'en souvenir jusqu'à l'âge adulte. Les références que Tolkien fait à sa mère dans sa correspondance sont pour le moins représentatives de la souffrance vécue et l'intense attachement que l'enfant avait pour celle-ci. En plus des citations déjà relevées, cet extrait d'une lettre pleine de douleur de Tolkien à la fin de sa vie qui commente la perte de sa femme, comme une réminiscence de la perte de sa mère soixante-sept ans plus tôt, est particulièrement intéressant:

Since I came of age, and our 3 years separation was ended, we had shared all joys and griefs, and all opinions (in agreement or otherwise), so that I still often find myself thinking 'I must tell E. about this' and then suddenly I feel like a castaway left on a barren island under a heedless sky after the loss of a great ship. I remember trying to tell Marjorie Incledon this feeling, when I was not yet thirteen after the death of my mother (Nov. 9. 1904), and vainly waving a hand at the sky saying 'it is so empty and cold'. And again I remember after the death of Fr Francis my 'second father' (at 77 in 1934), saying to C. S. Lewis: 'I feel like a lost survivor into a new alien world after the real world has passed away.' But of course these griefs however poignant (especially the first) came in youth with life and work still unfolding.<sup>85</sup>

Ainsi, ce décès prématuré (elle n'avait que trente-quatre ans) a été assimilé dans l'esprit de Ronald à une sorte de sacrifice de la mère pour ses fils, un sacrifice qui l'a transformée en une martyre et qui semble consolider l'enfant et le futur adulte dans sa foi

<sup>84</sup> Les enfants n'étaient pas réellement dans la pièce (seuls le Père Morgan et May Incledon étaient là), mais ils séjournèrent à Rednal avec elle lorsque leur mère décède.

<sup>85</sup> *Letters*, lettre 332, 24 janvier 1972.

religieuse<sup>86</sup>.

L'enfant se construit d'abord par ce qui l'entoure et en particulier à travers l'affect. Nous avons exploré ce qui pouvait toucher de plus près un enfant du tournant du siècle: la famille et la religion. À travers cette approche, nous avons élaboré un portrait humain, social et culturel de l'entourage immédiat de Ronald, en particulier avant le décès de sa mère en 1904. Toutefois, il convient de prendre en compte que l'univers de l'enfant ne se limite pas au domicile, mais qu'il est intrinsèquement lié à sa perception de l'espace et des lieux qui l'entourent. Ce lien à l'espace se révèle particulièrement pertinent dans le cas de Ronald, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, fait preuve d'une perception aigüe de l'espace environnant dès son jeune âge.

---

<sup>86</sup> Voir la lettre du 9 janvier 1965 adressée à son fils Michael (*Letters*, lettre 267), où Tolkien regrette le fait que ses enfants s'éloignent de la religion.

## **II. Ville ou campagne ? : Le contexte spatial**

### **1) La dialectique ville/campagne à Birmingham au tournant du siècle**

#### **a) Birmingham: une ville en pleine mutation**

Alors qu'en 1851, à peine la moitié des Anglais sont citadins, un demi-siècle plus tard, les trois quarts de la population habitent en ville. Cette proportion écrasante de population urbaine est bien supérieure à celle des pays voisins industrialisés (45% en 1911 en France), ce qui permet de comprendre pourquoi les débats sur les infrastructures et le paysage urbain sont intervenus en Angleterre dès le milieu du siècle. L'expansion urbaine a connu une accélération très brusque dans la première moitié du XIXème siècle, lorsque l'exode rural est à son comble, en particulier après la phase terminale du mouvement des « enclosures » et le développement accéléré de nouvelles industries.

Ce changement radical de la composition de la société provoque des réactions ambivalentes dans l'Angleterre victorienne. Les classes moyennes en particulier, mais également les classes supérieures politisées, sont horrifiées face à la surpopulation et l'insalubrité des villes, dans lesquelles s'entassent des familles entières d'immigrés venues surtout d'Irlande, ou d'exilés des campagnes, auxquels s'ajoutent les nombreux célibataires : jeunes femmes cherchant à entrer dans la domesticité, mais parfois sombrant dans la prostitution, ou jeunes hommes cherchant un emploi dans les usines (en particulier dans les grandes villes industrielles du nord comme Liverpool et Manchester). La surpopulation et l'expansion rapide des villes, sans qu'aucune infrastructure ne soit prévue, ont pour conséquence directe de gros problèmes de salubrité mais aussi des problèmes de transports, au moment même où le train connaît un développement fulgurant...Bien qu'ils



soient horrifiés par la violence, la pauvreté et l'état sanitaire catastrophique des populations urbaines, les victoriens n'en tentent pas moins d'améliorer la situation et les politiciens locaux interviennent de plus en plus dans le développement urbain pour rendre la ville plus vivable. Des bibliothèques et des bains publics sont construits, ainsi que des écoles ou de nouvelles mairies, tentant à chaque fois de faire preuve d'originalité architecturale ou du moins d'apporter un certain cachet à l'édifice. Tout au long du siècle, les pouvoirs locaux se font plus interventionnistes, ce qui reflète un passage progressif d'une action de type paternaliste et philanthropique à une action plus administrative et politisée<sup>1</sup>.

Au delà d'une dynamique à l'échelle nationale, chaque ville a un développement assez singulier. Le cas qui nous intéresse ici est celui de Birmingham: c'est aux frontières sans cesse changeantes de cette ville anglaise majeure que Ronald passe la plus grande partie de son enfance et de son adolescence. C'est là qu'il grandit, qu'il joue, qu'il se promène, qu'il apprend à admirer les paysages et les bâtiments. Une approche de l'atmosphère générale du développement de la ville est primordiale, d'une part parce que Ronald y passe le plus clair de ses journées après 1900 et son entrée à King Edward's, et d'autre part parce que la dynamique urbaine du centre-ville explique celle de la banlieue, là où Ronald réside.

Birmingham bénéficie d'une situation géographique particulièrement favorable, puisqu'elle est au cœur de l'Angleterre, ce qui en fait la ville idéale pour devenir un centre névralgique pour l'économie du pays. Dans *Victorian Cities*, Asa Briggs effectue un rapide parallèle entre Manchester et Birmingham pour nous montrer comment les dynamiques locales influent sur le développement spécifique à chaque ville: les deux villes sont industrielles, dans le domaine du textile et de la sidérurgie, mais tandis que la première se développe avec de grandes usines et entreprises, la seconde garde des entreprises plus familiales et des ateliers plus proches de l'artisanat qualifié. Briggs explique ce contraste

<sup>1</sup> Asa Briggs, *Victorian Cities*. London: Odhams, 1963.

par une dynamique économique assez différente, à une époque où la politique locale est extrêmement importante.

De fait, l'histoire de Birmingham permet de comprendre la singularité de son développement. À l'époque victorienne, l'industrie et le commerce se composent de beaucoup d'ateliers d'artisans et d'entreprises familiales – les familles Tolkien et Suffield illustrant bien cette structure socio-économique – et il semble qu'un certain optimisme et une véritable confiance dans la mobilité sociale permettent un dynamisme économique important. Certaines entreprises acquièrent une importance à une plus grande échelle, comme l'entreprise familiale « Nettlefold & Chamberlain » qui fabrique des vis, ou l'entreprise « Cadbury », dans l'industrie du chocolat, mais ce sont des exceptions dans le cadre de Birmingham<sup>2</sup>.

De plus, il semble que les habitants se sont intéressés à la question de l'éducation des masses. Ainsi les débats mouvementés des années 1870 sont menés par la « National Education League » à Birmingham, avec à sa tête Joseph Chamberlain (alors responsable commercial dans l'entreprise de son oncle, nommée ci-dessus) et George Dixon (député et ancien maire de la ville), ainsi que par la National Education Union à Manchester: les classes moyennes de Birmingham en sont d'autant plus sensibilisées à la question de la progression sociale par l'éducation.

Toutefois, c'est avec l'élection de Joseph Chamberlain au poste de maire en 1872 que les plus grands changements sont apportés à la ville en tant que telle. En l'espace de quelques années, Chamberlain transforme radicalement la manière dont celle-ci est administrée. Il pousse le conseil municipal à financer le rachat des compagnies de gaz et d'eau, pour que l'ensemble de ce type de services soit géré par la commune. De même, il lance la construction de nombreux édifices, dont la mairie, en 1874. Bien que sa carrière

---

<sup>2</sup> Asa Briggs. *History of Birmingham, vol. 2: Borough and City (1865-1938)*. Oxford: Oxford University Press: 1952.

politique le mène dès le milieu des années 1870 à traiter de questions nationales et même internationales (il devient Ministre des Colonies en 1895), il laisse une marque importante sur la ville, surtout en ce qui concerne la gestion des biens publics. Ainsi, bien après son départ, l'« Improvement Scheme » de 1886, qui consiste à détruire une bonne partie du cœur de la ville (pour y construire les actuelles Corporation Street et New Street) pour des raisons de réaménagement et d'assainissement, apparaît comme une marque directe de son influence sur l'esprit politique et civique de la ville<sup>3</sup>. Il avait d'ailleurs proposé le projet lui-même lorsqu'il était maire de la ville, mais le projet n'avait alors pas pu être lancé en raison de l'endettement de la municipalité (l'achat des compagnies de gaz et d'eau met quelques années à être rentabilisé) et d'une division du consensus qu'il avait créé et maintenu jusque là<sup>4</sup>.

La famille Suffield a ainsi, comme beaucoup d'autres, subi les nombreuses modifications urbaines proposées par Chamberlain. En effet, les travaux de 1886, qui finalisent la création de Corporation Street, provoquent le déménagement de l'entreprise familiale, qui ne semble pas se remettre de ce changement puisqu'elle fait faillite en 1889. Les travaux importants réalisés à l'occasion de l'« Improvement Scheme » ont donc affecté la famille Suffield: dans un premier temps en causant la destruction du bâtiment qui sert de commerce et de domicile à la famille et dans un deuxième temps, en provoquant indirectement la faillite. S'il est vrai que John Suffield parvient à retrouver un emploi et à maintenir son statut social, la disparition d'un bâtiment auquel il était intimement lié et de son entreprise familiale par la suite, est un fait à signaler. En effet, il a dû s'agir d'un événement traumatique: nous connaissons l'attachement des victoriens pour leurs biens matériels et pour l'image de leur propre famille. La disparition de l'entreprise familiale est donc un signe fort du changement des temps et de la nécessité pour la famille Suffield de

<sup>3</sup> Dans les faits, la construction de la nouvelle Corporation Street débute des 1879, mais sa progression est plutôt lente dans les premières années. (*History of Birmingham*).

<sup>4</sup> Peter T. Marsh, *Joseph Chamberlain: Entrepreneur in politics*. Yale: Yale University Press, 1994.

s'ouvrir à de nouveaux horizons. Au-delà de l'attachement au bâtiment ou à l'entreprise elle-même, les travaux provoquent aussi une transformation importante de l'environnement familial de John Suffield, mais aussi de Mabel, alors âgée de seize ans. Une génération avant Ronald, les travaux qui mènent à une transformation complète du décor urbain sont déjà d'actualité.

Ainsi donc, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le centre de Birmingham est un centre-ville récent, dont les bâtiments ont pour la plupart moins d'un siècle d'ancienneté. Au-delà de la nouveauté, les importants travaux menés de front dans plusieurs quartiers de la ville, que ce soit pour des réaménagements de rues ou pour les transports, créent une atmosphère de perpétuel renouvellement. Cet esprit se reflète d'ailleurs dans la devise de la ville « Forward » (« En avant »), très justement associée au XIX<sup>ème</sup> siècle au blason de la ville, sur lequel sont représentés, à gauche, un forgeron symbolisant l'artisanat et, à droite, une jeune femme tenant un livre et une palette pour symboliser les arts, avec un marteau au-dessus d'eux pour figurer le travail<sup>5</sup>. La perpétuelle modification de la ville ne s'est d'ailleurs pas arrêtée au tournant du siècle, puisque la ville continue encore aujourd'hui de se construire et de se reconstruire (il ne reste d'ailleurs plus beaucoup de bâtiments en centre-ville de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, et la plupart sont laissés à l'abandon).

#### b) L'expansion de la ville au détriment de la campagne ?

Comme toutes les villes tournées vers l'industrie, la ville de Birmingham connaît ainsi une forte croissance pendant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle. L'importance de la ville est d'ailleurs reconnue au niveau administratif puisqu'elle passe du statut de « borough » (simple municipalité) au statut de « cité », accordé par le monarque, en 1889. Lors du recensement de 1891, Birmingham compte 245 503 habitants<sup>6</sup>. Cette même année, avec la

<sup>5</sup> Voir Annexe ?.

<sup>6</sup> Le recensement de 1881 donne 246 353 habitants, de sorte que la ville perd de ses habitants en dix ans, ce qui semble tout à fait surprenant. Toutefois, cette diminution est trompeuse, puisque les quartiers

loi du 9 novembre 1891, Birmingham voit ses limites administratives agrandies et absorbe les quartiers de Harbone et King's Norton, ce qui change les calculs de recensement, le nombre total d'habitants s'élevant alors à 478 113<sup>7</sup>. En raison de l'expansion des quartiers sud-ouest et sud-est de la ville, ses limites administratives sont encore élargies en 1911, intégrant la plupart des quartiers où Ronald a vécu, de sorte que le village de Sarehole par exemple se retrouve absorbé à son tour, passant du comté de Worcestershire au comté de Warwickshire auquel appartient alors la ville de Birmingham. Cette expansion s'effectue au détriment de la population en centre-ville : Birmingham, comme la plupart des villes anglaises à l'époque, perd des habitants en son cœur mais voit sa population totale augmenter grâce à la croissance des quartiers périphériques<sup>8</sup>.

Entre 1895 et 1911, Ronald déménage à plusieurs reprises: s'il est amené à aller en centre-ville quotidiennement à partir de 1900, il habite toujours dans des quartiers péri-urbains, dont l'urbanisation est souvent récente ou même encore en cours. C'est vers ces quartiers, leur aspect et leur évolution, que nous nous tournons à présent.

À l'image d'un centre-ville en pleine restructuration, des espaces auparavant ruraux, comme King's Heath ou même Moseley, s'urbanisent peu à peu. Ce qui s'appelle « suburb » en anglais, auquel le mot « banlieue » en français ôte une partie de son sens<sup>9</sup>, est alors un type d'habitat – et par là même, un mode de vie – qui attire particulièrement les classes moyennes. Comme Lawrence James le note très justement<sup>10</sup>, ces dernières, qui, contrairement à l'aristocratie, ne peuvent se permettre d'habiter à la campagne à cause de leur travail, trouvent une alternative à la vie dans un centre-ville pollué, bruyant et malsain,

---

adjacents à Birmingham, qui sont intégrés à la ville en 1891, augmentent eux de façon considérable.

<sup>7</sup> **Directory (?)**. Census 1891, p. 17.

<sup>8</sup> Entre 1896 et 1911, les douze circonscriptions électorales intérieures voient le nombre de maisons occupées baisser de 9,5%, tandis que six circonscriptions extérieures voient ce nombre augmenter de 30% (*History of Birmingham*, p.140).

<sup>9</sup> En français, le mot « banlieue » est fortement connoté par l'expression « banlieue parisienne » et par l'image de quartiers pauvres. Dans son sens strict, le terme désigne des agglomérations adjacentes à une ville mais dont l'administration en est séparée. Dans les pays anglo-saxons, le développement des banlieues a été plus souvent lié à des populations aisées que des populations pauvres.

<sup>10</sup> *The middle-class*.

en habitant dans ses quartiers périphériques semi-ruraux. Ainsi, les familles Tolkien et Suffield, réparties entre Edgbaston, King's Norton, Hall Green et Moseley, ne font que suivre une tendance plus générale. Comme beaucoup d'autres familles de classe moyenne, les Suffield et les Tolkien se sont regroupés dans ces quartiers du sud de Birmingham. Ce sont des quartiers aérés, mais bien desservis par les transports publics: le lieu de résidence rêvé pour les salariés et les commerçants.

Ce mode d'urbanisation est relativement récent, mais trouve son origine au XVIIIème siècle à Londres, selon Robert Fishman<sup>11</sup>. Le phénomène prend forme lorsque les familles aisées citadines, parfois aristocrates, mais surtout commerçantes, commencent à créer une séparation physique entre le lieu de travail et le lieu d'habitation. À ce moment là, ces familles recherchent un environnement plus agréable que les centres-villes surpeuplés, pollués et dangereux. À Birmingham, ce phénomène s'observe en particulier avec le quartier d'Edgbaston à proximité du centre-ville, qui se développe progressivement dès la moitié du XIXème siècle. Mais le phénomène s'étend avec l'accès aux transports, et des petits villages du début du siècle deviennent des quartiers périphériques de la ville, intégrés administrativement à celle-ci moins d'un siècle plus tard. Les différents lieux où Ronald habite entre 1895 et 1911 sont tous des témoignages, à divers degrés, de cette métamorphose du paysage.

Lorsque Ronald arrive à Moseley en 1895, l'ancien village est en passe de devenir un quartier urbain. Depuis 1884, il est relié directement au centre-ville de Birmingham par le tramway. La construction de nouvelles maisons, souvent de petites bâtisses accessibles à des budgets relativement modestes – tels que celui de Mabel par exemple, le long de la Moseley Road et du chemin de fer reliant Birmingham à Gloucester, couvre tout l'espace de Balsall Heath, encore rural à la moitié du XIXème siècle.

Ronald participe donc, comme une majorité des anglais au tournant du siècle, de

<sup>11</sup> Robert Fishman. *Bourgeois Utopia: The Rise and Fall of Suburbia*. New York : Basic Books, 1987.

l'urbanisation croissante des environs des villes déjà importantes du pays. Pourtant, alors même que la majorité de la population anglaise habite dans les villes, un mouvement nostalgique et prônant un retour au monde rural se développe. Ce courant de pensée, déjà présent dans la culture anglaise mais accentué par l'exode rural du XIX<sup>ème</sup> siècle et la crise humaine et sociale éprouvée dans les villes, peut avoir influencé la vision tout particulièrement idyllique et sans ambivalence que Tolkien aura plus tard de la campagne<sup>12</sup>. Toutefois, plutôt que ce courant de pensée en tant que tel, il est presque certain que cette vision a été forgée par l'expérience de Ronald lui-même, puisqu'il est très tôt en mesure de comparer la campagne (celle de Sarehole, de la ferme où travaille Hilary, etc.) avec la ville (l'école sur New Street, en plein cœur de Birmingham). En dehors d'une approche purement émotionnelle, cette vision a pu également être influencée par de potentielles lectures (en particulier, *News from Nowhere* de William Morris), mais à défaut de savoir ce qu'il a réellement lu, nous ne pouvons que conjecturer.

## 2) Le domicile et ses environs immédiats: un univers changeant

Ronald grandit donc dans ce monde en constante évolution et assiste à un foisonnement de transformations du paysage. Dans quelle mesure pouvons-nous considérer qu'un tel contexte a eu une influence déterminante sur sa perception de l'espace ? Il faut garder en mémoire en premier lieu qu'il s'agit ici du quotidien et de la vision d'un enfant. Si nous devons considérer l'impact du développement urbain sur Ronald, il convient de se pencher d'abord sur ce qui lui était le plus proche, c'est-à-dire les maisons elles-mêmes. Avant même d'avoir la capacité de concevoir un univers plus vaste, le monde de Ronald se limite à son domicile et les alentours immédiats qu'il explore avec son petit frère. Cette

<sup>12</sup> Cette vision idyllique de la campagne anglaise sera encore plus renforcée après la Première Guerre Mondiale, symbole de la destruction du paysage rural par excellence. Voir Robert Colls et Philip Dodd. *Englishness, Politics and Culture 1880-1920*. Beckenham, Kent: Croom Helm, 1986.

vision du monde se voit élargie avec l'éloignement quotidien du domicile lorsque Ronald commence à aller à l'école en 1900: c'est une des nombreuses ruptures de cette année-là que nous devons de souligner.

Une approche factuelle des lieux dans lesquels Ronald a vécu entre 1896 et 1911 est tout à fait éclairante<sup>13</sup>: nous observons une période stable de 1896 à 1900, à Sarehole, puis plusieurs déménagements de 1900 à 1904, que nous listerons plus loin, et enfin des séjours plus longs, chez Beatrice Suffield de 1904 à 1908 puis chez Mrs Faulkner jusqu'en janvier 1910. D'un point de vue du temps objectif, c'est-à-dire celui du calendrier, Ronald vit aussi longtemps à Sarehole qu'à Stirling Road chez sa tante Beatrice. Pourtant l'expérience subjective n'est pas du tout la même: les années ne s'écoulent pas de la même manière à quatre qu'à douze ans. Nous devons prendre cet élément en compte quand il s'agit d'évaluer l'importance du séjour à Sarehole pour Ronald: il est probable qu'à huit ans, il ait eu la sensation d'avoir vécu à Sarehole depuis « toujours », et qu'il ait eu à Stirling Road des souvenirs bien marqués de cette même période, alors révolue. Le séjour à Sarehole apparaît donc à l'esprit de Ronald comme une longue période idyllique et paisible contrastant avec les années mornes vécues sans sa mère et sans affection féminine.

#### a) Sarehole, ou le paradis perdu ?

Après un séjour de quelques mois dans la maison familiale des Suffield, Mabel et les enfants s'installent, en février 1896, au 5, Gracewell Street<sup>14</sup> dans le village de Sarehole, quelques kilomètres au sud-est de Moseley. C'est là que les enfants grandissent pendant près de quatre ans: Sarehole restera d'ailleurs gravé dans la mémoire de Tolkien, et c'est pour cela que nous devons nous y attarder.

Il est indéniable que que Tolkien accorde une importance psychologique et affective

---

<sup>13</sup> Voir liste datée en Annexe.

<sup>14</sup> La maison, petit bâtiment combinant deux maisons mitoyennes, existe toujours, mais l'adresse est aujourd'hui 264a, Wake Green Road, Hall Green.



à Sarehole. Si nous ne pouvons uniquement nous baser sur le contraste avec l'aspect urbain des lieux où Ronald réside ensuite pour comprendre le lien affectif avec Sarehole, nous devons trouver une explication ailleurs. Comme nous l'avons déjà dit, cette période a dû paraître suffisamment longue à Ronald, pour que les déménagements successifs suscitent un sentiment de perte de repères, ou une nostalgie pour la stabilité des années précédentes. De plus, Sarehole est irrémédiablement associé à une époque d'exclusivité dans la relation avec sa mère, relation qui ne doit pas encore être partagée avec le temps consacré à l'école.

Tolkien parle en effet dans ses lettres des souvenirs qu'il a du village de Sarehole en des termes élogieux, nostalgiques et peut-être même idéalistes<sup>15</sup>. Parmi les spécialistes de Tolkien, il est devenu un lieu commun de définir Sarehole comme l'inspiration directe pour la Comté dans le monde du *Seigneur des Anneaux*. Au delà des parallèles littéraires, Carpenter, suivi par la plupart des spécialistes, considère que le déménagement de Sarehole à Moseley fut le passage traumatique de la campagne à la ville pour le jeune Ronald. Dans son article publié dans *Mallorn*<sup>16</sup>, Maggie Burns conteste cette affirmation de Carpenter et affirme que Moseley n'est pas aussi urbanisé et pollué qu'il le suggère dans sa *Biographie*.

Une observation de nombreuses cartes postales et photographies représentant Sarehole et Moseley à l'époque nous permet en effet de constater que si Moseley était sans aucun doute plus animé et bruyant que Sarehole, le quartier reste étonnamment rural<sup>17</sup>. Ainsi, une photographie de Wake Green Road dévoile une rue large non goudronnée ou pavée et longée de petites haies. L'urbanisation envahissante est marquée par le trottoir et le lampadaire, mais il n'y a que quelques maisons visibles et il n'y a absolument aucune circulation sur la route, signe du calme encore relatif de ces lieux<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Un exemple des plus parlants est cette courte phrase, tirée de la lettre 303 qui fait référence au moulin de Sarehole, très proche de là où les Tolkien habitait: "As for knowing Sarehole Mill, it dominated my childhood."

<sup>16</sup> Maggie Burns. « ...A local habitation and a name... ». *Mallorn*, n° 50, automne 2010.

<sup>17</sup> Moseley a d'ailleurs gardé son marais (le Moseley Bog), lieu de promenade pour les habitants aujourd'hui tout comme il l'était il y a un siècle. Voir Marks pour des images de Moseley et de King's Heath au tournant du siècle.

<sup>18</sup> *Annexe ?*.

Ronald commence ces premiers cours à King Edward's en septembre 1900 et c'est à ce moment-là que Mabel considère que la distance importante et le temps nécessaire pour atteindre l'école (peut-être est-elle aussi inquiète de laisser Ronald seul se déplacer sur une telle distance ?) sont trop importants, et elle décide de déménager. C'est le début d'une période d'instabilité qui dure jusqu'à leur installation chez la tante Beatrice en 1905.

b) Moseley et King's Heath: du village au « surburbs »

Vers la fin 1900, Mabel loue une petite maison sur la route principale de Moseley au 214, Alcester Road. La maison se trouve alors à la fois sur la ligne de tramway qui mène au centre-ville de Birmingham où Ronald va à l'école et à proximité de l'église St Anne. Mabel a déjà emmené les enfants à St Anne et ceux-ci connaissent donc déjà le quartier, bien plus bruyant que le village de Sarehole. Ainsi, plutôt qu'un choc causé par l'inconnu, tout à fait relatif, ce doit être le choc de la proximité du monde urbain, les environs immédiats n'étant plus le champ du voisin ou le bois, mais la rue avec ses nombreux passants et son tramway.

Carpenter insiste sur le traumatisme dû à ce bouleversement pour Ronald. Peut-être pouvons nous envisager que le rejet de cet endroit n'a été que plus accentué par le court séjour que la famille y fait. En effet, la période pendant laquelle les Tolkien habitent à Moseley est si courte que nous pouvons concevoir que la mémoire de Ronald se soit cristallisée sur les mauvais aspects de son séjour sur Alcester Road, faute d'avoir le temps de diversifier sa palette de souvenirs. Nous pensons donc que le propos de Carpenter mérite d'être nuancé: si Sarehole est aussi idéalisé dans les dires de Tolkien plus tard, c'est en raison de l'époque de calme et de bonheur familial auquel le village est associé et non en raison du contraste avec la vie à Moseley, que Ronald a d'ailleurs déjà connue lorsqu'il habitait chez son grand-père (même si ses souvenirs doivent être assez vagues au vu de son

âge à l'époque)<sup>19</sup>. Si Carpenter ne décrit que le bruit et la pollution liée aux trams (la ligne passe sur Alcester Road même), il convient de remarquer que la maison est située aux limites de l'urbanisation de l'époque. En effet, en observant une carte, issue du *Kelly's Directory* de 1898, nous constatons qu'à hauteur du 216 Alcester Road, au croisement avec la Tudor Road, l'urbanisation s'arrête<sup>20</sup>. De plus, de l'autre côté de la route s'étend un grand parc sans doute bien connu des enfants, dans lequel se trouve une maison de repos. Ainsi, une description plus juste de Moseley tel que Ronald a dû le vivre serait ambivalente: Ronald subit les désagréments sonores du tramway et probablement aussi du train (la voie ferrée et la gare de Moseley sont tous proches), tout en ayant l'avantage de pouvoir écouter son voyage jusqu'à King Edward's, mais il garde aussi contact avec la « campagne », puisque le quartier n'est pas encore totalement urbanisé.

Des photographies de l'époque renforcent cette idée, puisque, malgré la présence bruyante du tramway, la circulation semble assez réduite, et le cœur du village se limite à quelques magasins regroupés autour du croisement entre Salisbury Road et Alcester Road, à une centaine de mètres du logement des Tolkien, comme le décrit la fille de Richard Cadbury dans sa biographie: « Round the green were low houses and old-fashioned shops, with a blacksmith's at the corner, and up the street to the left could be seen the square tower of the village church. »<sup>21</sup>. Si elle fait ici référence à une époque légèrement antérieure à celle pendant laquelle Ronald habite sur Alcester Road, l'image du centre du village change dans les années qui suivent avec l'apparition du tramway, qui accentue le phénomène d'expansion urbaine mais ne modifie pas radicalement le village déjà installé. L'animation et l'image de Moseley, en contraste avec ce qu'était le village quelques années auparavant, sont aussi rapportées par un contemporain:

---

<sup>19</sup> Il convient aussi de souligner que Moseley, tout comme King's Heath, ont changé entre 1896 et 1900, et la constatation de cette évolution participe peut-être aussi de ce rejet.

<sup>20</sup> [Annexe avec carte](#)

<sup>21</sup> Helen Cadbury Alexander. *Richard Cadbury of Birmingham*. Birmingham: Hodder and Stoughton, 1906, p. 214.

I now often visit Moseley, and change, but not decay, in all around I see. The prevailing colour of the old village green is now red brick, and the modern colour does not agree so well with my vision as the more rustic tones of bygone day; whilst the noise and bustle of tram cars, the swarms of suburban residents that emerge from the railway station (especially at certain times in the day), are fast wiping out the peaceful, pretty Moseley of my youthful days.<sup>22</sup>

Le ton nostalgique reflète bien cette perception d'un monde décadent au tournant du siècle et permet aussi de comprendre comment la transformation majeure du village est due au tramway.

Il faut ajouter cette description que l'appartenance sociale détermine le lieu d'habitation, à l'intérieur même des quartiers: la hiérarchie sociale se remarque d'une rue à l'autre. Ainsi, Helen Cadbury, qui évoque une vision très pittoresque de Moseley au tournant du siècle, a vécu à Moseley Hall, au cœur d'un vaste domaine appartenant à son père, riche entrepreneur. Le statut social et les revenus vont décroissant à partir de Moseley Hall, en passant par Wake Green Road, puis Chantry Hall et Park Hill, les commerçants du village au croisement des routes, et enfin les clercs et les ouvriers autour sur Tudor Road<sup>23</sup>. Tout en se rapprochant de Birmingham pour faciliter à Ronald l'accès à l'école, Mabel maintient donc un certain statut social en habitant à Moseley, mais loue tout de même une maison dans la partie la plus humble du quartier.

La petite famille ne reste ainsi pas longtemps sur Alcester Road. À l'image de cette banlieue en pleine évolution et effervescence, quelques maisons, dont celle des Tolkien, doivent être détruites pour y construire une caserne de pompiers<sup>24</sup>. Cette transformation de l'occupation des sols est encore une fois un signe de l'évolution constante et rapide du

---

<sup>22</sup> Thomas Anderton. *A Tale of One City: the New Birmingham*. Birmingham: Midland Counties Herald, 1900, p. 116.

<sup>23</sup> Alison Fairn. *A History of Moseley*. Birmingham: auto-édité, 1973, p. 81.

<sup>24</sup> Par la suite, cette caserne est elle-même détruite, l'adresse actuelle correspond à de petites maisons anglaises mitoyennes, dont le rez-de-chaussée est utilisé par un commerce.

paysage à l'époque: de nouvelles rues sont bientôt construites tout au long d'Alcester Road, vers le sud, et une caserne de pompiers devient nécessaire pour être en mesure d'intervenir rapidement en cas d'incendie dans les nouvelles constructions.

Quand Ronald emménage à King's Heath, au 86, Westfield Road en début 1901, il s'éloigne de Birmingham, mais il se retrouve paradoxalement dans un quartier plus urbanisé qu'à Moseley<sup>25</sup>. Si la rue est plus petite et donc moins passante, elle donne directement sur la voie ferrée, quelques centaines de mètres avant la gare de King's Heath, et derrière celle-ci sur un grand domaine dominé par la villa Highbury (ex-demeure de Chamberlain)<sup>26</sup>. Alcester Road, avec sa ligne de tramway, primordiale pour Ronald, reste toute proche. Nous pouvons remarquer que le quartier en question est particulièrement récent, les rues et les maisons n'ayant guère plus de vingt ans d'ancienneté<sup>27</sup>: le bloc de maisons dans lequel vit Tolkien pendant environ un an est le signe évident de l'urbanisation accélérée de l'époque, en particulier dans ces quartiers de classes moyennes, à bonne distance du centre-ville. À titre de comparaison, Sarehole et King's Heath sont aussi éloignés l'un que l'autre de Birmingham, mais les deux lieux ne se développent pas à la même vitesse, ni à la même époque: ces deux cas de dynamiques différentes nous montrent comment le réseau des transports façonne le phénomène démographique et urbanistique dont découle la croissance exponentielle des « suburbs ». King's Heath est desservi par le train et le tram et attire les classes moyennes laborieuses, tandis que Sarehole, plus isolé, est encore un avant-poste de Birmingham dans la campagne du Worcestershire.

Probablement par commodité, Mabel préfère alors assister à la messe à l'église de St Dunstan, une rue plus loin (Station Road), mais l'ambiance lui déplaît et dès 1902, elle

---

<sup>25</sup> La croissance urbaine et démographique de King's Heath commence dès les années 1860, avec la construction de la gare. En 1896, il y a 7000 habitants. (Penelope Cartwright. *A short history of King's Heath*. Birmingham: manuscript. Birmingham Central Library.)

<sup>26</sup> Blackham nous rappelle aussi que dans le parc de Highbury (qui ne porte pas encore ce nom au début du siècle) se trouve Uffculme, la villa somptueuse de Cadbury, qui a aujourd'hui été transformée en hôpital.

<sup>27</sup> L'espace entre Avenue Road et Alcester Road est vide sur la carte de 1884 mais complètement urbanisé sur la carte de 1904.

décide de déménager à nouveau. Carpenter justifie exclusivement ce nouveau déménagement par le désir de Mabel de changer de paroisse, alors que le précédent était dû à des circonstances extérieures. Deux ans plus tôt, le départ de Sarehole a été motivé par la scolarisation de Ronald à King Edward's, cette fois-ci le motif est ouvertement religieux.

c) Edgbaston

Mabel opte pour une petite maison au 26, Oliver Road, à Edgbaston, à l'ouest de King's Heath et de Moseley. Le choix est à la fois motivé par des raisons religieuses et pour des raisons financières: Mabel ne pouvant se permettre de payer les frais d'inscription à King Edward's pour l'année scolaire qui suit, elle inscrit Ronald à St Philip's School, une école liée à l'Oratoire, où elle assiste à la messe dès qu'ils emménagent. Nous sommes en droit de nous interroger sur le choix d'une paroisse aussi lointaine: en effet, St Anne, où la famille a assisté à la messe précédemment, est plus près de King's Heath que l'Oratoire. Mabel a-t-elle été à la messe des autres églises catholiques plus proches ou aurait-elle été conseillée ? Toujours est-il que nous pouvons considérer que l'implantation de l'école catholique St Philips, moins chère que King Edward's, a été un élément déterminant – tout comme certainement le montant du loyer. Si Ronald retourne assez vite à King Edward's, puisqu'il obtient une bourse, la petite famille reste à Oliver Road pendant environ deux ans, une longue période en comparaison avec les séjours dans les deux domiciles précédents. Par la suite, hormis le court séjour à Rednal en 1904, Ronald habite à Edgbaston jusqu'en 1911.

Après le décès de Mabel, les enfants sont logés chez leur tante par alliance, Beatrice Suffield, qui vient juste de perdre son mari<sup>28</sup> et qui n'a pas de préférence religieuse marquée. Elle habite au 25, Stirling Road, ce qui permet aux enfants de se rendre

---

<sup>28</sup> William, un frère cadet de Mabel. Les enfants doivent l'avoir connu un peu puisqu'ils ont vécu avec lui dans la maison familiale en 1895.

régulièrement et facilement à l'Oratoire, où le Père Morgan les accueille régulièrement. C'est donc à cette adresse que les enfants vivent pendant plus de trois ans, avec pour seule compagnie cette tante qu'ils ne connaissent en rien. C'est à partir de cette date que nous pouvons considérer que les deux frères transfèrent leur affection portée au foyer, auparavant associé à la mère, à l'Oratoire où vit le Père Morgan. En ce sens, le testament de Mabel qui déclare le Père Morgan comme le tuteur légal des enfants a marqué leur vie: si cela n'avait pas été le cas, ils auraient certainement été hébergés et intégrés chez les membres de la famille qu'ils connaissaient le mieux – comme leur tante Jane ou les Incledon – et chez qui ils auraient peut-être été poussés à retourner à la religion protestante.

En 1908, le Père Morgan trouve une logeuse qui veut bien accueillir les deux frères, et ils déménagent pour la première fois en trois ans en allant s'installer au 27, Duchess Road, chez Mrs Faulkner, toujours à proximité de l'Oratoire. Carpenter justifie le choix du Père Morgan de leur faire quitter la maison de Beatrice Suffield parce que ce dernier se rend compte que les adolescents y sont malheureux: il demeure surprenant qu'il ait fallu au Père Morgan plus de trois ans pour constater cet état de mal-être chez les deux frères et pour décider de les faire emménager ailleurs... Étant donnée la nature de l'édifice, la vie à domicile en est changée: ils ne logent plus chez un proche mais dans un logement dont ils sont à présents eux-mêmes locataires. Même si leur vie chez Beatrice Suffield ne leur apportait en rien la chaleur familiale que Ronald et Hilary avaient connue auprès de leur propre mère, leur nouveau logement nous apparaît comme une étape supplémentaire dans l'éloignement par rapport à la famille. Les adolescents entrent ainsi dans l'âge adulte avec une plus grande liberté de mouvement qu'auparavant.

Suite à la romance entre Ronald et Edith, et à la réprobation intransigeante du Père Morgan, les deux frères déménagent une dernière fois en janvier 1910 chez une autre logeuse, Mrs MacSherry. Cependant, Ronald n'y restera pas longtemps, puisque à

l'automne 1911, il quitte Birmingham pour s'installer à Oxford et y poursuivre ses études.

Le quartier d'Edgbaston, touchant directement le sud de Birmingham, est déjà bien urbanisé mais très aéré et vert: aux yeux des contemporains, il s'agit d'un quartier de classes moyennes ou de classes supérieures<sup>29</sup>. Dans les faits, le quartier a été façonné par la famille Calthorpe, propriétaire terrienne de la grande majorité du quartier. Leur politique d'urbanisation, menée sur le long terme, a empêché toute introduction de commerce, industrie et requiert une qualité minimum dans la construction des maisons<sup>30</sup>. Un coup d'œil rapide à une carte de la ville au début du siècle montre aisément cet aspect des lieux: le centre-ville en grisé, pour illustrer la densité de l'urbanisation, laisse place à un grand quartier toujours urbanisé, mais avec de longs terrains adossés aux maisons et surtout de grands parcs et même un lac artificiel important (Edgbaston Pool).

Il peut donc paraître surprenant que Mabel s'installe dans ce quartier au vu de ses moyens limités. Mais à nouveau la ségrégation spatiale résout cet apparent paradoxe: l'étude détaillée de David Cannadine nous montre que les classes moyennes voire modestes habitent aux limites nord et est du domaine des Calthorpe<sup>31</sup>, et Ronald habite toujours au nord du quartier, juste à la limite du domaine lui-même. Duchess Road appartient aux Calthorpe, et est depuis les années 1850, une zone habitée par des classes moyennes voire ouvrières. Tout comme à Moseley, Ronald vit donc dans un quartier réputé, mais en raison de moyens financiers limités, loge dans les rues les plus modestes de ces quartiers eux-mêmes.

#### d) L'interlude: Rednal

À cause de la maladie de Mabel, déclarée en février 1904, les enfants sont séparés

---

<sup>29</sup> *A Tale of One City*.

<sup>30</sup> David Cannadine. "Victorian Cities: How Different ?", *Social History*, vol. 2, n°4, janvier 1977. *Lords and Landlords: the Aristocracy and the Towns, 1774-1967*. Leicester : Leicester University Press, 1980.

<sup>31</sup> **Annexe schéma.**



de leur mère pour la première fois de leur vie, le temps de son hospitalisation, puis la rejoignent pour vivre quelques mois à Rednal, un paisible village à une dizaine de kilomètres au sud de Birmingham. presque quatre ans après le départ de Sarehole, Ronald retrouve à la fois un univers encore très rural et la liberté d'explorer les environs des jours durant. La seule différence avec les années précédentes, certes majeure puisque Mabel se retrouve dans un état de dépendance inhabituel, est le fait que la petite famille loge cette fois-ci chez un couple (le facteur et sa femme) et non pas dans leur propre maison. Ce séjour dans ce lieu reculé est en réalité rendu possible grâce à la relation avec le Père Morgan, puisque les Tolkien habitent alors sur un terrain appartenant à l'Oratoire. Ronald n'assiste pas du tout à l'école pendant plusieurs mois – d'avril à septembre, ce qui nous autorise à penser que cette période, malgré la souffrance de la mère, a pu correspondre dans l'esprit du jeune garçon à de longues vacances « au vert », comme un retour à l'enfance et à son insouciance. Peut-on imaginer que Ronald vit cette période comme un retour au passé, ou un nouveau départ, malgré la maladie de sa mère ? Dans tous les cas, l'interlude tourne vite court avec un retour à King Edward's en septembre et le décès de Mabel en novembre de cette année.

Les enfants renouent avec un semblant de vie à la campagne, puisqu'aucune trace d'activité urbaine n'a encore atteint ce coin reculé du Worcestershire. En effet, Rednal est alors encore peu développé, un petit village isolé au pied des Lickey Hills. Mais, tout comme à Sarehole, où une route large menait jusqu'à Moseley, les premiers signes d'urbanisation atteignent Rednal. Des gares sont assez proches (à Bromsgrove et Barnt Green), des permis de construction sont délivrés à partir de 1889 dans la commune et les premières maisons des classes supérieures sont en train d'apparaître. Le signe majeur de cette urbanisation progressive est l'apparition de plusieurs pubs autour d'un carrefour qui deviendra le cœur du village plus tard, et donc le terminus de la ligne de tramway<sup>32</sup>.

<sup>32</sup> R. E. Tupling. *The Story of Rednal*. Birmingham: Birmingham Public Libraries, 1983.

Toutefois, comme à Sarehole quatre ans auparavant, c'est la dimension rurale qui prédomine et c'est celle-ci qui marque l'esprit de Ronald, amateur d'arbres et de promenades.

#### e) Conclusion

Notre approche chronologique détaillée nous permet de dégager une véritable ligne conductrice dans les différents changements d'environnement subis par Ronald. Le choix des domiciles, qu'il ait été effectué par Mabel ou par le Père Morgan, est systématiquement motivé par l'aspect religieux (proximité de l'église) ou financier (prix des transports ou de la scolarisation). Alors que l'affection et l'attachement de Ronald ont pu être portés dans un premier temps vers le domicile à Sarehole en raison de sa stabilité, ce n'est plus le cas après 1900. Les seules constantes qui se dégagent de cette nouvelle décennie, par delà le traumatisme de la perte de la mère, sont sa présence à l'école (à part de courtes interruptions en 1902 et 1904) et sa fréquentation de l'Oratoire (à partir de 1902).

Nous pouvons mettre en évidence un premier élément: Ronald a déménagé de nombreuses fois entre son arrivée à King's Heath chez son grand-père en avril 1895 et son départ de Birmingham septembre 1911. À première vue, ces nombreux changements de domicile semblent être le signe d'une évidente instabilité: l'enfant, puis l'adolescent orphelin est constamment confronté à de nouveaux logements et à de nouvelles chambres, en particulier après 1900. Au delà de l'effort d'adaptation à un nouveau décor, le changement de lieu de résidence implique l'adaptation à un environnement extérieur varié.

En observant avec plus de recul les quartiers dans lesquels vit Ronald, nous constatons que ce n'est pas la proximité de Birmingham qui mène à un environnement urbanisé, mais plutôt la localisation dans le quartier même, à proximité ou non du réseau de transports publics. Lorsqu'il habite à Moseley et King's Heath, Ronald doit prendre le

tramway sur un trajet qui est aussi emprunté par beaucoup d'employés et de commerçants travaillant en centre-ville. Tout en étant toujours proche de zones encore « rurales » ou du moins non-bâties, Ronald expérimente au jour le jour le phénomène d'urbanisation qui affecte tous les alentours de Birmingham au tournant du siècle.

Carpenter souligne la ruralité et le bonheur en famille comme étant les raisons qui expliquent l'attachement exacerbé de Tolkien à Sarehole. Nous préférons penser que, puisque rupture il y a, celle-ci est plutôt liée à la nécessité d'utiliser les transports et d'affronter l'animation du centre-ville pour aller à l'école, nécessité qui s'est déjà faite sentir alors que la famille vit à Sarehole, ce qui a d'ailleurs causé son départ du village. Plutôt que de voir dans ce changement une évolution due à l'urbanisation croissante qui, certes, touche Ronald puisqu'il habite après 1900 dans des quartiers qui en sont le fruit, mais qui n'affecte pas la tranquillité et la place importante des espaces verts, nous pensons qu'il s'agit d'une évolution logique, due principalement à la scolarisation de Ronald à King Edward's et au besoin croissant de Mabel d'avoir une vie spirituelle active. Ainsi, du point de vue de Ronald, nous pouvons concevoir qu'il perçoive ces déménagements successifs, entre 1900 et 1904, comme liés à l'école, puisqu'il doit quitter Sarehole pour Moseley quand il entre à King Edward's et change d'école pour aller à St Philips en même temps qu'il déménage à Oliver Road.

### **3) Le rapport aux transports : l'espace et le temps**

#### **a) Les transports à Birmingham et comment Ronald se déplaçait**

La question des transports est cruciale dans un monde qui s'urbanise et qui repose de plus en plus sur la communication et sur une économie mondiale – et impériale dans le

cas de l'Angleterre. Les victoriens y accordent donc beaucoup d'importance et mettent au maximum à profit les nouvelles techniques pour améliorer la circulation des biens et des personnes. La période victorienne est celle qui s'étend entre le développement fulgurant du transport ferré vers la moitié du siècle et la présence croissante du transport automobile au début du nouveau siècle. À la fin du siècle à Birmingham, la question du transport est surtout liée à celle de la limite entre propriété publique et privée, et à celle de l'électrification des trams. La ville propose alors de nombreux moyens de transports différents, en dehors des trams, auxquels Ronald doit faire appel lors de ses trajets pour aller à King Edward's (après 1901).

Après le long périple qui le mène de Bloemfontein à Birmingham en 1895, Ronald ne fait plus de long voyage pendant plusieurs années. De fait, la période à Sarehole a probablement été celle d'une absence presque totale d'utilisation des transports. Il n'y a pas de transports publics dans le village, Mabel emmène ses enfants à pied à la messe et l'on peut imaginer qu'au mieux, pour aller rendre visite à la famille, ils empruntent et se déplacent en carriole tirée par des chevaux, encore très nombreux à l'époque<sup>33</sup>. En revanche, les voitures sont encore virtuellement inexistantes. La vie à Sarehole est donc paisible, dans le sens où elle n'est que très peu perturbée par quelque transport que ce soit<sup>34</sup>.

C'est à partir de la scolarisation à King Edward's que la relation de Ronald avec les transports se met en place. Carpenter nous signale que Mabel décide de quitter Sarehole parce qu'elle ne peut se permettre de payer le train et que par conséquent, Ronald doit marcher jusqu'à Moseley pour prendre le tram qui le dépose au centre-ville<sup>35</sup>. Un regard rapide sur une carte du début du siècle nous montre qu'il n'y a en fait tout simplement pas

---

<sup>33</sup> Voir article de Burns.

<sup>34</sup> Cette constatation vaut en fait pour la plupart des rues qui n'étaient pas desservies par les transports en commun, que ce soit à Moseley, King's Heath ou Edgbaston, comme l'observation de photographies de l'époque nous mène à constater.

<sup>35</sup> *Biography*, p. 41-2.

de voie ferrée à proximité de Sarehole ! En revanche, il y a bien une ligne de tram le long d'Alcester Road, à Moseley, qui remonte jusqu'au centre de Birmingham, et que Ronald va ensuite utiliser.

Le tramway est extrêmement répandu au début du siècle. La première ligne de tram à vapeur a été mise en service en 1873 et, en 1886, la plupart des lignes sont en place. Lorsque Ronald commence à utiliser le tram en septembre 1900, celui-ci est en phase de transformation. En effet, l'usage de l'électricité commence alors à prendre de l'ampleur et les premières rames électrifiées sont créées en 1900. Toutefois, le passage aux trams électriques se fait principalement à partir de 1904, alors que Ronald n'en fait déjà plus un usage quotidien. Les travaux d'aménagement pour les nouveaux trams ayant débuté bien avant, Ronald a dû pouvoir observer l'arrivée progressive de cette « nouvelle technologie » dans son environnement. Effectués pour des raisons d'efficacité, ces travaux témoignent de la popularité et de l'usage important que doivent faire les habitants de ce moyen de transport. Le réseau de tramway permet une plus grande décongestion du centre-ville surpeuplé, les employés peuvent habiter plus loin du centre-ville, dans des banlieues plus aérées et encore peu urbanisées. Ce phénomène de « banlieurisation » propre aux classes moyennes a déjà eu lieu à la génération des parents de Mabel dans la famille Suffield, mais nous pouvons noter qu'elle choisit de rester dans ces quartiers et non pas de retourner dans le centre-ville lorsqu'elle déménage de Sarehole.

En 1904, lors du court séjour à Rednal, Ronald doit prendre le train pour aller à King Edward's, car le village est trop loin de la ville pour être desservi par une ligne de tram<sup>36</sup>. A douze ans, Ronald prend donc le train seul jusqu'à New Street, la gare principale de Birmingham. Il est toutefois déjà familier de ce type de transport: si le trajet effectué en

---

<sup>36</sup> Une ligne de tram a été rallongée pour desservir Rednal, destination privilégiée pour les week-ends, dans les années 1920. Le village étant adossé aux Lickey Hills et proche de villages desservis par le train (Bromsgrove, depuis 1840), il commence à attirer une population aisée à la fin du siècle, comme le montre l'apparition de plusieurs pubs au cœur des villages. (R. E. Tupling. *The Story of Rednal*. Birmingham: Birmingham Public Libraries, 1983.)

1895 doit être flou dans son esprit, il a cependant déjà fait un trajet pour séjourner chez sa tante Jane au début de l'année et surtout, en habitant à Moseley et à King's Heath, il a vécu à proximité immédiate des trains<sup>37</sup>. Cette ligne de train relie Bristol et Gloucester à Birmingham, et les gares de King's Heath et de Moseley ont été ouvertes respectivement en 1840 et en 1867: le train fait donc déjà partie intégrante du paysage lorsque Ronald doit l'utiliser. Plus tard, à l'occasion des nombreux matchs de football ou campements d'été avec les Cadet Corps auxquels il participe, Ronald prend le train à plusieurs reprises, de sorte que ce moyen de transport, pour lui, comme pour la majorité des Anglais, correspond bien au moyen le plus utilisé pour tout trajet au delà des limites habituelles de la vie quotidienne.

Après la mort de Mabel et le retour à Edgbaston, Ronald et Hilary (ce dernier ayant été admis à King Edward's à son tour) font le trajet ensemble à pied jusqu'à New Street ou prennent parfois le bus (très certainement un bus tiré par des chevaux comme le signale Carpenter, puisque ceux-ci continuent d'être en service en parallèle avec les trams et les premiers bus motorisés). Le fait que Ronald puisse prendre le bus sur Hagley Road rappelle à quel point le quartier d'Edgbaston tient à son image de lieu calme et comment, au tournant du siècle, celle-ci est menacée par la pression démographique et économique. Des habitants des quartiers environnants réclament une ligne de tramway pour pouvoir aller travailler rapidement en centre-ville tandis que les habitants d'Edgbaston font pression dans le sens contraire pour préserver leur quartier<sup>38</sup>. Pourtant, tout comme sur Alcester Road à Moseley et King's Heath, le trafic est déjà important sur Hagley Road: Lord Carthorpe estime le trafic en 1904 à environ huit cents omnibus par jour<sup>39</sup>. Dès lors, les protestations des habitants apparaissent plutôt comme une tentative de s'accrocher à une

---

<sup>37</sup> Carpenter nous rapporte même que le goût de Ronald pour le gallois a dû germer lorsqu'il habite à King's Heath, puisque depuis la maison il voit passer les wagons venus du Pays de Galles avec des mots à l'orthographe étrange. (*Biography*, p. 43).

<sup>38</sup> *Land and Landlords*, p. 180-185.

<sup>39</sup> *Land and Landlords*, p. 107.

image passée plutôt qu'à une véritable acceptation de la situation contemporaine. Au-delà du cas particulier, nous voyons que les transports sont bien au cœur de la problématique de l'urbanisation.

Lorsque les deux frères vivent chez Mrs Faulkner, ils ont une bicyclette, que Ronald utilise à diverses reprises pour aller se promener avec Edith loin du centre-ville. Il est possible qu'il ait utilisé le vélo aussi pour aller jusqu'à King Edward's. Objet de luxe récemment inventé dans les années 1870, le vélo est devenu un objet de consommation de masse au début du siècle. Cette diffusion du vélo est facilitée par l'introduction de nouveaux matériaux (le pneu) par exemple et par la baisse significative du coût: un vélo coût environ douze livres en 1870, mais seulement quatre livres en 1894, date à laquelle la vente d'occasion est aussi courante.<sup>40</sup> C'est ce faible coût qui explique la popularité du vélo et le fait que Ronald ait pu en avoir un en sa possession.

#### b) Un rapport à l'espace particulier

Au cours de sa vie à Birmingham, Ronald déménage à plusieurs reprises, change de quartier et utilise tous les types de transports publics et privés à sa disposition. À partir de ses huit ans, en particulier, lorsqu'il commence les cours à King Edward's, il se retrouve confronté au monde « extérieur », c'est-à-dire au monde urbain à proprement parler, celui qui avoisine son lieu d'habitation mais avec lequel il n'est pas familier jusqu'à son entrée à l'école. Il passe alors d'un univers ouvert mais intime à la fois (une campagne qui n'est pas limitée par des bâtisses ou des voies ferrées, une campagne qu'il a exploré mille fois et dont les habitants se limitent aux voisins dont les visages sont familiers) à un univers clos mais public à la fois (la ville, avec le tram, l'école et l'église où, bien que toujours enfermé en quelque sorte, Ronald croise en permanence une foule d'inconnus). Âgé de huit ans, Ronald se retrouve livré à lui-même et découvre l'animation et la surpopulation du centre-

<sup>40</sup> Asa Briggs. *Victorian Things*. Chicago: University of Chicago Press, 1989.

ville. Alors qu'il déménage à Moseley, Ronald découvre un nouveau monde: celui des trajets, des transports, de la foule, et de l'école sur New Street.

En effet, la nécessité d'utiliser les transports et de faire le trajet, comme le font beaucoup de travailleurs de la classe moyenne, entre Birmingham et les quartiers de la banlieue sud, propulse l'enfant dans le monde des adultes. Toutefois, comme Cunningham nous le démontre, la conception de l'enfance en tant que telle est encore en cours de définition au début du XXème siècle, après seulement trente ans de scolarisation obligatoire: nombreux sont encore les enfants vagabonds ou au travail (qu'il soit saisonnier, domestique, ou à temps partiel...) <sup>41</sup>. De ce fait, Ronald est un cas assez rare d'enfant qui n'est pas logé en internat (ce qui était souvent le cas dans les « grammar schools ») et qui ne va pas non plus à l'école primaire locale publique. De plus, alors que le paysage social est particulièrement caractéristique du lieu d'habitation, il offre des contrastes flagrants en raison des moyens de transports: les classes ouvrières doivent ainsi traverser Edgbaston pour travailler en centre-ville et Ronald est certainement témoin, comme Barbara Sleight l'a été de la pauvreté évidente présente dans d'autres quartiers lorsqu'il se déplace d'un lieu à l'autre <sup>42</sup>.

Si la société dans son ensemble ne se surprend pas de voir un enfant seul se déplacer en ville, il n'empêche que la perception de l'enfant lui-même est nécessairement affectée par ces déplacements incessants. Au-delà du cas de Sarehole, que nous avons déjà étudié comme exceptionnel, la vie dans les différents quartiers de Birmingham doit nécessairement varier pour Ronald. Comment imaginer que la perception et l'imagination de l'enfant n'aient pas été influencé par l'espace et les paysages qui l'entourent tout comme par ses trajets quotidiens, qui prennent du temps ? Déjà à Sarehole, Mabel marche avec ses enfants jusque St Anne pour aller à la messe le dimanche, ensuite à King's Heath elle se

---

<sup>41</sup> En 1900, seuls 66% des enfants vont à l'école alors que celle-ci est obligatoire depuis trente ans (*Children and childhood in western society since 1500*).

<sup>42</sup> *The smell of privet*.



déplace jusque l'Oratoire, à Edgbaston. Ces longues marches, ainsi que plus tard les trajets quotidiens, ont dû participer d'une perception du temps particulière. Mais la vision de l'espace est, elle aussi, affectée: les adresses auxquelles vit Ronald sont toutes éloignées de moins de dix kilomètres les unes des autres, et en grandissant, les distances subjectives (liées au temps de trajet) s'en trouvent réduites.

Nous avons dressé ici un panorama détaillé de l'environnement, direct comme indirect, auquel est confronté Tolkien au cours de son enfance et adolescence à Birmingham. Une première réaction face à ce portrait est qu'il s'agit là d'une époque de changements permanents, qui impliquerait que Ronald vit dans un univers mouvant et étranger (hormis la période à Sarehole, bien entendu): il déménage beaucoup, passe de quartiers encore très verts et calmes à des quartiers relativement urbanisés et surtout très animés, il doit utiliser plusieurs types de transports différents au quotidien et parcourir de grandes distances, il assiste à des changements de paysage au cours des années puisque les quartiers de Moseley et de King's Heath s'urbanisent encore dans la première décennie du siècle. Ainsi, la mobilité de Ronald apparaît comme un parallèle à l'échelle individuelle de cette effervescence humaine et urbaine qui correspond peu à peu aux habitudes quotidiennes des Anglais au tournant du siècle.

Pourtant ne peut-on pas, au contraire, voir sur la durée une forme de constance ? Si Ronald déménage à plusieurs reprises et change de quartier, il vit toujours (sauf pour les quelques mois passés à Rednal) dans un rayon restreint d'une dizaine de kilomètres tout au plus. Enfant, scolarisé ou non, il explore son environnement immédiat, et grâce à ses trajets pour aller à King Edward's, il est en mesure de connaître à la fois les quartiers de Moseley, King's Heath, Edgbaston, mais aussi le centre-ville. Pendant son année de romance avec Edith en 1909, les deux jeunes amoureux font plusieurs expéditions à vélo. Ils ne

disposaient probablement pas d'un plan des environs, mais en fin de compte, en avaient-ils réellement besoin ?

Les quartiers périphériques dans lesquels Ronald évolue se modifient au cours de cette période, et de la sorte, le paysage immédiat doit se révéler très rapidement nouveau et étranger. Mais, si nous ne pouvons que constater ces évolutions en observant des cartes ou en lisant les commentaires de contemporains nostalgiques, nous devons nous rappeler que pour Ronald qui vit eu jour le jour la transformation de son environnement, cette évolution constante n'est qu'une donnée de la réalité qui l'entoure.

Ainsi, au-delà de ce contexte de perpétuelle évolution urbanistique, nous nous devons de visualiser aussi un univers avant tout familier, dont les limites ne font que s'élargir au fur et à mesure que Ronald grandit...L'adolescent de 1910 connaît bien mieux Birmingham que ne le connaissait l'enfant de 1900 qui allait pour les premières fois jusque King Edward's. En ce sens, nous pouvons concevoir que Ronald se sent en terrain familier et connu où qu'il se trouve dans ces quartiers-là, et ce, malgré les travaux et les nouvelles constructions.

### **III. « No place for fop or idler »<sup>1</sup>: le contexte scolaire**

#### **1) La construction du modèle éducatif anglais et le cas de King Edward's**

##### **a) L'éducation en Angleterre au tournant du siècle**

Jusqu'alors confinée au monde privé de la famille, l'éducation devient sujet de débats au XIX<sup>ème</sup> siècle dans le domaine politique: les victoriens se préoccupent de l'éducation du peuple. Cette préoccupation est mise en lumière par l'augmentation du nombre de votants suite à la loi de 1867 (« Representation of the People Act 1867 », plus communément appelée « Reform Act 1867 »), qui fait doubler le nombre de votants, lequel atteint presque deux millions. La pauvreté et la violence, liées au vagabondage, inquiètent les classes dirigeantes, qui trouvent dans la scolarisation une solution pour encadrer cette jeunesse qui peut dorénavant accéder au vote et qui constitue un tiers de la population en 1870<sup>2</sup>.

Au milieu du siècle, l'éducation était limitée pour la plupart des enfants aux « Sunday schools »<sup>3</sup>, et à la présence erratique dans quelques « voluntary schools » ou des écoles tenues par des religieux de différentes affiliations. L'intervention de l'État dans ce domaine se fait très progressivement, puisque l'idéologie dominante considère que les enfants relèvent uniquement de la responsabilité des parents<sup>4</sup>. En 1870, le Forster's Education Act (ou Elementary Education Act) exige la création de « conseils scolaires »

---

<sup>1</sup> « Pas de place pour les minets et les fainéants ». Extrait de la chanson de l'école et titre de l'ouvrage d'Anthony Trott sur King Edward's (Tony Trott, *No Place for Fop or Idler: The Story of King Edward's School, Birmingham*. James & James, 1992.)

<sup>2</sup> Cette proportion de « jeunes » vaut pour les enfants âgés de moins de 14 ans. Bien que la majorité civile soit de 21 ans, ce chiffre illustre bien la prédominance de la jeunesse au sens large sur la population totale.

<sup>3</sup> Le dimanche, des bénévoles, souvent des femmes âgées, prenaient en charge un groupe d'enfants et leur inculquait plus de textes issus des Écritures que les rudiments de l'écriture et la lecture.

<sup>4</sup> De même, les problèmes sanitaires (malnutrition en particulier) ne sont pris en charge que lorsque la question de la « dégénérescence » prend de l'ampleur: du lait est ainsi distribué aux enfants dans les écoles à partir de 1900.

dans toutes les localités pour éduquer tous les enfants de cinq à douze ans, et en 1880 l'éducation devient obligatoire pour tous.

Avec ces nouvelles lois, 2500 conseils scolaires (« Board of Education ») sont créés en Angleterre, mais beaucoup d'enfants ne vont toujours pas à l'école. En 1890, l'école primaire publique devient gratuite, pour inciter plus de parents à y envoyer leurs enfants. Car la plus grande difficulté est en effet de faire venir les enfants à l'école: dans les milieux agricoles et ouvriers, les enfants sont une source de revenus essentielle, et dans les années 1880 les campagnes pour éradiquer l'« école buissonnière », avec des amendes sanctionnant les parents réfractaires, font beaucoup de bruit<sup>5</sup>. De plus, le système éducatif mis en place est attaqué sur tous les fronts: le système de financement suivant les résultats (« payment by results ») est ainsi accusé de mener à un apprentissage par cœur de textes plutôt que la lecture elle-même par exemple (Cross Commission 1888)<sup>6</sup>. L'éducation dans certaines écoles pour les classes moyennes se poursuit bien au-delà des sept Standards<sup>7</sup> imposés par l'Etat et suppose donc un coût plus élevé que prévu<sup>8</sup>. Enfin, les « conseils scolaires » se voient abolis en 1902 avec une nouvelle loi qui met en place les « Local Education Authorities », ce qui lie définitivement les écoles et leur gestion financière à la responsabilité des communes.

Le système scolaire n'en reste pas moins des plus complexes à étudier au tournant du siècle. En effet, la multiplication des écoles primaires publiques est venue se superposer au système déjà existant des « public schools » (comme son nom ne l'indique pas, ce sont des écoles privées souvent destinées à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie), des « grammar schools »<sup>9</sup> et de nombreuses écoles tenues par des religieux. Si les écoles

<sup>5</sup>Pamela Horn. *The Victorian and Edwardian schoolchild*. Gloucester: Amberley, 2010.

<sup>6</sup>Christopher Martin. *A Short History of English Schools 1750-1965*. Hove : Wayland, 1979.

<sup>7</sup> La loi définit ainsi six niveaux (« Standards ») de lecture, d'écriture et de calcul en 1862 avant d'augmenter le niveau final en atteignant le « Standard VII » en 1882. (History of Education Society, *Victorian Education*. Leicester : History of Education Society, 1976.)

<sup>8</sup> Ce développement inopportun et anarchique d'une éducation presque secondaire est pointé du doigt par Cockerton et Morant en 1899.

<sup>9</sup> Une « grammar school » est alors une école payante, qui enseigne principalement les langues classiques

publiques issues des nouvelles lois se contentent souvent d'amener leurs élèves aux stades d'apprentissage requis, les « public schools » et les « grammar schools » s'en démarquent en conservant leur programme poussé, à base de latin et de grec, et destiné à former leurs élèves pour entrer à l'université.

C'est dans ce contexte d'enseignement assez complexe que Ronald grandit. Lui et son petit frère Hilary sont éduqués à la maison jusqu'en 1900. Ronald, alors âgé de huit ans, entre à King Edward's, qu'il ne quittera qu'en juin 1911<sup>10</sup> après avoir obtenu une bourse pour Oxford. Étant donné que l'instruction est obligatoire à partir de cinq ans, le fait que Ronald et Hilary ne soient pas allés à l'école jusqu'à cet âge-là<sup>11</sup> nous montre que l'éducation à domicile était encore acceptée, et ne devait pas poser de problème aux (potentiels) inspecteurs chargés de contrôler la scolarisation des enfants. La volonté de Mabel de ne pas envoyer ses enfants à l'école publique locale correspond à l'idée que nous pouvons nous faire de cette jeune femme aux moyens limités qui tente tout de même de maintenir son statut social, en voulant une éducation de première classe pour Ronald et Hilary. Pour ce faire, elle souhaite les voir entrer à King Edward's, école prestigieuse de Birmingham, à laquelle d'ailleurs Arthur Tolkien et Jane Suffield étaient allés<sup>12</sup>, ce qui en fait le lieu idéal pour les y envoyer.

Ronald est absent de King Edward's à deux reprises. En janvier 1902, dans l'incapacité de payer les frais de scolarité d'une autre année à l'école, Mabel se voit obligée de l'inscrire à St Philip's, la petite « grammar school » gérée par l'Oratoire depuis 1887. L'inscription ne coûte alors que quatre guinées l'année<sup>13</sup> pour les classes élémentaires.

---

et vivantes et les mathématiques, souvent sur le modèle des « public schools ». Elle offre aussi souvent quelques bourses à des élèves sélectionnés sur examen. Le modèle des « grammar schools » fut fondé par le roi Edouard VI lui-même.

<sup>10</sup> Excepté pour l'année 1902 où il va à St Philip's, et deux trimestres en 1904 lorsque Mabel est hospitalisée.

<sup>11</sup> Hilary entre à King Edward's en janvier 1905, presque âgé de neuf ans.

<sup>12</sup> Jane Suffield est aussi l'une des premières femmes à obtenir une licence de botanique et géologie (par correspondance) en 1895 à l'université de Londres, après être sortie de la High School pour filles de King Edward's. C'est d'ailleurs elle qui fait travailler les mathématiques à Ronald pour son examen d'entrée à l'école. (« Jane Suffield »).

<sup>13</sup> Soit 4 livres 4 shillings, alors que King Edward's coûtait 12 livres.

L'école est alors de taille très modeste: si un étage a été récemment ajouté au bâtiment sur Oliver Road (lequel fait aussi office d'orphelinat), l'établissement n'accueille encore que cinquante-cinq élèves encadrés par trois instituteurs<sup>14</sup>. Ronald ne suit des cours à St Philip's que pendant quelques mois, car il semble que son niveau surpassait celui de ses camarades de classe. Il est ensuite à nouveau éduqué à domicile, avant de retenter l'examen d'entrée à King Edward's. Bien qu'il n'aille à St Philip's que peu de temps, nous pouvons sans aucun doute imaginer que Ronald a été en mesure de comparer les deux types d'enseignement, et peut-être encore plus, puisque c'était un enfant très sensible à son environnement spatial. Il a dû ressentir la différence entre l'humilité du petit établissement récent qu'était St Philips's et la splendeur du bâtiment de ce qui allait être son école pendant le reste de sa scolarité.

#### b) Le cas particulier de King Edward's

King Edward's est une véritable institution dans la ville de Birmingham, et c'est à la vie de Ronald en son sein que nous allons nous intéresser. En effet, celui-ci va y passer la majorité de son temps: il y grandit, il s'y forme et il y fait des rencontres déterminantes pour sa vie future.

King Edward's VI est une institution très ancienne, fondée en 1552 par le roi éponyme, et qui tire de cette origine une fierté toute particulière. Elle est ainsi une des institutions les plus anciennes de la ville de Birmingham, encore en activité aujourd'hui<sup>15</sup>. Cette école est ainsi influente dans la ville, et est très vite liée au grand mouvement promouvant l'éducation dans les années 1870, sa gestion étant alors en partie à la charge de représentants de la municipalité. C'est une école fondamentalement associée à l'idée

<sup>14</sup> Margaret Worsley, *A History of St Philip's, from beginning to beginning*. Tamworth: Wine Press, 1997.

<sup>15</sup> L'exposition « New Street Remembered » qui a eu lieu en février 2011 dans la chapelle de l'école, insiste bien sur ce point, et met en valeur, grâce à des illustrations et des cartes, la place de l'école dans la ville depuis des siècles.

d'ascension sociale et de prestige intellectuel, en particulier pour les classes moyennes désireuses d'accéder à de nouveaux postes mieux reconnus<sup>16</sup>.

L'institution n'est pas seulement importante pour la ville de par son nom et sa réputation. En effet, les locaux de la fondation sont depuis longtemps des bâtiments qui marquaient le paysage urbain. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, les gouverneurs<sup>17</sup> de la fondation décident de construire un nouveau bâtiment pour remplacer celui existant, trop petit et inadapté aux nouvelles méthodes d'enseignement. En 1836, après un choix difficile, les gouverneurs choisissent le projet de Charles Barry, futur architecte des Maisons du Parlement à Londres, un grand bâtiment de style néo-gothique. Ils financent sa construction au coût estimé à trente mille livres<sup>18</sup>. En particulier grâce au concierge de l'école, Sydney Ford, nous possédons aujourd'hui beaucoup de photographies du bâtiment, de l'extérieur comme de l'intérieur<sup>19</sup>. Il s'agissait d'une imposante bâtisse de deux étages, dont les plans montrent que les cours étaient prévus dans une grande salle, dite « Big School », et que de petites salles étaient réservées aux gouverneurs et à l'hébergement du directeur. Le bâtiment ne sera en fait jamais utilisé tel que prévu par Barry, puisque la division entre « école moderne » et « classique » n'était pas prise en compte. Au-delà des nombreux changements et travaux, comme par exemple la division d'une grande salle en deux étages et cinq salles séparées ou le passage de l'éclairage au gaz à l'électricité qui se fait progressivement à partir de 1901<sup>20</sup>, le bâtiment garde son apparence extérieure et son importance architecturale pour la ville (probablement accentuée par son emplacement privilégié en plein cœur du centre ville en cours de redéveloppement).

---

<sup>16</sup> *The Making of the Second City*, p.110-1.

<sup>17</sup> L'évolution de l'éducation en Angleterre laisse aussi sa marque sur la fondation, puisque la composition des gouverneurs change. À partir de 1883, après de nombreuses années de débats, le conseil de la fondation est formé par vingt-et-un gouverneurs: huit sont nommés par la municipalité, neuf sont cooptés, quatre sont nommés respectivement par les universités d'Oxford, Cambridge, Londres et par les professeurs des écoles de la fondation. Nous retrouvons là la progression d'une gestion municipale, à l'image d'autres domaines, après les mandats de Joseph Chamberlain. (*Governors' Reports*, 1899.)

<sup>18</sup> T. W. Hutton. *King Edward's School, Birmingham 1552-1952*. Oxford: Basil Blackwell, 1952.

<sup>19</sup> Tony Trott, *The Archive Photographs Series: King Edward's School, Birmingham*. Stroud: Tempus, 2001.

<sup>20</sup> *Governors' Report*, 1901.

Nous nous devons de nous attarder sur cet édifice, en raison de son important cachet et du souvenir inoubliable qu'il a laissé dans la mémoire de ceux qui l'ont connu, y compris Ronald<sup>21</sup>. Ainsi, G. A. Sheldon, à peu près contemporain de Ronald à l'école, écrit dans la *Chronique* en 1946: « There was, indeed, a rich idiosyncrasy in the old School, and a grace and spaciousness in its traditional ways, the passing of which one may regret without being uncompromisingly *laudator temporis acti* ». Richard Hopkins, élève à la fin du XIXème siècle, écrit pour sa part: « The School as I knew it was a building of character and dignity rather than of convenience; but it was well populated and it served and we were proud of it »<sup>22</sup>. Ces deux anciens élèves, qui ont fréquenté l'école à près de vingt ans d'écart, se souviennent tout deux de l'originalité du lieu plus que de sa beauté architecturale, mais leur commentaire témoigne en revanche d'un réel attachement aux locaux. Le bâtiment a été utilisé pendant tout juste un siècle, jusqu'en 1936, lorsque les conditions d'hygiène et de sécurité ont été jugées trop mauvaises. L'école déménage alors dans de nouveaux locaux à Edgbaston.

La demande croissante pousse les gouverneurs de la fondation King Edward's à créer de nouvelles écoles dans différents quartiers de Birmingham. Cinq « grammar schools » et une « High School » pour filles voient le jour en 1883. La « grammar school » de New Street, qui reste l'école « mère », devient une « High School », et les comptes-rendus des gouverneurs nous montrent bien que cette dernière était considérée comme supérieure aux autres, en particulier parce que les élèves y étaient éduqués jusqu'à un âge plus avancé<sup>23</sup>. Avec le développement des sports en extérieur, la fondation achète des terrains à proximité du centre ville pour ses différentes écoles<sup>24</sup>. Bien que cette

<sup>21</sup> Tolkien n'est pas souvent revenu à son école, mais sa participation en 1944 à une réunion entre anciens élèves, le mène à découvrir les nouveaux locaux qu'il trouve hideux par rapport au bâtiment de New Street (*Letters*, lettre 58, 3 avril 1944).

<sup>22</sup> G.A. Sheldon, « Some New Street Memories », *King Edward's Chronicle*, décembre 1946. Sir Richard Hopkins, « The School in the 1890's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952.

<sup>23</sup> *Governors' Report*, 1912.

<sup>24</sup> La fondation était propriétaire de beaucoup de terres à Birmingham jusqu'au XIXème siècle, mais la plupart sont alors vendues aux compagnies de chemins de fer pour construire les voies et les gares de la



conséquence ne soit pas entrevue à ce moment-là, la fondation se retrouve endettée et en grosse difficulté financière après la Première Guerre Mondiale, ce qui accentue la dépendance de l'école vis-à-vis d'un financement public. La diversité éducative sous-entendue par l'existence de différentes écoles de la fondation et leur présence dans le paysage urbain permettent de mieux comprendre l'importance de cette institution à Birmingham.

## **2) King Edward's, « une école qui travaille »<sup>25</sup>**

### a) Entrer à King Edward's

Depuis les réformes des années 1880, l'inscription à King Edward's est payante<sup>26</sup> et un examen d'entrée est mis en place pour sélectionner les élèves, une action qui était menée par les gouverneurs eux-mêmes dans le passé. Au total, un tiers des élèves de l'école sont exemptés des frais de scolarité<sup>27</sup>. Ces exonérations de frais sont divisées en deux parties égales entre les élèves passant l'examen d'entrée et les élèves déjà inscrits dans l'école et qui reconduisent leur « bourse ». Nous allons voir en quoi consiste cet examen, qui fut le premier contact de Ronald avec la vie « académique ».

Chaque année en juin et novembre, des centaines d'enfants viennent à King Edward's pour tenter d'entrer dans l'école<sup>28</sup>. Ronald passe cet examen en novembre 1899 (mais il échoue), en juin 1900 (où il réussit, mais sans obtenir de bourse) et à nouveau en

---

ville (New Street et Moor Street, en particulier).

<sup>25</sup> « But, pre-eminently, we were a working school. ». Le contexte implique bien que Hopkins parle du travail scolaire et non pas des classes ouvrières. « The School in the 1890's », p. 51.

<sup>26</sup> À hauteur de douze livres quand Ronald entre à King Edward's pour la première fois, elle est augmentée à quinze livres au cours de sa scolarité.

<sup>27</sup> King Edward's est en cela en avance sur son temps, puisque ce n'est qu'en 1907 qu'une loi exige qu'un quart des places soient allouées à des boursiers dans les écoles sélectives.

<sup>28</sup> Ainsi, en 1900, ils sont 348 candidats. Des tableaux dans les *Governors' Reports* nous indiquent pour chaque année, le nombre de candidats, le nombre d'entrées et de boursiers, ainsi que l'origine de ces candidats.

novembre 1902 (où il réussit, en obtenant une bourse). L'âge minimum requis étant de huit ans, il peut paraître surprenant que Ronald ait même été autorisé à passer l'examen en novembre 1899. Nous pouvons en déduire qu'à l'inscription, c'est l'âge auquel Ronald serait entré dans l'école s'il avait réussi l'examen qui comptait, et non pas son âge au moment de l'examen.

Les épreuves pour entrer sont: lecture et écriture (sous la dictée), arithmétique, les grandes notions en histoire, géographie et grammaire. Les candidats peuvent aussi passer des épreuves optionnelles en latin, grec, français, allemand, mathématiques et sciences<sup>29</sup>. Si les matières obligatoires correspondent à l'enseignement dispensé dans les écoles publiques, les épreuves optionnelles sont le signe que l'école vise une population déjà issue d'un milieu socio-économique suffisamment élevé pour avoir eu accès à un enseignement un peu plus poussé. Cela nous rappelle aussi que l'école offrait avant tout une formation classique, orientée vers les langues, même si les sciences étaient représentées.

Lorsque Ronald entre à King Edward's en septembre 1900, il a obtenu une place dans l'école mais pas une inscription exonérée de frais, puisque ceux-ci sont payés par un oncle. Il fait partie des 100 admis lors de cette session, et des 6 admis issus de l'éducation à domicile (sur 15 candidats), la plus grosse proportion des 348 candidats ayant eu une éducation « privée » (c'est-à-dire avec un tuteur personnel), ce qui dénote un certain milieu social. En revanche, lorsqu'il retourne à King Edward's en janvier 1903, ses résultats à l'examen lui permettent de bénéficier d'une de ces bourses (« Foundation Scholarship »), bourse qu'il doit renouveler en 1904, 1906 et 1908. Ainsi, les premiers pas de Ronald dans le domaine scolaire, précurseur du monde universitaire, ne sont pas des plus brillants : du moins, Ronald ne fait pas montre de facilités intellectuelles hors du commun à ce stade.

En septembre 1900, Ronald intègre la classe de W. H. Kirby, la Eleventh Class (11<sup>o</sup>). Le système des classes est alors déjà très structuré, chose qui ne va pas de soi dans la

---

<sup>29</sup> *Governors' Report*, 1901.

plupart des écoles à l'époque: les classes vont de Thirteenth Class (13<sup>o</sup>) à First Class (1<sup>ère</sup>)  
<sup>30</sup>. Il est à noter que le passage d'une classe à une autre est uniquement basé sur le niveau de l'élève et non sur le calendrier scolaire, ce qui explique ainsi par exemple pourquoi Ronald est déjà en Eighth Class (8<sup>o</sup>) à l'automne 1901.

#### b) Le directeur et les professeurs

Bien que le bâtiment soit grand et la fondation très reconnue, l'école à New Street n'a en définitive que peu d'élèves: d'une capacité de 500 élèves, New Street n'en accueillera jamais autant, probablement en raison de son système de sélection. Elle atteint ainsi 469 élèves en 1900 et ce nombre reste très stable au cours de la décennie qui suit<sup>31</sup>. L'équipe pédagogique n'en est pas pour autant très réduite, comme le nombre d'élèves par classe dans les écoles publiques pourrait le laisser croire. En effet, chaque classe – un groupe d'une vingtaine d'enfants ou de jeunes – est prise en charge par un professeur attitré, auquel s'ajoutent d'autres professeurs qui donnent des cours plus spécifiques, en particulier dans les classes les plus avancées. Au total, il y a vingt-quatre professeurs travaillant à New Street en 1900 – le directeur de l'école étant aussi responsable d'une classe et donnant occasionnellement des cours<sup>32</sup>.

Cette équipe, exclusivement masculine, et à dominante laïque (à partir de 1883, suite à une décision des gouverneurs, il n'était plus nécessaire de faire partie des ordres pour enseigner dans l'école<sup>33</sup>), est dirigée par le directeur de l'école, une figure majeure au sein de l'établissement. Les directeurs sont choisis par les gouverneurs de la fondation et

---

<sup>30</sup> A cela s'ajoutent des classes sans chiffres (« Lower Remove », « Upper Remove », « Transitus »), avant la Seventh Class (7<sup>o</sup>) qui est une spécialisation dans la branche Classique ou Moderne de l'école. Le système des classes n'est explicité nulle part dans les documents des gouverneurs ou dans les listes de l'école, mais est en réalité plus complexe encore, puisque les élèves sont aussi classés par spécialité et division, quittant une division si leur niveau paraît suffisant.

<sup>31</sup> *Governors' Report*, 1900.

<sup>32</sup> *Governors' Report*, 1900.

<sup>33</sup> Encore une fois, cette décision de la fondation est en fait liée à la vie municipale et aux pressions faites alors sur l'école pour ouvrir ses portes à des élèves qui n'étaient pas de confession anglicane. (*The Making of the Second City*.)

gardent le poste jusqu'à ce qu'ils prennent leur retraite ou démissionnent. Un fait qui pourrait expliquer en partie l'importance de ce poste et de celui des professeurs pour les élèves: l'équipe pédagogique est stable et les élèves de plusieurs générations peuvent s'y référer comme à des symboles d'une époque. Lorsque Ronald entre à King Edward's en 1900, Robert Cary Gilson vient d'être élu directeur, succédant ainsi à Richard Vardy, qui avait dirigé l'école pendant vingt-huit ans et avait contribué à lui donner cette réputation d'école prestigieuse, en particulier en accordant autant d'importance aux écoles nouvellement créées qu'à New Street<sup>34</sup>. C'est probablement cette recherche d'une plus grande démocratisation d'une éducation classique du même type que celle dispensée dans les « public schools », dans une ville tournée vers le progrès social et l'éducation comme l'est alors Birmingham, qui contribue à la renommée de l'école au sein de la ville.

Robert Cary Gilson a été une figure majeure dans l'histoire de l'école. Il a participé au prestige de l'école, qui était à son zénith au début du siècle, et il a dû faire face aux premières difficultés financières qui percent après la Première Guerre Mondiale, avant de quitter son poste en 1929. De nombreux témoignages d'anciens élèves nous montrent à quel point cet homme a marqué son époque, et ses élèves. Dans un style un peu pompeux assez caractéristique, Norman Craig, ancien élève devenu professeur, écrit en juin 1972 dans la *Old Edwardian Gazette*: « He was a great man, but not because he was headmaster of King Edward's. He was a great man that happened to be headmaster of King Edward's »<sup>35</sup>. Elève contemporain de Ronald, T. H. Hutton exprime lui aussi son admiration dans la *Chronique* du quatre-centième anniversaire de l'école, en qualifiant Gilson de « best-loved of all our Head Masters, [...] a man, young, dynamic, adventurous, with more than a little of the Elizabethan in his make-up. [...] [T]he whole spirit of the School was that of its Head Master – aspiring, ambitious, almost arrogant. »<sup>36</sup>. Ce portrait,

<sup>34</sup> *King Edward's School, Birmingham*.

<sup>35</sup> Norman Craig, *Old Edwardian Gazette*, June 1972.

<sup>36</sup> T. H. Hutton, « The School in the 1900's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952.

aux tonalités lyrique et sincère à la fois, évoque bien l'image que nous avons de l'école à l'époque : Cary Gilson était un homme de son temps, fier de son établissement ancien, prêt à en défendre les qualités, tout comme à pousser ses élèves au meilleur de leurs capacités. L'annonce de son départ en retraite en décembre 1928 dans la *Old Edwardian Gazette* exprime elle aussi un signe du respect envers cet homme et de l'admiration qu'il suscitait: « A man cannot reign over a large school for close on thirty years without some influence on succeeding generations of boys who will some day become citizens »<sup>37</sup>. Plus que le caractère du directeur, c'est son importance pour l'école, en raison de sa présence à ce poste pendant près de trois décennies, qui impose le respect.

Gilson n'était toutefois pas la seule personnalité de l'école. Les anciens élèves de la fin du XIXème siècle ou du début du siècle se souviennent avec émotion en particulier de certains professeurs comme R. W. Reynolds, de George Brewerton, de Rawdon Levett ou de A.E. Measures. Au-delà des particularités de chacun, c'est le caractère de ce groupe en tant que tel que nous devons souligner: pour la plupart dans l'école depuis des années, chaque professeur avait sa propre méthode d'enseignement, ses qualités et ses défauts. La quantité et la valeur des bourses ou des prix reçus par les élèves quittant l'école semble toutefois assez conséquente pour prouver une forme d'enseignement gratifiante. Le commentaire de G. A. Sheldon se souvenant en 1952 de l'école à son époque résume bien l'atmosphère qui devait régner à King Edward's en matière d'enseignement:

All the staff were remarkable for their sturdy idiosyncracies. They went their individual ways with considerable but unabused freedom, used the methods of teaching and discipline which happened to suit them (methods sometimes accepted with imperfect sympathy by the pupils), and lived unharassed by bureaucratic meddling or official form-filling.<sup>38</sup>

---

<sup>37</sup> *Old Edwardian Gazette*, décembre 1928, p. 2.

<sup>38</sup> G. A. Sheldon, « The School in the 1910's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952, p. 54.

Plutôt qu'une équipe de professeurs ralliée à un type d'enseignement particulier, G. A. Sheldon nous rappelle l'extrême liberté dont les professeurs jouissaient dans la salle de classe, une liberté qui explique peut-être le fait que George Brewerton puisse aborder l'Anglo-Saxon en classe.

Pendant sa scolarité, Ronald a assisté aux cours de la plupart des professeurs, mais il reste particulièrement longtemps à la charge de George Brewerton dans la Sixth Class, de R. W. Reynolds (surnommé Dickie) dans la Fourth Class, puis dans les classes de A. E. Measures et R. C. Gilson. Si nous n'avons pas de témoignage direct de l'influence de Cary Gilson sur Ronald, nous savons que ce dernier était très proche de son fils Robert Quilter Gilson et qu'il séjourne même à plusieurs reprises dans la famille Gilson<sup>39</sup>. Nous n'avons pas non plus de traces de la relation que Ronald pouvait entretenir avec A. E. Measures, mais de par sa présence dans sa « Maison » pour les épreuves sportives, nous pouvons imaginer que le jeune homme et le professeur devaient se rencontrer, même en dehors des cours. George Brewerton et R. W. Reynolds ont, quant à eux, beaucoup marqué les élèves de l'école et quelques souvenirs, contés des années plus tard, nous donnent une idée de ce qu'a pu être le caractère de ces deux hommes.

Dans son récit écrit en 1952, G. A. Sheldon nous donne un portrait vivace de R. W. Reynolds:

He was not, in the modern standardised sense of the term, an efficient schoolmaster; but he was a great gentleman, a brilliant scholar and an admirable coach who fascinated those lucky enough to assemble at fourth period on Tuesdays and Thursdays round his fire in the Fourth Form room in which the already legendary Hunter Smith had once reigned.<sup>40</sup>

Ronald lui-même admet qu'il n'aimait pas l'enseignement de 'Dickie': « Dickie was not an

---

<sup>39</sup> Garth, « Tolkien and the Boys who did not believe in Fairies », *Tolkien Studies* 7 (2010).

<sup>40</sup> Ibid, p. 54.

inspiring form-master and made Greek and Roman history as boring as I suspect he felt them to be; but he was immensely interesting as a person. I kept up with him and the Beak (R. C. Gilson) until they died. »<sup>41</sup>. Toutefois, le petit nombre d'élèves dans les classes avancées, ainsi que leur fréquentation en dehors des cours eux-mêmes nous laisse entrevoir une relation de professeur à élève assez personnelle. De fait, Reynolds conduit<sup>42</sup> en octobre 1911 Ronald et un de ses camarades jusqu'à Oxford<sup>43</sup>, ce qui est une marque indéniable d'investissement de la part du professeur, qui va au delà du cadre professionnel.

Quant à George Brewerton, la notice nécrologique qui lui est consacrée dans l'*Old Edwardian Gazette* en 1928 nous rappelle principalement la santé de fer et les performances sportives de l'ancien professeur, plutôt que ses qualités d'enseignement. Il semble en effet que ces dernières aient été suffisamment originales pour ne pas être consensuelles. Alors que la *Chronique* de 1914, à l'occasion de son départ en retraite encense le professeur (peut-être était-il encore en mesure de lire l'article en question ?)<sup>44</sup>, la notice nécrologique de 1928 nous explique sobrement que « his methods were certainly unconventional... »<sup>45</sup>. Richard Hopkins nous apprend par ailleurs que Brewerton était le professeur chargé de travailler la pièce de théâtre présentée pendant le Speech Day. Si nous n'avons aucun témoignage direct de Ronald sur George Brewerton, nous savons que ce

---

<sup>41</sup> *Letters*, lettre 254, 9 janvier 1964.

<sup>42</sup> Bien que les voitures aient été encore assez rares à l'époque, Reynolds en possédait une, qu'il avait pu acheter, non pas avec son salaire de professeur, mais avec des revenus familiaux annexes.

<sup>43</sup> La mémoire de Tolkien semble lui faire défaut, puisque, lorsqu'il écrit en 1964 à Tyndall (*Letters*, lettre 264), un de ses contemporains à l'école, il lui signale avoir fait le trajet en voiture avec L.K. Sands, alors que Frederick Scopes, dans sa lettre à l'*Old Edwardian Gazette* en décembre 1973, dit avoir fait le voyage avec Ronald. L'« Oxford Letter » publiée dans la *Chronique* de décembre 1911 indique que les nouveaux venus de l'école sont Tolkien, Sands et Scopes, ce qui explique certainement la confusion de Tolkien près de cinquante ans plus tard.

<sup>44</sup> « It is, however, for his teaching that he will be most gratefully remembered. The untiring war which he waged on all things slipshod, from English pronunciation downwards, his unique methods of punishment, his firm conviction that each succeeding sixth class was immeasurably inferior to its predecessor; all these things and many others combined to make us fear and love him. No one who has been under Mr Brewerton will ever forget it. We beg to offer him our thanks for his long and devoted service, and our hopes that he may long enjoy the leisure he has so well earned. » *King Edward's Chronicle*, mars 1914, p. 4-5. D'un ton plutôt nostalgique, le texte n'en comporte pas moins pour autant de traits presque acerbes envers les méthodes d'enseignement de l'ancien professeur. Toutefois, les remarques portent encore une fois sur l'originalité et la personnalité du professeur.

<sup>45</sup> « George Brewerton, B. A », *Old Edwardian Year Book*, 1928, p. 11.

dernier tenait tout particulièrement à une prononciation irréprochable de l'anglais et qu'il a prêté à Ronald le premier ouvrage que celui-ci a consulté sur l'Anglo-Saxon<sup>46</sup>, probablement à la fin 1904 ou au début 1905 lorsqu'il était à sa charge dans la Sixth Class. Nous pouvons imaginer comment les affinités de goûts ont pu rapprocher le jeune garçon du professeur déjà âgé, d'autant plus que ce dernier représente la continuité entre la période précédant et celle succédant la mort de Mabel, puisqu'il est le professeur attiré de la classe à laquelle Ronald assiste avant et après la maladie puis le décès de sa mère.

### c) L'enseignement

Alors qu'on enseigne à l'école primaire publique principalement la lecture, l'écriture et le calcul, King Edward's propose un programme beaucoup plus élaboré et complet, à l'image des « public schools », étant donné que les élèves qui y entrent ont déjà acquis ces connaissances. Le cas de King Edward's est ici assez singulier: il s'agit d'une ancienne « grammar school », devenue « High School », qui propose des bourses à l'entrée et qui est en partie financée par l'État, mais dont l'enseignement est aussi diversifié que celui d'une école privée destinée aux classes les plus aisées. Il y a un véritable fossé éducatif entre les différents types d'école, comme nous le montre le court séjour de Ronald à St Philip's. King Edward's est, par définition, un cas bien à part : c'est une école très ancienne, qui offre une formation de qualité permettant un accès aux universités, à l'image des « public schools », mais dont l'administration est menée par la municipalité, à l'image des écoles publiques.

L'école à New Street propose un programme d'enseignement ambitieux, que l'on peut à nouveau comparer à celui des « public schools ». L'école est d'abord divisée en deux sections bien séparées, la section Moderne et la section Classique. L'une comme l'autre enseigne les langues vivantes et les mathématiques. La branche moderne n'enseigne pas le

---

<sup>46</sup> *Biography*, p. 54.



grec, tandis que la branche classique n'enseigne pas les sciences. Les élèves souhaitant entrer à l'université étaient alors poussés à intégrer la branche classique, ce que fait Ronald à l'automne 1903 lorsqu'il passe en Sixth Class. Malgré certains cours optionnels, King Edward's, comme la plupart des « public schools » de l'époque, ne dispense que très peu de cours de type scientifique et encore moins technique, pour lesquels l'industrie est pourtant en forte demande à cette époque. Nous pouvons souligner ici que malgré son gout précoce pour des domaines plutôt techniques, Ronald choisit de suivre la branche classique, idéale pour une carrière universitaire. Pourtant son classement dans les listes de classes publiées par les gouverneurs ne semble pas montrer une plus forte disposition scolaire dans les langues que dans les sciences. Sans certitude, nous pouvons toutefois avancer que la perspective d'une carrière universitaire ait plus attiré Ronald que celle d'une éventuelle carrière dans le commerce ou l'industrie à laquelle prédisposait principalement la branche moderne.

A l'image de l'enseignement dans la plupart des établissements de l'époque victorienne, les cours ont lieu dans de très grandes salles, divisées dans la mesure du possible en groupes de niveau grâce à des rideaux, d'où une très mauvaise insonorisation des classes<sup>47</sup>. « Big School », la plus grande salle de l'école, est particulièrement imposante, avec le siège du directeur (« Sapienta ») à son extrémité. Les élèves gravent leur nom sur les pupitres, ce qui est surprenant puisqu'ils peuvent changer de place en fonction de leur classement dans la classe. Chaque professeur a sa salle attitrée et la garde jalousement, et comme le bâtiment n'a pas été conçu pour l'utilisation qui en est faite au début du siècle, les élèves se retrouvent à circuler dans de petits couloirs et des escaliers grandioses, un véritable labyrinthe<sup>48</sup>.

---

<sup>47</sup> L'enseignement par niveau est une idée importée de la Prusse dans les années 1870, bien après la construction du bâtiment de Barry donc (Pamela Horn. *The Victorian and Edwardian schoolchild*. Gloucester: Amberley, 2010).

<sup>48</sup> « Some New Street Memories », *King Edward's Chronicle*, décembre 1946.

La journée à l'école commence à 9h, avec une séance de prières. Les retards sont mal perçus et exigent de voir le directeur avant d'être autorisé à aller en classe. Les élèves ont ensuite trois heures de cours, avec une pause entre 11h15 et 11h30. Entre 12h30 et 14h30 (modifié en 14h45 en raison des retards permanents de ceux qui reviennent en train), la plupart des élèves rentrent chez eux pour manger, même ceux qui habitent loin, puisque l'école n'offre aucune structure pour les repas. Trois jours par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, il y a deux heures de cours l'après-midi, suivies de prières pour clôturer la journée<sup>49</sup>. Le temps passé à étudier à l'école n'est pas donc pas très important et n'empêche pas, ou au contraire, encourage à des activités extérieures ou à l'étude personnelle. C'est un élément important à garder en mémoire, puisque cela a dû influencer les choix d'activités nombreuses et variées de Ronald, dans ses deux dernières années de scolarisation à King Edward's. De même, la longue pause à midi permet de comprendre pourquoi Ronald est en mesure de connaître le centre ville et d'aller au salon de the Barrow's par exemple.

Depuis Vardy, probablement sous l'influence du mouvement lancé par Matthew Arnold, directeur de l'école de Rugby, le châtiment corporel est extrêmement limité à l'école et Vardy lui-même n'y avait jamais recours<sup>50</sup>. Cela n'empêche pas qu'une discipline stricte semble être de rigueur, dans la mesure où chaque professeur est tout à fait libre d'enseigner selon son bon vouloir. Selon Ronald lui-même, il semble ainsi que C. H. Heath ait été bien plus strict que R. W. Reynolds.<sup>51</sup>

A l'opposé, les récompenses sont très fréquentes. Le système de prix est très répandu dans l'ensemble des écoles à l'époque, comme Mary E. Bedford nous le rappelle dans son journal intime<sup>52</sup>. Les prix, un livre généralement, sont distribués aux meilleurs de

<sup>49</sup> « Some New Street Memories », *King Edward's Chronicle*, décembre 1946.

<sup>50</sup> Joseph Manton, « The School in the 1880's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952.

<sup>51</sup> Au sujet d'un cours de R. W. Reynolds, Tolkien écrit : « I behaved very badly, together with that later model of rectitude and headmasterly seriousness Christopher Wiseman, as did many of those released from the strict regime of the class below under Heath. » *Letters*, lettre 254, 9 janvier 1964.

<sup>52</sup> Mary Elizabeth Bedford, MS 1547/1.

chaque classe dans une matière en particulier à la fin de l'année scolaire. Des sujets spécifiques pour obtenir des prix sont proposés en décembre, et les élèves doivent rendre leur composition (une traduction ou poésie latine et grecque, un essai sur Thucydide ou sur Shakespeare par exemple) avant mai. L'attribution des prix se fait ensuite le jour du Speech Day, à la fin du trimestre d'été. Ronald est lui-même primé, à plusieurs occasions, comme en grammaire en 1906, en anglais en juillet 1908, ou en allemand en juillet 1909, 1910 et 1911. En 1905, il reçoit le volume *Roman History* (de W. W. Capes, publié en 1879) pour le féliciter d'avoir fini premier de la Sixth Class. En 1911, il reçoit le « Leaving Prize » délivré par le directeur. Cette liste semble témoigner d'un progrès scolaire progressif : Ronald ne se fait remarquer pour ses résultats scolaires qu'après plusieurs années à l'école, et en particulier en langues.

Au-delà des récompenses en elles-mêmes, c'est le zèle avec lequel Ronald travaille pour progresser, mais aussi pour obtenir ces prix qui doit être souligné. En 1910, Ronald inscrit en gothique dans le Livre V de Thucydide :

*I read the words of these books of Greek history ('year-writing') in the sixth month of this year: thousand, nine hundreds, ten, of Our Lord: in order to gain the prize given every year to the boy knowing most about Thucydides, and this I inscribed in my books on the twelfth of the sixth (month) after I had already ? first read through all the words carefully.* <sup>53</sup>

Bien que le témoignage soit en gothique (une langue qui ne lui est utile ni pour ses examens ni pour les prix), le message est clair: Ronald travaille et vise avant tout l'obtention des prix pour être récompensé de ce travail. La recherche de résultats et la progression dans les classements, en particulier à partir de 1909, semble le signe d'une recherche de reconnaissance et de connaissance qui est pour le moins compréhensible au

<sup>53</sup> Tolkien n'a pas gardé le livre en question, mais reçoit en 1965 une lettre d'une personne ayant en sa possession le volume en question et souhaitant comprendre l'inscription. Tolkien en profite pour corriger ses erreurs dans son message. (*Letters*, lettre 272, 20 juillet 1965).

vu de la situation familiale de Ronald.

Nous devons toutefois remarquer en passant, au delà de l'attraction pour les langues en général, le goût déjà précoce pour celles qui ne sont pas enseignées en cours, comme ici le gothique. Nous savons aussi que Ronald avait commencé l'étude de l'Anglo-Saxon pendant son temps libre, grâce aux conseils de George Brewerton<sup>54</sup>. Ce contraste entre sa formation dans les langues classiques, en cours, et son attraction personnelle pour les langues germaniques en particulier, en dehors des cours, est une tendance que nous retrouvons à l'université, où Ronald suit une formation en langues classiques, mais devient ensuite professeur d'Anglo-Saxon.

Ce bref panorama du type d'enseignement et du déroulement d'une journée scolaire à King Edward's permet de comprendre de quelle manière Ronald est alors à la fois un élève formaté au modèle des « public schools » avec une formation très classique et à la fois un élève au profil original, dont les singularités sont tolérées par une école elle-même singulière.

#### d) Et après...?

King Edward's a alors pour objectif, tout comme aujourd'hui, de former une élite intellectuelle, à partir d'élèves, certes sélectionnés, mais venus de milieux très différents. À la fin du cursus, la plupart des élèves se rendent à Oxford ou Cambridge pour passer un examen d'entrée spécifique à ces deux universités prestigieuses. Ronald passe cet examen en décembre 1909 pour la première fois mais il échoue. Il tente à nouveau l'examen l'année suivante et réussit. À dix ans d'intervalle, la même histoire se répète, puisque pour rentrer à King Edward's, il a aussi essuyé un échec avant de réussir. Cette fois-ci, ce premier échec peut paraître surprenant au regard des distinctions scolaires obtenues par Ronald lors de sa dernière année à King Edward's. Plutôt que de remettre en cause la qualité de l'éducation à

---

<sup>54</sup> *Biography*, p.54-5.

l'école, il est préférable de se tourner vers le manque certain de préparation à l'examen lors de la première tentative, comme nous pouvons le déduire de la vie privée (la relation avec Edith entre autres) et des activités multiples de Ronald.

Entre-temps, il a obtenu le « Oxford and Cambridge Higher Certificate », qui se déroule dans l'école et qui lui permet, en arrivant à Oxford, d'être exempté des premiers examens. Les épreuves de ce certificat sont variées et correspondent à la formation suivie à l'école: latin et grec, les textes sacrés, français, allemand, mathématiques. D'autres épreuves, telles que l'anglais, l'histoire antique, la mécanique, la physique ou la chimie sont optionnelles. Nous savons que Ronald compose en histoire antique, et fait preuve dans son travail de « acute and independent judgment »<sup>55</sup>, malgré quelques défauts stylistiques. C'est l'unique mention de Ronald dans le compte-rendu des examens pour le certificat cette année-là, mais elle semble déjà le montrer prédisposé à une carrière atypique.

Chaque année, de nombreux élèves de l'école obtiennent une bourse d'études, de divers grades, dans une des deux universités. Les élèves peuvent obtenir des « fellowships », des « exhibitions », des bourses bénéficiant de montants différents. En décembre 1911, Ronald obtient ainsi une bourse en lettres classiques pour Exeter College, du montant de soixante livres. C'est toutefois une somme qui n'est pas suffisante pour son propre maintien à Oxford, de sorte que sa nomination pour la bourse John Milward d'une valeur de cinquante livres (l'une des trois bourses délivrées par la fondation à des élèves méritants de l'école qui entrent à Oxford ou Cambridge) est la véritable clé qui lui permet de poursuivre ses études<sup>56</sup>. Au delà du signe de son excellence scolaire, l'attribution de cette bourse nous rappelle que Ronald a extrêmement peu de recours financiers personnels, une situation qui le poursuivra pendant de nombreuses années encore.

<sup>55</sup> « Oxford and Cambridge School Examination Board », section « (g) Ancient History », p. 14.

<sup>56</sup> La « John Milward Exhibition » est une bourse qui est valable quatre ans. En 1911, les gouverneurs décident de verser le montant de la bourse dès la nomination du récipiendaire, pour que les élèves qui n'en auraient pas les moyens autrement puissent tout de même aller à l'université. Cette décision, inscrite dans les comptes-rendus des gouverneurs l'année même où Ronald se trouve dans ce cas, nous semble une raison suffisante pour penser que cette mesure est prise en raison de son cas.

### **3) En dehors des cours, l'investissement personnel et la vie en communauté à l'école**

#### a) Une vie intellectuelle et sportive animée par le personnel éducatif

Si la journée des élèves à l'école est bien rythmée par les cours, elle n'y est pas limitée, pour la plupart d'entre eux. Le directeur et ses collègues exhortent en effet les élèves de l'école à s'investir dans les activités que propose l'école pour favoriser un esprit de cohésion et une plus grande convivialité: c'est bien à une vie en communauté plutôt qu'une vie solitaire que le personnel de l'école encourage. Cela permet par ailleurs aux élèves de participer à la création et au maintien de l'image de l'école. Celle-ci est en effet extrêmement importante pour le personnel comme pour les élèves, comme l'existence même d'une gazette d'anciens élèves (*Old Edwardian Gazette*) le montre: les anciens élèves du début du siècle, ayant pour la plupart fait carrière dans l'armée, les ordres, l'université ou la politique, sont fiers de se revendiquer de cette école et leurs nombreux témoignages dans la *Chronique* de l'école ou dans la section « Correspondance » de la *Gazette* sont autant de marques de leur attachement. Bien que moins visible avec les années, l'affection que Ronald porte à King Edward's se voit à travers sa présence à des réunions d'anciens élèves à Londres pendant ses études, puis avec sa venue lors d'une grande cérémonie commémorative en 1944.

Le portrait de l'activité culturelle à King Edward's à l'époque ne saurait être fait aujourd'hui sans l'aide précieuse de la *Chronique* des élèves, ce journal qu'une équipe d'élèves volontaires – contrôlée de loin par les professeurs – publie tous les deux mois environ et dans lequel ils rapportent les résultats des matchs de football, les comptes-

rendus des débats et publient parfois des poèmes de façon « anonyme ». Il doit s'agir d'un anonymat tout à fait relatif, puisque les élèves se connaissent souvent par les initiales<sup>57</sup>, qu'ils utilisent parfois pour signer les interventions dans la *Chronique*, mais aussi tout particulièrement dans la *Old Edwardian Gazette*: les réseaux d'amitié, rarement complètement hermétiques, doivent permettre d'apprendre très vite qui est l'auteur de tel ou tel texte. Selon Hammond et Scull, Ronald lui-même s'est retrouvé éditeur de cette chronique pour plusieurs numéros, entre novembre 1910 et février 1911, et pour les numéros de juin et juillet 1911<sup>58</sup>. Il y publie d'ailleurs probablement plusieurs textes, dont « Battle of the Eastern Field » est le seul clairement identifié. Le poème, dans un style assez archaïque et dans un ton héroïco-comique, relate un match de football. Le poème est dit avoir été retrouvé dans la poubelle de la salle des préfets – Ronald est en effet aussi préfet en 1910-11 – par un certain G. A. S. qui ne doit être autre que Ronald lui-même. Il utilise là un procédé de dissimulation de l'identité et de création d'un second niveau de lecture qui sous-tendra plus tard la création de tout son monde fictionnel.

Alors que la formation dominante de l'école est du domaine intellectuel, la pratique d'un sport collectif est particulièrement encouragée. Ainsi, si seuls les cours de gymnastique<sup>59</sup> sont obligatoires, la plupart des élèves s'engagent dans l'équipe de football ou de cricket. Pour faciliter la pratique de ces sports, qui nécessitent donc des entraînements réguliers pour affronter les équipes d'autres établissements lors de matchs mouvementés, la fondation de l'école achète des terrains légèrement éloignés du centre ville.

Au sein même de l'école, l'esprit de compétition dans le cadre d'une bonne entente est encouragé. Ainsi, alors même que Ronald vient d'entrer dans l'école, Gilson, à la demande de son collègue A. E. Measures, met en place un championnat des « Maisons ».

<sup>57</sup> *Letters*, lettre 58, 3 avril 1944.

<sup>58</sup> Nous n'avons toutefois pas pu trouver de trace de cette référence dans le texte de la *Chronique* elle-même.

<sup>59</sup> La gymnastique et les exercices (« drills ») ont été importés de Suède à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

L'école est divisée en quatre « Maisons », chacune portant le nom d'un professeur ou d'un ancien directeur et les quatre « Maisons » s'affrontent dans différentes épreuves sportives au cours de l'année pour obtenir des prix. Nous ne savons pas quand Ronald commence à participer activement à la compétition au sein de la « Maison Measures », mais il y est clairement investi dans sa dernière année à l'école. Le système est encore en place aujourd'hui, et les différents trophées trônent fièrement dans les vitrines du hall de l'école. Ce qui est plus surprenant au vu de la politique de groupe mise en valeur par l'école, est l'organisation de la journée des « Sports Athlétiques » à la fin du trimestre d'été, où Ronald se distingue en 1910 et 1911 en terminant troisième de la course d'1,6 kilomètres (« One Mile Flat Race »).

Avouant ne pas aimer le cricket, Ronald s'engage ainsi dans l'équipe de football de l'école<sup>60</sup>. La *Chronique* de l'école le décrit à deux reprises, en avril 1910 puis en juin 1911 :

J. R. R. TOLKIEN (1910-11). A light forward, who possesses pace and dash, and is a good dribble. He has done much good individual work, especially in breaking away from the scrum to assist the three-quarters. His tackling is always reliable, and he follows up hard. Has been a most capable and energetic Secretary. Captain of Measures'.

Lorsqu'il se remémore sa courte carrière de footballeur, Tolkien écrit à son fils Michael, qui vient d'être refusé dans l'équipe de son école :

But many a man ends up in it and even with colours, who is rejected at first. It was so with me and for same reason: too light. But one day I decided to make up for weight by (legitimate) ferocity, and I ended up a house-captain at end of that season, & got my colours the next.<sup>61</sup>

Nous apprenons ainsi comment, dans le cadre du sport comme dans le cadre scolaire,

<sup>60</sup> Nous utilisons ici le terme de « football » car c'est celui employé dans les textes de l'époque, mais il convient de rappeler qu'il s'agit en réalité du rugby moderne.

<sup>61</sup> *Letters*, lettre 16, 3 octobre 1937.



Ronald aime à s'efforcer au maximum pour parvenir à son but. Il y parvient d'ailleurs merveilleusement car, comme le souligne la *Chronique*, il termine sa scolarité en étant secrétaire du club et même capitaine de l'équipe au sein de sa « Maison » en 1910-11.

Si King Edward's souhaite promouvoir une vie saine grâce au sport, celui-ci n'est pas la seule activité de groupe à laquelle les élèves sont incités à participer. Les élèves les plus âgés sont les acteurs principaux d'une pièce grecque jouée en version originale à l'occasion du Speech Day. Ce jour-là, à la fin juillet, est l'occasion de fêter la fin de l'année scolaire et il rythme son calendrier. Nous retrouvons là Ronald qui joue sous les traits de l'Inspecteur dans *Les Oiseaux* d'Aristophane en 1910 et en tant que Hermès dans *La Paix* du même auteur en 1911.

Par sa présence et son investissement majeur dans ces types d'activités très différents (mais toujours à tendance assez communautaire), nous comprenons que Ronald avait parfaitement intégré l'esprit de King Edward's lorsqu'il quitte l'école en 1911. Par ailleurs, l'encouragement aux sports collectifs et à la pratique du théâtre correspond à des loisirs de classe moyenne, comme nous le montrent de nombreuses photos de l'époque. Toutefois, l'investissement de Ronald dans la vie de l'école ne se limite pas aux seuls théâtre, football et *Chronique*. Il participe en effet activement à de nombreuses autres activités. Nous devons souligner que l'importance de son investissement en dehors des cours ne prend un caractère remarquable qu'à partir de l'année 1909 lorsqu'il est déjà en First Class. Cette tendance semble être générale à l'école, les activités proposées demandant une certaine force physique ou un talent oratoire que les plus jeunes n'ont pas encore.

#### b) Un signe des temps : les « Officers Training Corps »

Comme nous l'avons vu, le développement important que connaît le système

éducatif en Angleterre à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle est fortement lié à une volonté politique, en particulier d'éduquer de bons citoyens, mais aussi de bons soldats. Cette tendance, qui cherche à enrayer la « dégénérescence des races » (particulièrement soulignée au moment de la guerre anglo-boer, lorsque de nombreux hommes ne peuvent être enrôlés en raison de leur condition physique) en promouvant beaucoup d'exercice physique et de la discipline, s'exprime par exemple dans le mouvement scout, fondé par Baden-Powell en 1907. Mais d'autres initiatives du même type ont existé avant celle-ci, et celle des « Cadet Corps » à King Edward's en est l'exemple. Ce groupe, qui consiste en la création d'une compagnie à caractère militaire, était apparu en 1875 mais avait périclité. Sous l'impulsion de Cary Gilson, les « Cadet Corps » réapparaissent en 1907 et prennent le nom de « Officers Trainings Corps ». Cary Gilson ne fait alors qu'intégrer son école à un mouvement national, puisque la « National Service League », fondée en 1901, élabore à partir de 1906 un vaste réseau d'affiliation qui inclut les « Cadet Corps » des différentes « public schools ». En dehors même du cadre scolaire, l'appartenance à un groupe de type militaire, comme la « Volunteer Force », est extrêmement répandue au début du siècle, ce qui montre l'étendue du phénomène<sup>62</sup>.

Des compagnies du même type existent dans d'autres écoles prestigieuses et ainsi, en juillet 1909, ce sont près de vingt mille jeunes qui se regroupent dans un « Public Schools' Camp » où ils imitent tout d'une bataille rangée, si ce n'est les tirs (auxquels ils sont toutefois entraînés en dehors de ces mises en scène). Ronald participe à ce campement, ainsi qu'à celui qui a lieu un an plus tard, et est nommé caporal à l'automne 1910. Les jeunes membres des « Corps » sont aussi passés en revue par un major en juin 1911. Au-delà d'un mouvement répandu, les « Corps » de toute l'Angleterre sont aussi encouragés par le roi lui-même. Quelques jeunes (dont Ronald) sont ainsi sélectionnés pour participer à la parade lors du couronnement du roi George V en juin 1911 et font

<sup>62</sup> Anne Summers. « Militarism in Britain before the Great War ». *History Workshop*, n°2, automne 1976.

l'objet d'une revue royale un mois plus tard. Autant de signes qui semblent nous montrer comment le service pour la patrie était inculqué dès l'école à la nouvelle génération instruite<sup>63</sup>.

L'apprentissage de la discipline militaire et la déférence envers la couronne qui découlent de toutes ces démarches participent de la création de ce citoyen docile et efficace que recherche l'État. À voir Ronald se lancer dans les Corps au cours de l'année 1909 et y faire suffisamment preuve d'efficacité ou de zèle pour y être promu caporal à l'automne 1910, nous pouvons être surpris devant son affirmation, quelques années plus tard, de son non-militarisme. En effet, il écrit à son ami Christopher Wiseman en 1914: « with patriotism and nationalism (no militarism) »<sup>64</sup>. Comment comprendre ce paradoxe ? Ronald participe activement aux exercices et au système des « Corps », qui ont tout de l'appareil militaire. Pourtant Ronald n'en retire, selon lui et seulement si cela vient des « Corps » et non d'autre chose, qu'un sentiment nationaliste mais aucun militarisme. L'explication la plus simple nous est donnée dans une perspective psychologique: Ronald entre à King Edward's à huit ans, y suit le cursus habituel pendant plusieurs années et y reste même après la mort de sa mère. Il y rencontre des professeurs charismatiques et d'autres enfants ou de jeunes adolescents qui vont devenir ses amis proches. Son investissement dans les activités de l'école apparaît comme une manière de prouver son intégration et sa valeur (en particulier physique, puisqu'il est alors d'apparence frêle), les « Officers Training Corps » ont pu être un moyen parmi d'autres de prouver à son entourage qu'il mérite sa place au sein de l'école. Une autre explication, plus historique, est simplement celle d'une intégration, sans arrière-pensées, à un mouvement général de la société, vers plus de militarisme et vers un nationalisme exacerbé, à la suite de la guerre anglo-boer et alors que la situation européenne se tend. Ainsi donc, au-delà de l'apparente

---

<sup>63</sup> *Chronology*, p.14-5, 24-25.

<sup>64</sup> *Tolkien Papers*, Bodleian Library. Cité dans *Chronology*, p. 9.

schizophrénie à laquelle serait sujette Ronald, il s'agit plutôt ici d'un paradoxe lié à la différence que nous devons établir entre la « vie publique » (où Ronald agit comme ses camarades et participe activement à des activités militaristes) et la « vie privée » (où Ronald se révèle plutôt enclin à un patriotisme qu'il ne veut pas militariste).

### c) Les « societies » de King Edward's : entre tradition et modernité

Dans les années 1880, l'école assiste à la naissance de « societies », sortes de clubs, dont la Debating Society est la plus en vogue au moment où Ronald s'intéresse à la vie associative dans l'école. Encourageant la participation à des débats et donc créant une émulation collective et un goût pour l'argumentation qui n'est pas sans rappeler les sociétés antiques<sup>65</sup>, la Debating Society est toutefois le lieu de discussions sur des sujets particulièrement contemporains. La Society, où participent souvent les professeurs autant que les élèves, se rassemble toutes les deux semaines pour débattre d'un sujet en particulier, dont la teneur est ensuite rapportée dans la *Chronique* de l'école. Nous savons ainsi que Ronald y participe pour la première fois en octobre 1909, à l'occasion d'un débat sur les attitudes des suffragettes militantes. Il est toutefois très probable qu'il ait assisté à plusieurs séances auparavant sans intervenir, que ce soit par timidité ou par absence d'argument à apporter au débat. La participation implique en effet d'être « membre » de la Society, mais les personnes assistant aux débats n'étaient pas nécessairement membres, comme semble le montrer l'écart important entre le nombre de présents et le nombre de votants à la fin du débat. Il est donc possible que Ronald ait d'abord fait partie des spectateurs « passifs », avant de rejoindre les membres de la Society.

La diversité des exemples même des sujets proposés au club sont très parlants. Ils traitent parfois de sujets politiques d'actualité, comme du vote des femmes à trois occasions

---

<sup>65</sup> Un débat en latin avait aussi lieu annuellement. Tolkien y participe à partir de 1909, et y surprend ses compagnons en parlant en gothique ou en grec lorsqu'il interprète un envoyé barbare ou grec.

et de la dégénérescence des races et de la puissance impérialiste à plusieurs reprises<sup>66</sup>, mais aussi de thèmes touchant l'école plus particulièrement (« Qu'une école privée n'est pas complète sans ses Cadet Corps » en décembre 1905, « Que cette Maison considère que la Debating Society est plus néfaste que bénéfique » en novembre 1910, « Que cette Maison regrette l'existence des vacances et demande leur abolition » en février 1911) ou tout simplement plus généraux (sur la peine de mort ou l'importance de Shakespeare...). D'après les comptes-rendus de la *Chronique*, qui résument l'intervention de chacun, Ronald n'est intervenu que peu de fois, mais la plupart du temps ses interventions sont marquantes: ainsi, il participe aux débats à propos des suffragettes et fait alors preuve d'humour tout en affichant un mépris certain pour la suffragette militante<sup>67</sup>, il participe aussi lorsque le sujet lui tient à cœur et fait alors des interventions vindicatives très remarquées, comme sur la conquête normande ou l'originalité de Shakespeare. Nous avons là les traits d'un jeune homme sûr de ses opinions – ce que le caractère même de la Society accentue évidemment – et qui n'hésite pas à les exprimer en faisant preuve de beaucoup d'humour.

Ronald est aussi membre de la Literary Society, un pendant de la Debating Society, puisque les séances des deux clubs ont lieu par alternance le vendredi soir. Le déroulement des séances est assez différent puisqu'il s'agit simplement d'un exposé fait par un élève ou un professeur sur un thème choisi par ce dernier. Les sujets traités à la Literary Society permettent aussi de se faire une idée de l'esprit de l'école et de l'esprit de l'époque: Kipling en tant que poète, John Ruskin, William Morris... Ronald fait lui-même un exposé en février 1911 sur les « Sagas Nordiques » dans lequel il exprime toute son admiration pour

---

<sup>66</sup> La thématique impérialiste revient en particulier lors des débats ouverts (« Open Debate ») ou des débats entre anciens élèves (« Old Boys Debate »), auxquels parfois plusieurs centaines de personnes assistent, ce qui implique un public plus diversifié et probablement plus adulte que lors des débats internes au club. Le thème est toutefois aussi traité au sein de la Society seule, comme avec le sujet « Un Système d'Arbitrage serait dans tous les cas préférable à la Guerre », débat auquel Ronald votera contre.

<sup>67</sup> « J. R. R. TOLKIEN (maiden) spoke of the Suffragette from a Zoological point of view and gave an interesting display of his paronomasiac powers. A good humorous speech », *King Edward's Chronicle*, novembre 1909, p. 84.

ces textes<sup>68</sup>. Les débats et les interventions sont ainsi l'occasion de former son esprit critique et de mettre en avant ses goûts personnels, déjà bien marqués.

Au delà des clubs et des activités promus par l'école, Ronald, Christopher Wiseman (son camarade de tête de classe) et R. Q. Gilson (le fils du directeur) décident au printemps 1910 de former un groupe « officieux », une sorte de « society » secrète, la « T. C. B. S »<sup>69</sup>, où les jeunes gens discutent de toutes sortes de thèmes probablement liés à leurs intérêts particuliers, que Carpenter détaille dans la *Biographie*<sup>70</sup>. Ce qui nous intéresse ici, au delà de la mention particulière des relations intenses d'amitié que Ronald a su bâtir au cours de ces quelques années à King Edward's, est cette appartenance caractéristique et permanente à un groupe: Ronald ne se contente pas des clubs officiels mais fonde un club secret avec ses amis, à l'image des cercles d'intellectuels dont ils avaient connaissance. D'ailleurs, il a la prétention de comparer à l'occasion la T. C. B. S au groupe Préraphaélite, ce qui lui vaut une réaction outragée de Christopher Wiseman<sup>71</sup>. Cela nous montre toutefois ce vers quoi tendait Ronald: un groupe d'intellectuels, un groupe de jeunes gens dont la compagnie permet une émulation commune pour progresser dans leurs travaux d'« artistes ». Alors que leurs goûts sont différents, les jeunes partagent néanmoins leurs avis et leurs découvertes, le signe d'une ouverture d'esprit et de la possibilité de l'amitié au-delà des désaccords intellectuels qui nous rappelle le groupe des Inklings, duquel fait partie Tolkien près de vingt ans plus tard.

#### d) La bibliothèque, repaire du solitaire ?

La formation de ce club entre amis est particulièrement favorisée par le libre usage que ses membres peuvent faire de la bibliothèque, puisqu'ils en sont responsables. En effet,

<sup>68</sup> *King Edward's Chronicle*, mars 1911.

<sup>69</sup> « Tea Club and Barrovian Society ». Ils aimaient à se retrouver dans le salon de thé de Barrow's, sur Corporation Street, d'où le nom.

<sup>70</sup> *Biography*, p. 69-70.

<sup>71</sup> John Garth, *Tolkien and the Great War: The Threshold of Middle-Earth*. London: HarperCollins, 2003, p. 14.

les élèves en dernière année de scolarisation à King Edward's peuvent obtenir le statut de « sous-bibliothécaire » (ce que Ronald devient à l'automne 1910) puis de « bibliothécaire » pour l'un d'entre eux – titre que porte Ronald à partir d'avril 1911. Il est fort probable que Ronald y consacre beaucoup de temps et soit particulièrement familier avec ses rayons. Plus tard, en octobre 1911, R. Q. Gilson, encore scolarisé à King Edward's et promu bibliothécaire, envoie une lettre à Ronald pour lui réclamer l'exemplaire du *Kalevala*, qu'il n'a pas rendu<sup>72</sup>. Alors que la bibliothèque nous apparaît aujourd'hui comme un lieu d'isolement, elle est alors, dans le cadre de l'école, un lieu de rencontres et de partage, tout comme certainement les bibliothèques publiques.

Il n'existe malheureusement pas de catalogue de la bibliothèque à l'époque et les ouvrages ne nous sont pas parvenus<sup>73</sup>. Nous pouvons malgré tout nous faire une image de la diversité de ces rayons, desquels Ronald est familier, avec les listes de « livres proposés » qui sont rapportées dans les volumes de *King Edward's School List*: en juillet, à partir de 1903, une liste de livres que des professeurs ou des élèves ont offert à la bibliothèque est ainsi publiée. Si la majorité des ouvrages sont des volumes de littérature latine, d'histoire antique ou moderne ou encore de grammaire ou de mathématiques, plusieurs romans sont aussi présents et ont même beaucoup de succès auprès des élèves comme le souligne le bibliothécaire en décembre 1905<sup>74</sup>. Les titres de ces romans dénotent souvent une atmosphère impérialiste ou du moins le livre d'aventures typiquement adressé aux jeunes garçons<sup>75</sup>. Ronald apporte sa pierre à l'édifice avec *Heretics* (1905) et *Orthodoxy* (1908) de G. K. Chesterton dans l'année 1908-09: ce sont des livres d'apologie chrétienne récents, ce qui nous montre que Ronald est attentif à ce genre de publications,

---

<sup>72</sup> *Chronology*, p.28.

<sup>73</sup> Les notes sur la bibliothèque publiées dans la *Chronique*, nous indiquent qu'un tel catalogue a existé, classifiant les livres par catégories, mais l'école ayant souffert d'un incendie important au moment du changement de locaux, beaucoup de matériau a disparu.

<sup>74</sup> *Chronicle*, décembre 1905, p.86-7.

<sup>75</sup> Sont ainsi mentionnés des ouvrages de Charles Kingsley, Rudyard Kipling, Winston Churchill, Conan Doyle, R.M. Ballantyne, G. A. Henty.

mais aussi que l'école est prête à accepter des textes religieux engagés alors même que son enseignement ne professe aucune religion en particulier.

Il ressort de notre panorama des activités multiples de Ronald à King Edward's, une forme d'hyper-activité ou d'investissement compulsif dans tout ce qu'il entreprend (sauf ses études à proprement parler ?). Ce goût pour la vie associative et la vie intellectuelle n'a par ailleurs aucunement disparu par la suite, comme sa participation aux Inklings à partir des années 1930 nous le montre en particulier. Encore étudiant, fraîchement sorti de King Edward's, son investissement se fait aussi sentir à Oxford, comme cette citation amusante nous le dit: « Tolkien, if we are to be guided by the countless notices on his mantlepice, has joined all the Exeter Societies which are in existence, and has also done well to get an occasional place in an exceptionally strong College “pack” »<sup>76</sup>. Après l'école, Ronald continue de s'investir dans la vie étudiante qui l'entoure, tout en progressant, tant bien que mal, dans ses études.

Nous pouvons maintenant parfaitement comprendre pourquoi il aurait été surprenant qu'il réussisse l'examen d'entrée à Oxford en décembre 1909. Si sa relation avec Edith et sa passion pour les langues – celles qu'il étudie en dehors des cours, comme l'anglo-saxon ou le gothique, et celles qu'il invente – peuvent être mises en cause, nous devons de compléter le portrait de ce jeune homme avec cette facette plus ou moins scolaire: par son investissement personnel dans toutes ses activités et par son goût pour la vie en groupe, Ronald apparaît en 1911 comme le produit parfait de l'école prestigieuse qu'est King Edward's au début du siècle. Son départ pour Oxford constitue alors une rupture à plus d'un titre : si Ronald reste dans le système classique d'enseignement en poursuivant ses études dans une des universités les plus prestigieuses, il quitte définitivement Birmingham et la flexibilité d'une école au cachet tout particulier.

<sup>76</sup> « Oxford Letter », *King Edward's Chronicle*, décembre 1912, p. 85.





## **Conclusion**

En juillet 1911, il y a tout juste un siècle, John Ronald Reuel Tolkien quitte King Edward's, l'école où il a tant appris et où il s'est tant investi, et par là même occasion, Birmingham, la ville qu'il connaît sur le bout des doigts, où il a souffert, aimé, prié: en somme, où il a vécu pendant seize ans.

À Oxford, il obtient son diplôme en lettres classiques mais sans brio, probablement en raison de son intérêt de plus en plus poussé pour d'autres langues que celles qu'il étudie à l'université. Il se tourne d'ailleurs vers l'étude de la langue anglaise, plus que de sa littérature. Jeune encore, il devient professeur à l'université de Leeds, puis retourne à Oxford en tant que professeur d'Anglo-Saxon. Bien qu'admirable, sa carrière universitaire reste cependant dans la moyenne de celle à laquelle que les anciens élèves de King Edward's pouvaient prétendre. Tout comme ses résultats à l'examen d'entrée pour King Edward's et pour Oxford l'avaient laissé envisager, Tolkien n'excelle pas nécessairement dans ses études, dans un cadre purement académique, sauf quand celui-ci est directement lié à sa propre passion, les langues.

Toutefois, ce n'est pas tant la carrière universitaire de Tolkien en tant que professeur à Oxford que nous souhaitons souligner au terme de notre étude. Il ne s'agit pas non plus de son succès en tant qu'auteur de fiction – bien qu'en définitive ce soit ce succès qui nous a mené à cette étude. Nous avons donc établi ici le constat de la découverte et de la construction d'un caractère et d'un personnage au fil de nos recherches.

L'étude du contexte socio-culturel et du contexte urbanistique nous a permis de constater à quel point Tolkien accorde une importance toute particulière à l'espace: ses premiers souvenirs sont avant tout ceux de paysages et il est particulièrement sensible aux changements de décor, en particulier au contraste entre des lieux avec une dimension rurale très dominante, comme Sarehole et Rednal, et des lieux plutôt urbanisés et animés, comme

Moseley ou Edgbaston. Cette sensibilité particulière à l'espace, au paysage, se retrouve d'ailleurs directement liée à une autre dimension majeure de l'affect de Tolkien: la famille. En effet, celle-ci est avant tout associée à un comté d'Angleterre et à des endroits spécifiques. Alors que la mère et le foyer familial sont très vite, et de façon définitive, assimilés à l'attachement à religion catholique, le rapport à la famille au sens large est lui lié à ce sentiment d'appartenance à un lieu. De plus amples recherches sur le rapport de Tolkien à la terre et le paysage environnant, qu'il soit urbain ou rural, seraient certainement très fructueuses.

Si l'importance accordée à l'espace semble plus déterminée par un caractère et une sensibilité particulière, l'attachement à la religion et à la famille semblent eux être plutôt le produit d'une époque. De la même manière, l'éducation reçue à l'école est bien une éducation classique, qui ouvre à Tolkien les portes de l'université la plus classique (au sens d'ancienne) qui soit. Toutefois, tout comme la religion catholique est une porte ouverte à l'originalité grâce à la mère, l'éducation reçue à King Edward's laisse libre cours à l'expression de l'originalité grandissante de Tolkien et de son rapport aux langues.

En étudiant ces divers domaines, nos recherches nous ont mené à découvrir des sentiers inattendus et parfois peu explorés, comme l'émigration anglaise au tournant du siècle, le catholicisme en Angleterre en dehors de la population irlandaise, le phénomène d'urbanisation autour de Birmingham, le contraste entre l'éducation dans les écoles publiques et celle des écoles privées, etc. La diversité des thématiques à aborder nous ont ainsi permis de tisser des liens inter-disciplinaires des plus enrichissants.

Alors que notre objectif premier était avant tout de découvrir comment les goûts intellectuels et par là-même, la future carrière de Tolkien, se sont mis en place pendant son enfance ou son adolescence, au fur et à mesure de nos recherches, c'est en réalité tout un univers que nous avons reconstruit progressivement, en reconstruisant la vie de l'enfant, au sein de sa famille, au sein de l'école et dans un environnement spatial bien défini. Ainsi,

plutôt que les affinités intellectuelles, ce sont les caractéristiques de toute une vie qui nous sont apparues, et à travers celles-ci, un portrait, que nous espérons fidèle. Nous avons ainsi abordé la construction d'un caractère singulier qui s'est forgé au contact des épreuves de la vie et à une époque charnière: celle du passage d'un XIXème siècle victorien à un XXème siècle, qui court déjà, en 1911, vers le grand cataclysme que sera la Première Guerre Mondiale.

## Bibliographie

### Sources Primaires

#### Tolkien

Tolkien, John Ronald Reuel. *The Lord of the Rings*. London: HarperCollins, 1991. [1954-5]

-- The Silmarillion. London: HarperCollins, 2004. [1977]

Humphrey Carpenter ed., *The Letters of J. R. R. Tolkien*, London: HarperCollins, 2002. [1981].

Wayne G. Hammond et Christina Scull, *J. R. R. Tolkien : Artist & Illustrator*. London : HarperCollins, 1995.

#### Birmingham, ou la ville au tournant du siècle

Alexander, Helen Cadbury. *Richard Cadbury of Birmingham*. Birmingham: Hodder and Stoughton, 1906.

Allen, Dora. *My earliest recollections*. MS Birmingham Central Library, LP 78.1

« A Local Retrospect for the Year 1886 », *Birmingham Daily Post*, 31 décembre 1886.

Anderton, Thomas. *A Tale of One City: the New Birmingham*. Birmingham: Midland Counties Herald, 1900.

Bedford, Mary Elizabeth, MS 1547/1. MS Birmingham Central Library.

*Kelly's Directory Map of Birmingham. 1898*. Birmingham Central Library.

*Kelly's Directory of Birmingham and its Suburbs 1900*.

Ryland, Thomas Henry. *Reminiscences*. Birmingham: The Midland Counties Herald, 1904.

Sleigh, Barbara. *The smell of privet*. London: Hutchinson, 1971.

## King Edward's

Hopkins, Sir Richard. « The School in the 1890's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952.

Hutton, TH. « The School in the 1900's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952.

*King Edward's Chronicle 1904-1908*. Birmingham: The Foundation of King Edward's VI, 1909.

*King Edward's Chronicle 1909-19014*. Birmingham: The Foundation of King Edward's VI, 1905.

*King Edward's School: Governors' Reports, 1899-1904*. Birmingham: The Foundation of King Edward's VI, 1905.

*King Edward's School List 1895-1904*. Birmingham: The Foundation of King Edward's VI, 1905.

*King Edward's School List 1905-1914*. Birmingham: The Foundation of King Edward's VI, 1905.

Manton, Joseph. « The School in the 1880's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952.

« Oxford and Cambridge School Examination Board ».

*Old Edwardian Gazette*. Birmingham: The Old Edwardian Association, juin 1972.

*Old Edwardian Gazette*. Birmingham: The Old Edwardian Association, décembre 1973.

*Old Edwardian Year Book*. Birmingham: The Old Edwardian Association, 1928.

Sheldon, G. A., « Some New Street Memories », *King Edward's Chronicle*, décembre 1946.

– « The School in the 1910's », *King Edward's Chronicle*, juillet 1952.

## Sources Secondaires

Contexte culturel et historique: l'époque victorienne et edwardienne

Bowler, Peter J.. *The Invention of Progress: The Victorians and the Past*. Oxford: Basil Blackwell, 1989.

Briggs, Asa. *Victorian Things*. Chicago: University of Chicago Press, 1989.

Colls, Robert et Philip Dodd. *Englishness, Politics and Culture 1880-1920*. Beckenham, Kent: Croom Helm, 1986.

Harrison J.F.C. *Late Victorian Britain, 1875-1901*. London : Routledge, 1991.

James, Lawrence, *The Middle Class: a History*. London: Little, Brown and Company, 2006.

Marsh, Peter T. *Joseph Chamberlain: Entrepreneur in politics*. Yale: Yale University Press, 1994.

Read, Donald. *Edwardian England 1901-1915: Society and Politics*. London: Harrap, 1972.

Tilly, Louise, et J. W. Scott. *Women, Work and Family*. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1978.

### Tolkien

Burns, Maggie. « Jane Suffield ». In Connecting Histories. En ligne.  
<[http://www.search.connectinghistories.org.uk/engine/resource/exhibition/sequential/default.asp?](http://www.search.connectinghistories.org.uk/engine/resource/exhibition/sequential/default.asp?txtKeywords=suffield&lstContext=&lstResourceType=&lstExhibitionType=&chkPurchaseVisible=&txtDateFrom=&txtDateTo=&originator=%2Fengine%2Fsearch%2Fdefault%5Fhndlr%2Easp&page=&records=&direction=&pointer=611&text=0&resource=1150)

[txtKeywords=suffield&lstContext=&lstResourceType=&lstExhibitionType=&chkPurchaseVisible=&txtDateFrom=&txtDateTo=&originator=%2Fengine%2Fsearch%2Fdefault%5Fhndlr%2Easp&page=&records=&direction=&pointer=611&text=0&resource=1150](http://www.search.connectinghistories.org.uk/engine/resource/exhibition/sequential/default.asp?txtKeywords=suffield&lstContext=&lstResourceType=&lstExhibitionType=&chkPurchaseVisible=&txtDateFrom=&txtDateTo=&originator=%2Fengine%2Fsearch%2Fdefault%5Fhndlr%2Easp&page=&records=&direction=&pointer=611&text=0&resource=1150)>

– « John Suffield ». In Connecting Histories. En ligne.

<<http://www.search.connectinghistories.org.uk/engine/resource/exhibition/sequential/default.asp?theme=29&originator=%2Fengine%2Ftheme>

[%2Fdefault.asp&page=&records=&direction=&pointer=582&text=0&resource=1386](http://www.search.connectinghistories.org.uk/engine/resource/exhibition/sequential/default.asp?theme=29&originator=%2Fengine%2Ftheme)>

– « ...A local habitation and a name... ». *Mallorn*, n° 50, automne 2010.

Carpenter, Humphrey. *J. R. R. Tolkien: a Biography*. London: HarperCollins, 2002. [1977]

Garth, John. *Tolkien and the Great War: The Threshold of Middle-Earth*. London: HarperCollins, 2003.

– « Tolkien and the Boys who did not believe in Fairies », *Tolkien Studies*, n°7, 2010.

Hammond Wayne G., et Christina Scull, *The J. R. R. Tolkien Companion and Guide: Chronology, vol.1*. London: HarperCollins, 2006.

Martin-Gomez, Laura. “J. R. R. Tolkien and C. S. Lewis: Origins and Impact of Their Medieval Scholarship” Master 1. Université Paris VII – Diderot, 2010.

### L'empire, l'impérialisme et l'immigration

Baines, Dudley. *Migration in a Mature Economy: emigration and internal migration in England and Wales, 1861-1900*. Cambridge : Cambridge University Press, 1985.

« Bloemfontein ». In South African History Online. En ligne.

<<http://www.sahistory.org.za/pages/places/villages/freeState/bloemfontein.php>>

Carrington, C. E. *The British Overseas*. Cambridge: Cambridge University Press, 1950.

James, Lawrence. *The Rise and Fall of the British Empire*. London: Little, Brown and Company, 1994.

Potter, Andrew ed.. *The Oxford History of the British Empire: The Nineteenth Century*. Oxford : Oxford University Press, 1999.

Summers, Anne. “Militarism in Britain before the Great War”. *History Workshop*, n°2, automne 1976.



## Religion

Chavasse, Paul. *The Birmingham Oratory Church, A History and Guide*. Birmingham: Clarkeprint, 1978.

Mathew, David. *Catholicism in England: The Portrait of a minority: its culture and tradition*. London: Eyre and Spottiswoode, 1948.

McLeod, Hugh. "Class, Community and Religion: the Religions Geography of Nineteenth-Century England", *A Sociological Yearbook of Religion in Britain*, 6, ed. Michael Hill, London: SCM Press, 1973, pp. 29-72.

– *Religion and Society in England, 1850-1914*. Basingstoke : Macmillan, 1996.

Parsons, Gerald, ed.. *Religion in Victorian Britain, Volume 1: Traditions*. Manchester: Manchester University Press and The Open University, 1988.

*Victorian Education*. Leicester : History of Education Society, 1976.

Weaver, Pauline. *Hagley Road, Edgbaston - the Oratory, with colour photographs. Building History, vol. 2*. Birmingham: auto-édité, 1996.

## Birmingham: la ville, ses développements et ses infrastructures

Blackham, Robert S. *The Roots of Tolkien's Middle-Earth*. Stroud: Tempus, 2006.

Briggs, Asa. *History of Birmingham, vol. 2: Borough and City (1865-1938)*. Oxford: Oxford University Press: 1952.

– *Victorian Cities*. London: Odhams, 1963.

Cannadine, David. "Victorian Cities: How Different ?", *Social History*, vol. 2, n°4, janvier 1977.

– *Lords and Landlords: the Aristocracy and the Towns, 1774-1967*. Leicester : Leicester University Press, 1980.

Cartwright, Penelope. *A short history of King's Heath*. Manuscrit. Birmingham Central Library, Archives and Heritage.

Fairn, Alison. *A History of Moseley*. Birmingham: auto-édité, 1973.

Fishman, Robert. *Bourgeois Utopia: The Rise and Fall of Suburbia*. New York : Basic Books, 1987.

Hitches, Mike. *Birmingham Transport*. Stroud: Sutton, 1999.

Hopkins, Eric. *The Making of the Second City, 1850-1939*. Stroud: Tempus, 2001.

Marks, John. *Moseley and King's Heath, on old picture postcards*. Keyworth: Reflections of a Bygone Age, 1991.

Pevsner, Nikolaus et Alexandra Wedgwood. *Buildings of England: Warwickshire*. Harmondsworth: Penguin Books, 1966.

Stephens W. B, ed.. *A History of the County of Warwick: Volume 7 - The City of Birmingham*. Oxford: Oxford University Press for the Institute of Historical Research, 1964.

Tupling, R. E.. *The Story of Rednal*. Birmingham: Birmingham Public Libraries, 1983.

### Enfance et éducation

Cunningham, Hugh. *Children and childhood in western society since 1500*. London : Longman, 1995.

Horn, Pamela. *The Victorian and Edwardian schoolchild*. Gloucester: Amberley, 2010.

Hutton, T. W. *King Edward's School, Birmingham 1552-1952*. Oxford: Basil Blackwell, 1952.

Martin, Christopher. *A Short History of English Schools 1750-1965*. Hove : Wayland, 1979.

Trott, Tony. *The Archive Photographs Series: King Edward School's, Birmingham*. Stroud: Tempus, 2001.

– *No Place for Fop or Idler: The Story of King Edward's School, Birmingham*. James & James, 1992.

Walvin, James. *A child's world : a social history of English childhood, 1800-1914*. Harmondsworth : Penguin Books, 1982.

Worsley, Margaret. *A History of St Philip's, from beginning to beginning*. Tamworth: Wine Press, 1997.

## Annexes

### Annexe 1: Birmingham

a) Carte de Birmingham (*Kelly's Directory*, 1898): le sud-ouest de la ville.



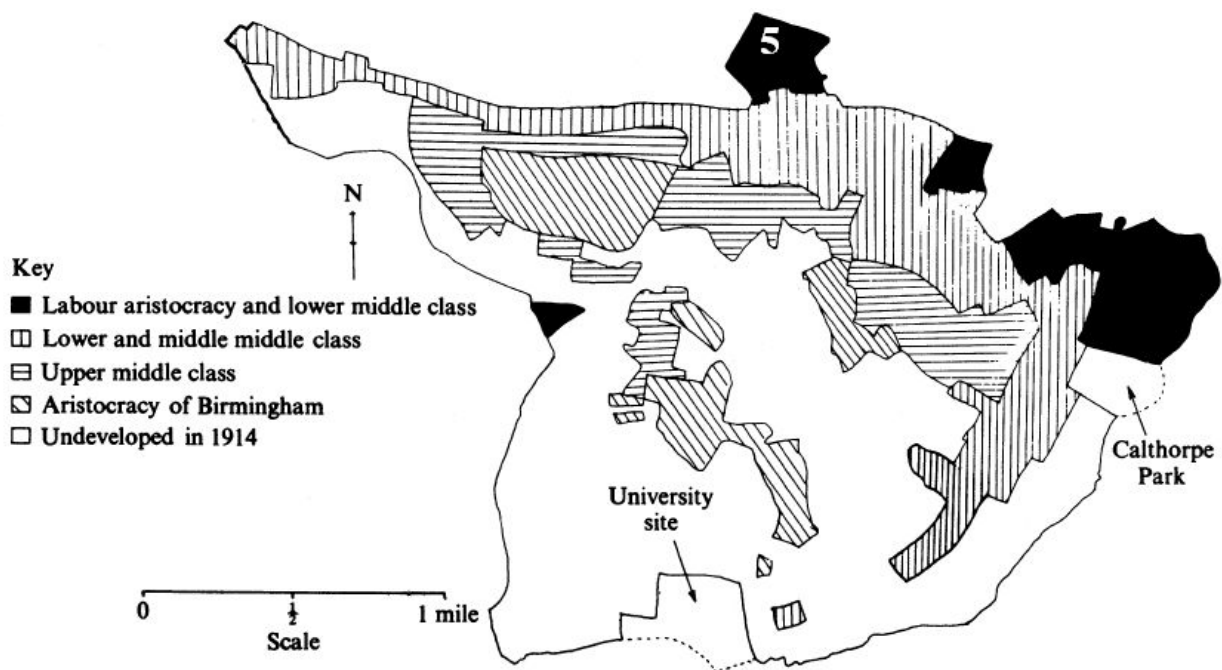
Les chiffres correspondent aux adresses où Ronald a vécu (voir Annexe 2)  
(*Kelly's Directory Map of Birmingham*, 1898).

b) Le blason de la ville



(Blason sur Victoria Square. Il s'agit de la version remise à jour et légèrement modifiée de 1977 – en particulier, les personnages changent de côté.)

c) Schéma de population à Edgbaston



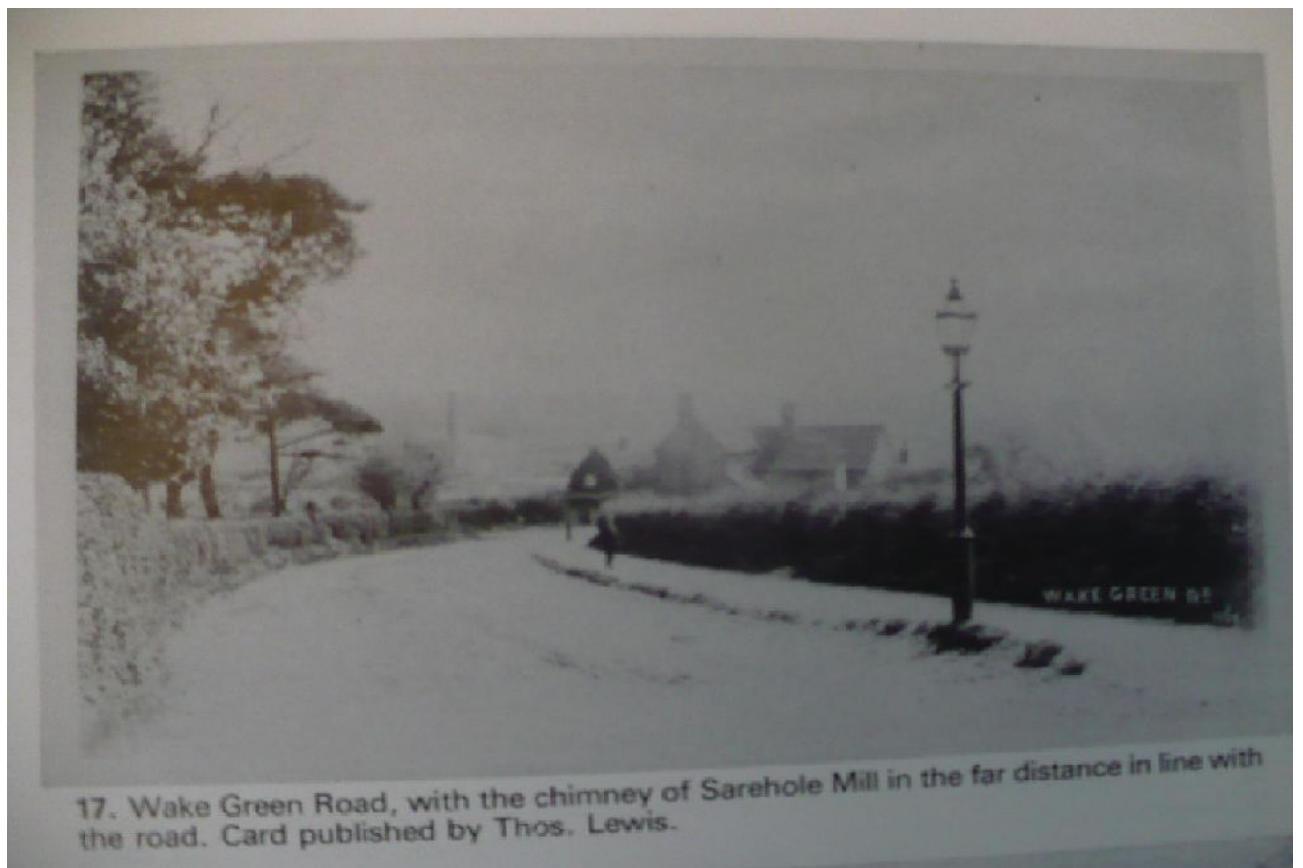
Map 1: Edgbaston Estate Zoning Pattern, c. 1914.

Tiré de David Cannadine, "Victorian Cities: How Different ?", p. 475.

## ***Annexe 2: Adresses où Tolkien a habité de 1895 à 1911***

1	Avril 1895-février 1896	9, Ashfield Road, Moseley.
2	Février 1896-fin 1900	5, Gracewell Street, Sarehole.
3	Fin 1900-début 1901	214, Alcester Road, Moseley.
4	Début 1901-1902	86, Westfield Road, King's Heath.
	1902-février 1904	26, Oliver Road, Edgbaston.
	Février 1904-novembre 1904	Rednal
	Fin 1904-1908	25, Stirling Road, Edgbaston.
5	1908-janvier 1910	27, Duchess Road, Edgbaston.
	Janvier 1910-octobre 1911	4, Highfield Road, Edgbaston.

## **Annexe 3: Photographies des quartiers de Birmingham au début du siècle: de la campagne à la ville**



Tiré de John Marks, *Moseley and King's Heath, on old picture postcards*. Keyworth: Reflections of a Bygone Age, 1991.

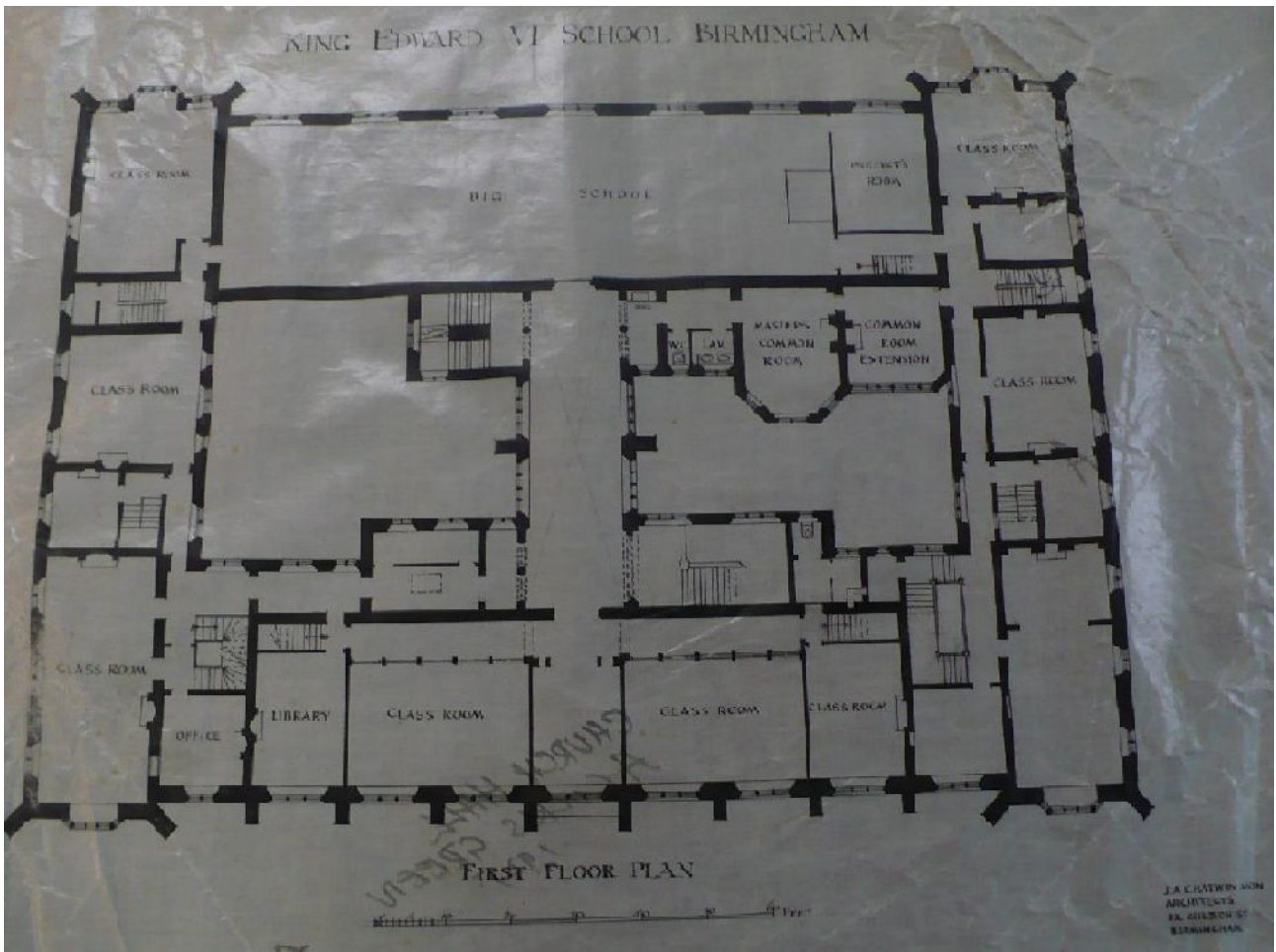
King's Heath au début du siècle  
(Tiré de Margaret D. Green, *King's Heath*. Stroud :Tempus, 1998, p.85)



**Annexe 4: King Edward's**

**a) Plans de Charles Barry de l'école**





Tram à vapeur en direction de Moseley en 1906  
(Digital Birmingham Photo Archive – 1900s. In Birmingham City Council)

Birmingham Central Library, Archives and Heritage.

## b) Photographies

Photographie de Sydney Ford. Tirée de Tony Trott, *The Archive Photographs Series : King Edward's School, Birmingham*, p. 19.



Big School in the new building designed by Charles Barry and opened in 1838.